

HOW TO BECOME A MOTHERFUCKINELEGIST
est une revue créée par un collectif de gouines & féministes à Paris / is a journal created by a dyke & feminist collective based in Paris.
Elle est réalisée de façon bénévole et sa vente sert à financer les prochains numéros / It is carried out on a voluntary basis and its sale is used to finance future issues.
Elle publie les recherches menées pendant les workshops d'écriture & traduction : How to become a lesbian, organisés par sabrina soyer / it publishes the research carried out in the writing & translation workshops : How to become a lesbian organized by sabrina soyer.
Ces ateliers sont gratuits et se déroulent toutes les deux semaines à Paris, en non-mixité (pas d'hommes cis) / These workshops are free, occur biweekly in Paris, and are open to all save for cis-gendered males.
Pour y participer ou pour toute info concernant la revue nous écrire ici / To participate in our workshops and for more information, write to us here :
how2becomamotherfuckinelegiste@gmail.com

HOW TO BECOME A MOTHERFUCKINELEGIST
est hébergée par l'association & maison d'édition Brook : <http://brook.pm/editions.html> / is hosted by the association & publishing house Brook.
Ce numéro a pu voir le jour grâce à une aide de La LIG - lesbiennes d'intérêt Général - (fond de dotation qui soutient les projets lesbiens) : <https://www.fondslesbien.org>.
Ainsi que grâce aux souscriptions des lecteurs / This issue was made possible thanks to the help of La LIG (an endowment fund that supports lesbian projects), as well as reader subscriptions.

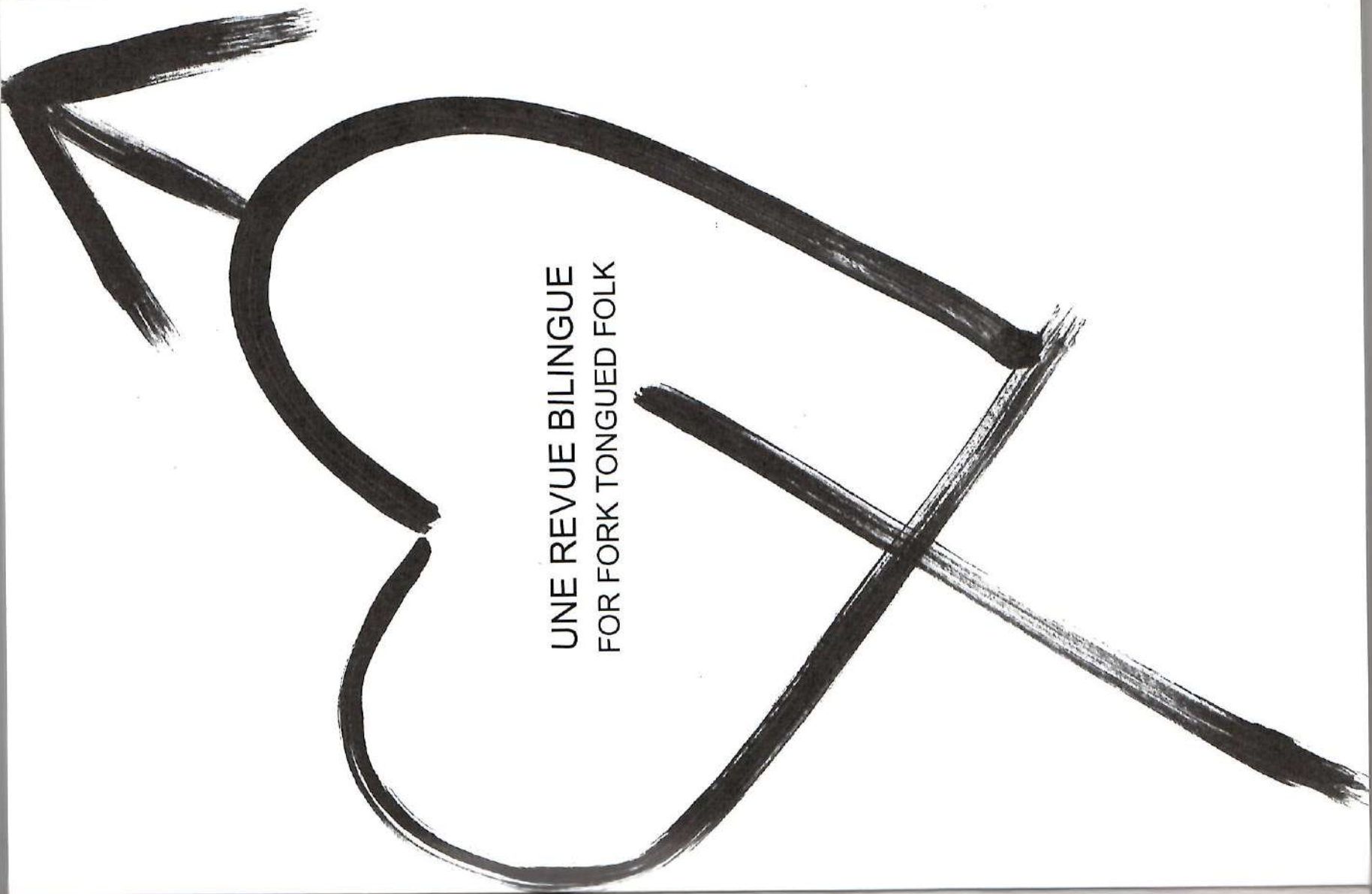
ÉCRITURE INCLUSIVE / INCLUSIVE WRITING
Dans ce numéro nous avons choisi d'utiliser le glyphe "e" pour les pluriels inclusifs "es" / In this issue, we've decided to use the glyph "e" for the inclusive plural "es" in french.
Les pronoms iel pour il & elle et eulles pour elles & eux / the pronoun "iel" for him or he, her or she, and "eulles" for them.
Le "E" est aussi utilisé dans certains textes comme marque inclusive / the "E" is also used in certain texts to denote the inclusive.

PREMIÈRE & QUATRIÈME DE COUVERTURE / FRONT & BACK COVER :
Hélène Baril, Sainte-Anne du Houlin, 2020

NUMÉROS PRÉCÉDENTS / PREVIOUS ISSUES
0 HOW TO BECOME A LESBIAN
1 HOW TO BECOME A BODY DOUBLE
2 HOW TO BECOME A SOFT CORPSE RECOMPOSED IN LIGHT FABRIC

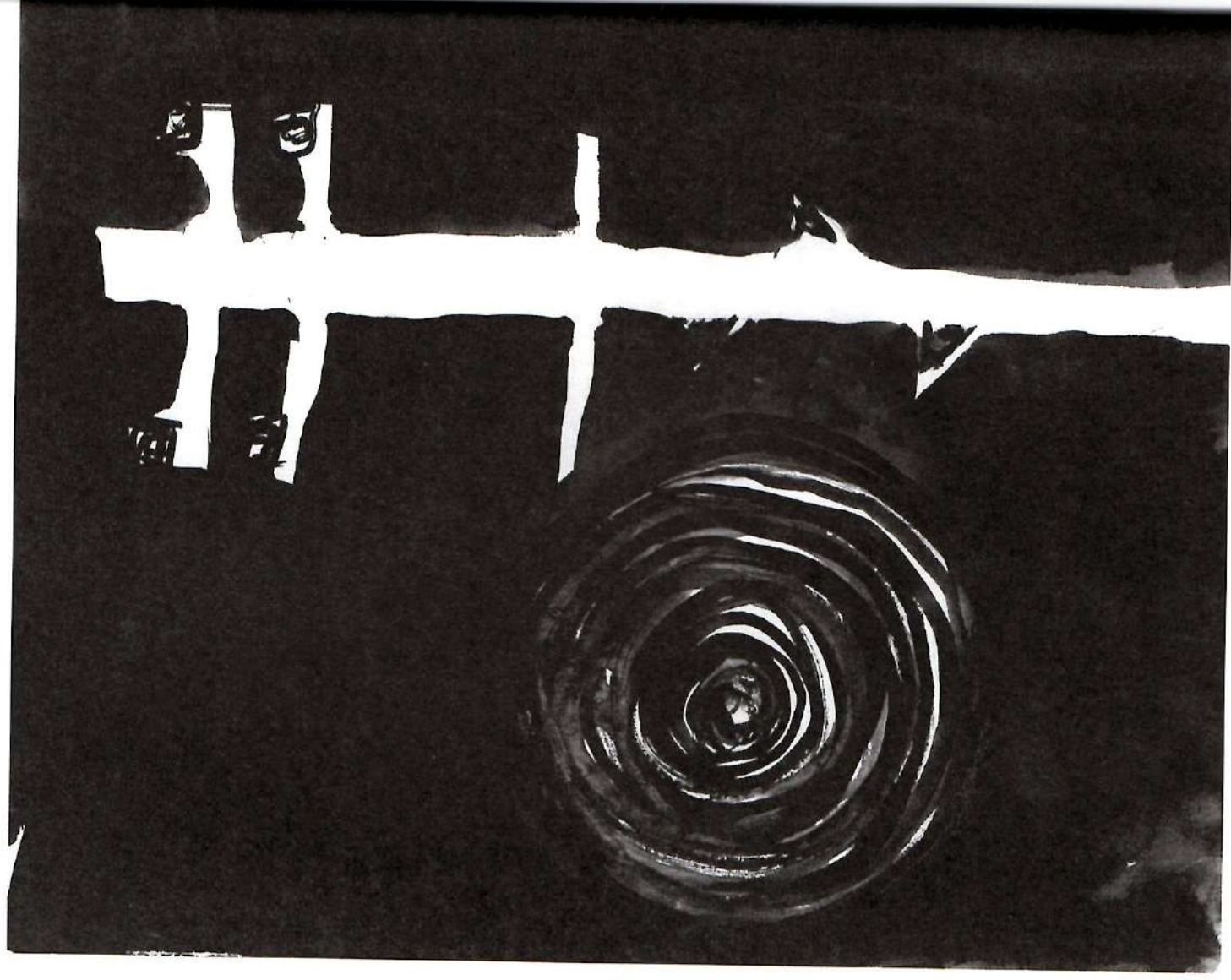
En vente ici / on sale here :
<https://motherfuckinelegist.blogspot.com/p/par-paypal-souscription-revue.html>
ou à la librairie / or at these bookshops :
- After 8 books : 31 Passage du Ponceau, 75002 Paris
- rite * : <https://www.rile.space> - 62 Rue Commerçants 1000 Brussels - BE

Achevé d'imprimer en octobre 2020 à Saint-Denis
Premier tirage : 200 exemplaires



UNE REVUE BILINGUE
FOR FORK TONGUED FOLK

De l'élégie aux su
jets variés, ma
nifestement élé
giaque, ou pas,
le plus souvent, comme
l'élégie sans su
jets ni causes, l'élé
gie comme tu pré
fères, cucul, légi
time, irrégu
lière, légère
ment une élégie



somehair

NOS VERGERS 37

Lætitia Paviani

(...) 107

Léa Vassal

NO COUNTING, NO LISTS, NO COMPETITION
(IMMEASURABLE SUFFERING) 41

Nor Ivory Weber

LE PANTALON - LA CONCHA 99

Mélanie Blaison

BAISE SALIVE BAISE ALCOOL BAISE 57

Élodie Petit

PETERSBURG 67 / 68

Sophie T. Lvoff

THE GIANTS 28

sabrina soyer

ÇA VA ALLER 65

Pauline I. Boulba

A NOTE ON FLOATING 88

Madison Bycroft

TOUJOURS ÊTRE MON BÉBÉ 111

Jo Güstin

VILLE 11

Kathy Acker traduite de l'anglais par Hélène Baril, Mélanie Blaison,
Nina Kennel, Rosana Puyol, Sabrina Soyer

GASOLINE, APOCALYPSE 1998 77

etaïnn zwer

O RESPLANDOR 116

Erin Moure traduite par Sabrina Soyer

SAINTE-ANNE DU HOULIN – série de dessins et gouaches

Hélène Baril

DIRTY FLEUR BLEUE 44

Joyce Rivière

SONNET BIENVENUE 113

Sophie T. Lvoff

PROXY 92

r. erica doyle traduite de l'anglais par Aurélie Jacquet, Barbara Sirieix,
Léa Vassal

LA VOIE TOP/BOTTOM DU YOGA 69

Barbara Sirieix

DEUIL 84

Aurélien Jacquet

LET MY WORK RISE IN SIX STEPS, FALL BACK IN FIVE

How to become a motherfuckinelegist?

En septembre dernier, nous avons commencé à traduire collectivement un essai de Kathy Acker:

The City. C'est un texte extrait de son recueil

Bodies of Work, que l'on peut aussi trouver

dans une version légèrement différente dans

Don Quichotte: *Ce qui était un rêve*. La

narratrice (une bodybildeuse) y alterne prose

lyrique au sujet d'une histoire d'amour non

réciproque, et vers élégiaques consistant en une

traduction expérimentale de poèmes de Catulle.

Parallèlement à notre traduction d'Acker, est née

l'envie de mener une recherche autour du genre

élégiaque en littérature. « Chant de mort »,

en grec. C'est un genre d'écriture où "on" pleure

et chante en même temps, un être défunt, ou

le fantôme de l'être aimé. Nous notons que

la complainte doit s'effectuer en alternant

hexamètres et pentamètres en distiques. Côté.

Nina se rapproche et demande c'est qui "on" ?

Qui pleure, gémit, à le droit de geindre ? Fortes

du constat que la plupart des élégies "retenues"

sont écrites par des hommes cherchant à

conjurier la perte de leurs pairs (hommes) —

et oui les hommes préfèrent les hommes

disait une bougresse — nous avons tracé les

formes d'usages et d'abus de cette littérature

on-ne-peut-plus sérieuse, par des femmes.

Au travers de nos lectures nous avons

commencé à tisser des liens entre complainte

élégiaque et politique de la mémoire. En quoi

l'élégie est un leg (patriarcal) qui participe

d'une certaine conception du deuil dans une

société au nom du père ? À l'intérieur de ce

numéro, nous explorons les voix présentes et

fantomatiques qui nous aident à penser l'élégie

comme performance du genre, comme usage

féministe radical de la littérature dominante.

How to become a motherfuckinelegist? Last

september, we started to collectively translate

an essay by Kathy Acker: *The City*. It is a text

extracted from her collection *Bodies of Work*,

also found in a slightly different version in *Don*

Quixote: Which Was a Dream. The narrator (a

female weightlifter) alternates between lyrical

prose on the subject of a non-reciprocal love

story, and elegiac verses consisting of an experimental translation of poems by Catullus.

Alongside our translation, the desire to conduct

research around the elegiac genre in literature

was born. "Song of death", in Greek. It is a kind

of writing where "one" cries and sings at the

same time, a deceased being, or the ghost of

the unrequited lover. We noted that the lament

has to be in couplets of a hexameter verse

followed by a pentameter verse. Côté. Nina

came up saying but who is "one"? Who has the

right to cry, groan and moan? Acknowledging

that most of the "retained" elegies were written

by men seeking to ward off the loss of their

forefathers—indeed, les hommes préfèrent

les hommes, said a she-bugger—we traced

uses and abuses of this loudly serious genre

by women. Through our readings we began to

weave links between elegiac lament and the

politics of memory. In what way is the elegy a

(patriarchal) legacy that participates in a certain

conception of mourning (and be remembered),

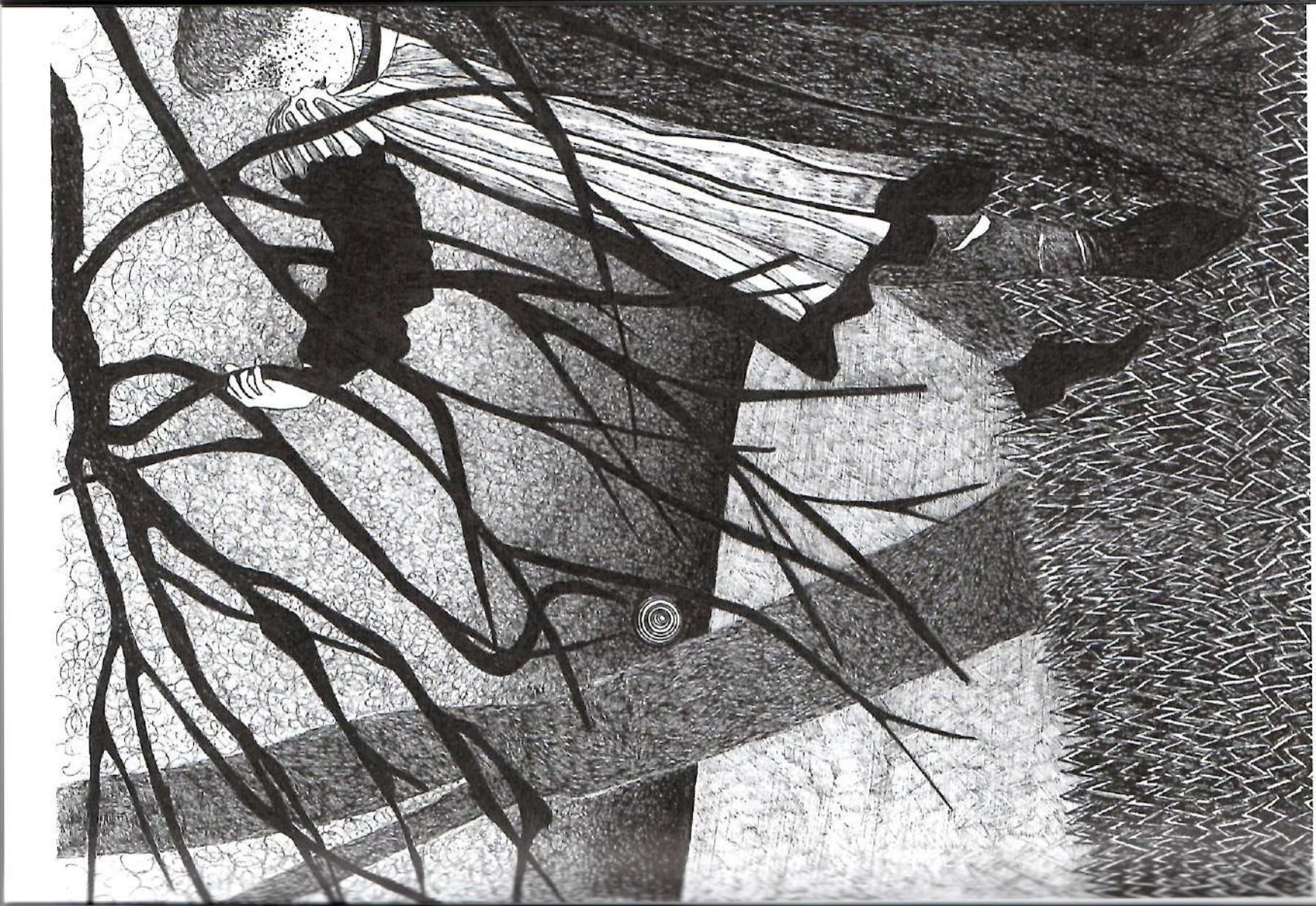
in a society grounded in the name of the father?

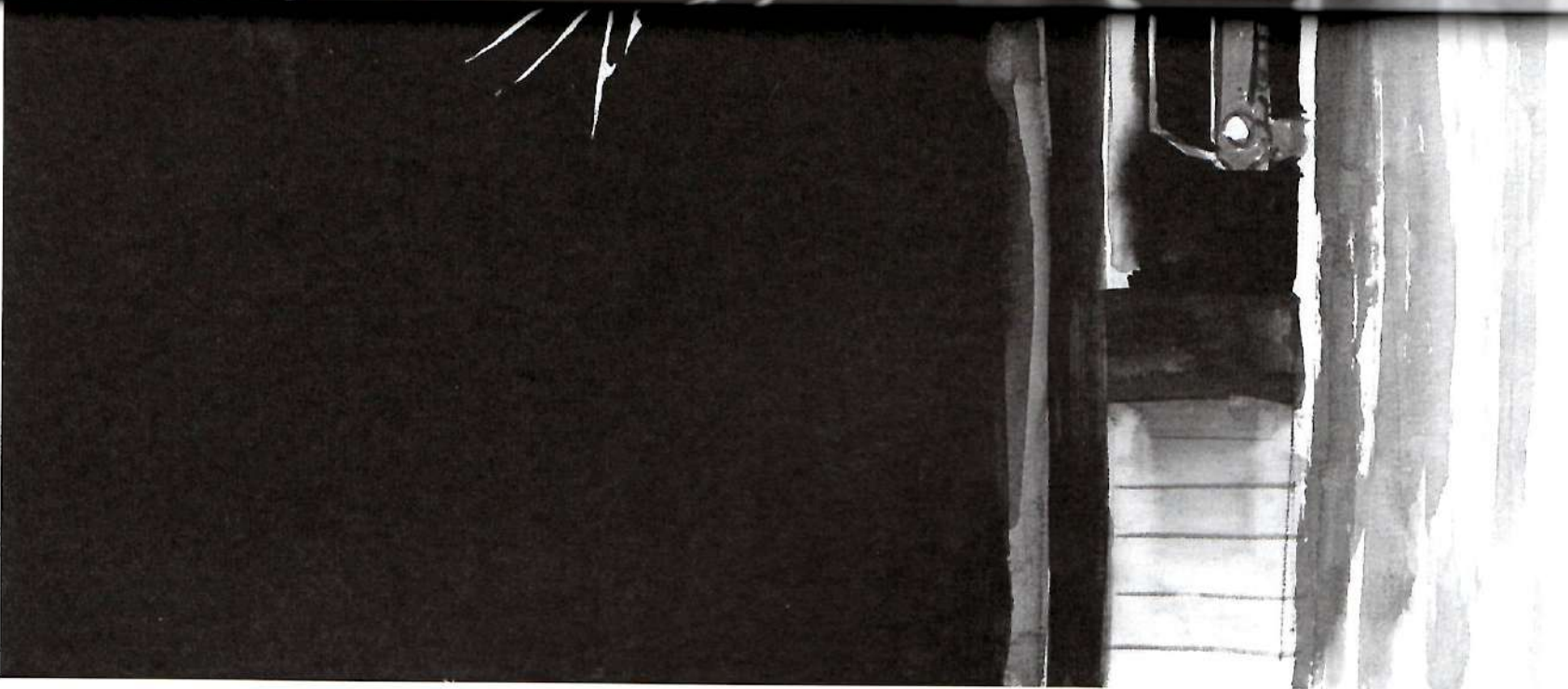
In this issue, we will explore the present and

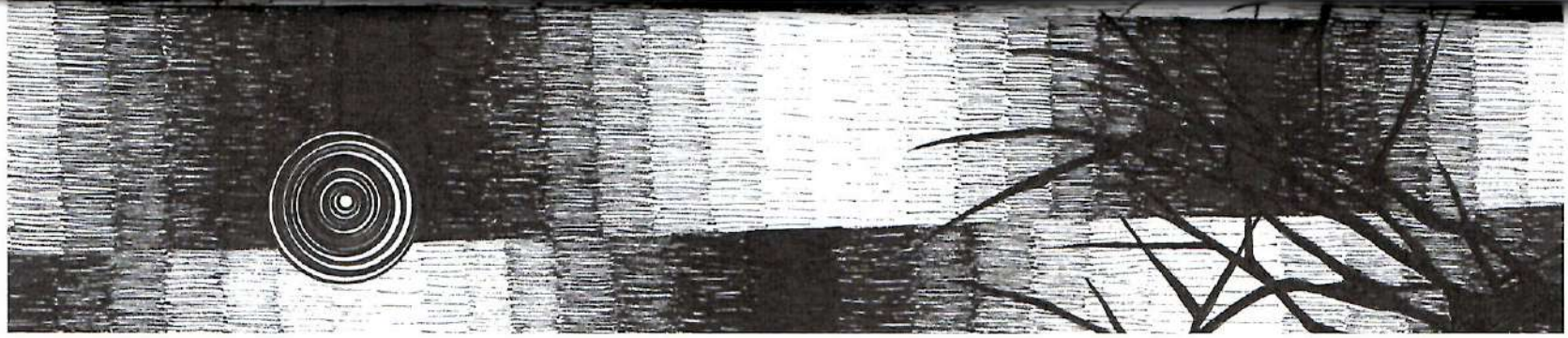
ghostly voices that help us to think of elegy as a

performance of gender, as a radical feminist use

of canonical literature.







VILLE

Kathy Acker traduite par Nina Kennel, Rosanna Puyol,
sabrina soyer, Mélanie Blaison, Héléne Baril

Constructivisme Russe

1. Abstraction

Pétersbourg, ma ville.

Clochers triangles clochardz Pétersbourg dans les rues décrépissent les églises défoncées églises fini églises reconverties en foyer à clochardz pour enfants arrachéz des immeubles abandonnés iels courent.

Fils

1.

Une ville de gens pas née là qui ont décidé de vivre là qui sont sdf, qui essaient de vivre leur vie : pauvres réfugiéz artistes gens riches. Des gens qui s'en foutent et s'en foutent pas du tout. Sdf. Toi, bébé berceau, sauf que l'URSS t'a démi.

Toi, ville, dont l'une des rues est bordée d'une centaine de clochardz assiez debout et couchéz. Les trois quart des clochardz sont noire ou Portoricainz. Le béton pue encore plus la pissee que les rues qui sentent autour. Quelques une de ces dégueulasses fument des cigarettes. La moitié des bâtiments qui longent la rue forment un mur de brique rouge. La plupart du temps les clochardz bougent pas ou bougent le moins possible.

Comment cette ville des villes est divisée ?

Cette nouvelle ville sainte est une réalité non seulement sans religion mais aussi sans désir ni quête : sans rien. Ville dont la première caractéristique est qu'elle ne donne rien, dépression, et donc ses habitante individuelz, non ses communautés, doivent tout faire par eux ou elles-mêmes.

Comme enseigné à l'école, Pétersbourg est divisée en cinq parties : sa partie principale est la perspective Nevski.

St. Pétersbourg est en fait la perspective Nevski.

La perspective Nevski est une île reliée par des ponts, l'un à son extrémité nord, deux à son extrémité sud, et l'un sur son bord est, au reste de Pétersbourg. Bien que Pétersbourg soit la capitale de l'URSS, la plupart des Russes qui ne vivent pas à Pétersbourg haïssent et craignent les Pétersbourgeois : pensent qu'iele sont des meurtriers, des droguéz et pervers par la gloire.

Des lampadaires flottent au bord du parc s'étalant au centre vertical de la perspective Nevski, de ses commencements à St. Isaac, à une cinquantaine de blocs au nord, jusqu'à sa section noire dans la profondeur de la dix-septième ligne. Les divisions géographiques sont en fait raciales : ghettos, chacun dans l'ensemble long de neuf à seize pâtés de maisons, ne se mélangent pas. L'année dernière les ghettos ont commencé à physiquement se croiser parce que les riches essayent maintenant et s'empareront de toute cette ville en achetant tous ses biens immobiliers.

Les îles, en particulier l'île Vassilievski, sont les oasis de la drogue.

Les foyers de putes sont Millionaya, encore l'île de Vassilievski (les macs rendent toujours leurs poupez accros), le large pont noir qui traverse la Neva, et le canal d'Hiver.

Les langues sont à moins de cinquante pour cent russes, puis (entendues moins souvent dans cet ordre) espagnol, français, et allemand. Pétersbourg n'est pas russe : c'est un pays en soi. Dès lors que son statut national n'est ni légal ou financier, c'est une impossibilité, une impossible maison : précaire, paranoïde. Ses définitions et sa langue relèvent de la théorie quantique, du zen, et du nihilisme d'avant la révolution russe.

Concaténations carrées d'imaginaires quadrilatérales manquant des autres sensu-ualités nécessaires. La chair qui touche la chair doit ressembler à de la crasse martienne verte. Ville d'espaces intérieurs et extérieurs simultanés où chaque jour une nouvelle maladie humaine apparaît, dont les habitantes, comme des rats, vivent et travaillent à travers la maladie. Qui peut dire que je suis trop malade pour travailler ? Ma maladie est la vie. Toi, ma ville, romantisme d'aucune croyance possible :

Un matin dans Peter, l'haltérophile femelle est tombée de son lit superposé. C'était une belle journée, fin septembre. Les alouettes chantaient et des gouttes de soleil filtraient à travers les Levelors bleu marine (à travers les nuages à travers la pollution à travers les murs des bâtiments autour) qu'elle n'avait pas ouvert depuis qu'elle les avait achetés parce qu'elle ne voulait pas voir les junkies se shooter.

Un journal sous son corps à terre :

VILLE DE PASSION

un in-capable non-leader, non- et pas romantique », ex camarade de classe	George était complètement emballé dans le monde fantastique bandes dessinées. « Il était aussi cons avec la télé – en particulier ture shows par les hautes étu s'était retiré
--	---

Pendant ce temps, dans les ruelles,
Cher Peter,

Je ne supporte pas de vivre sans toi. Je déteste cette constante attente-de-toi jour-après-jour : tu n'es pas là : toutes mes heures passées à languir ce qui est absent. Je n'accepterai pas de vivre comme ça. Et puis je m'aperçois que je tombe amoureuse de toi. Il n'y a personne sur qui se reposer : encore et encore je découvre que je n'ai que moi-même.

Seize heures avant de te revoir. 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16. Je peux compter jusqu'à 16, mais tu ne voudras sûrement pas me voir. Je te verrai, je te voudrai. Si je te vois pas, je meurs. Je m'en tape d'écrire. Je veux juste du temps. Je peux envoyer foutre cette nuit en colmatant mes yeux de travail, calculs cérébraux, télé débilisante : tu t'es ruée dans mes bras, folie : je t'attendrai pour toujours si seulement tu venais à moi, car le temps n'existe plus jusqu'à ce que je te vois. L'amour crée le temps et la vie. Je dois être aveugle : tu es pauvre. Ta vie est en désordre. Plus tu veux une chose, plus tu t'en refuses l'accès. Toi : mon cauchemar ; je m'en fous. Tu m'as conquise. Toi, le lunatique totalement déglingué, rends-moi aussi irritable et transformable que toi, que je fasse de moi-même ton

Rocher de Gibraltar pour te capturer mais je te veux pas, je veux pas que tu brises ton mariage, je veux pas que tu fasses quoi que ce soit qui puisse te faire du mal : je dois perdre. Mais si tu ne viens pas me voir demain, je ne dois pas perdre parce que tu ne m'aimes pas. Alors : le grand amour est étrange et toute simplicité entre nous doit être du mensonge.

Je sais pas ce que je fais. Tu es la seule vie que j'ai connue depuis si longtemps. Comment puis-je laisser tomber la vie à nouveau ? Tu es mon jour et ma nuit. Laisse tomber, gamine, il t'a clairement dit qu'il ne voulait pas baiser avec toi et il te veut que pour se venger sur sa femme parce qu'une fois elle s'est barrée avec un mec plus riche. Tu es ma folie. Viens en moi, ma folle, et puisque tu m'as déjà prise, je t'en supplie de tout mon être prends-moi. On m'a vendue, mais pas encore consommée. Le jour où je te vois je suis heureuse et le jour où je te vois pas je suis misérable. (Mon infirmière entre et m'attache.)

Infirmière : Ta gueule, sale gosse.

Moi à Moi : Je ne parle pas car je peux pas parler de toi. J' imagine que je suis obsédée possédée. L'Espagne avait besoin d'une révolution, une révolution bien plus profonde en fait que celle que tente de mener la République. Je suis liée par des cordes parce que tu ne me baisses pas. (À voix haute ((hautorisée))) Des cordes me lient parce que tu ne me baisses pas. Tu t'éloignes de moi.

Juliette : Tu t'éloignes de moi. Il fait encore nuit noire et moche : tu n'as pas à partir, encore. *Toi* : Il fait jour ; il y a des bougies. On peut voir le commencement des nuages. Depuis que ce monde pour sa lumière n'a plus besoin d'étoiles, comme une salope de jalouse qu'elle est, elle les a éteintes. Le jour comme la révolution totale attendent de s'infiltrer. Je dois m'éloigner de toi pour que ma vie continue.

Juliette : La lumière qui jaillit en toi est pour moi aussi violente que la mienne pour toi. Comme tu dis nous n'avons rien à voir avec la nature : le feu entre nous défie le soleil. Je garderai ton feu de solitaire contre nature en feu ! Je te suivrai incognito. Tu n'as pas besoin de jamais me quitter. T'en vas pas.

Toi : Ok. Je vais rester près de toi et mourir. Je cède à ton amour : Ces lignes de lumière naissant dans le ciel sont les ruissellements de sang sur tes livides et innommables cuisses. La lumière invisible du jour qui s'approche n'est pas diurne mais lune de ta force et grâce. Puisque sans toi je meurs et qu'avec toi je meurs, je choisis de mourir avec toi, ma vie, et de toutes façons, je n'ai pas d'autre choix. Il fait encore nuit noire et moche.

Juliette, résignée : Vas-y. Casse-toi. Ce monde est dégueu. On peut pas faire semblant que ce monde n'existe pas. Les fascistes ont pris le pouvoir. Tout ce qui est normal et beau nous divise. Puisque le normal est maintenant anormal et que l'anormal est normal, ceux qui aiment ne peuvent pas savoir. Comment suis-je censée savoir quoi faire ? C'est le jour : éloigne-toi de moi !

Cher Peter,

S'il te plaît comprends moi. S'il te plaît crois ce qui se passe dans ma tête à cet instant précis. Je fais tout ce que tu veux. Maintenant tu veux être loin de moi parce que tu baisses la femme. Tu es le seul être que j'aime et ce moment est infini. Je ferais n'importe quoi pour t'appeler là. Mais parce que j'ai pas le droit de t'appeler, j'te déteste. Parce que j'te déteste, je t'appellerai plus jamais, parce que j'te déteste. Je dirais ton nom pour que le monde entier sache, parce que ce qui t'effraie le plus, ta seule morale, c'est ce que les autres (peu importe si tels te connaissent ou non) pensent de toi. King Sunny Adé. King Sunny Adé. Je hais tes tripes. Tu étais mon soleil et ta maison était ma maison était mon havre et tu m'a foutue dehors

comme une môme sans abris (tu), disais, « Tout ce que tu veux c'est la sécurité donc en fait tu m'aimes pas du tout », et tu n'as même pas compris que je t'aime. C'est pour ça que ce moment est infini.

Pourquoi je t'aime bien parce que j'sais que t'es tellement égoïste que t'holocausterais l'univers plus vite que Margaret Thatcher ; tu comprends pas ce que c'est l'art parce que t'as tellement peur de la sauvagerie avec laquelle, toi l'artiste, tu t'fais mousser, t'essayes d'éradiquer chaque faiblesse surtout celles des autres parce que c'est ce que tu vois alors tu exiges certains comportements et n'accepte rien d'autre ; quand les gens agissent différemment, parce que t'as enfoui tes sauvageries il y a plus de colère qui volcanise hors de toi que ce que j'ai senti venir de n'importe quel autre être humain ? Je t'aime bien parce que tes yeux me regardent d'une certaine manière et parce que ton nez tique ; tes aptitudes mentales sont au moins aussi vives et rapides que les miennes ; quand t'es pas (lamentablement) dominé, t'es aussi décadent que moi. Pourquoi t'en n'as pas rien à foutre des conventions sociales ? Pourquoi pas devenir artiste ? Je vais baiser tellement de mecs là s'ils veulent bien me baiser parce que j'ai besoin de cette réassurance physique et j'suis sûre que pendant que j'ferai ça, y'aura toujours une pensée pour nos baisers.

Entre toi et moi il y avait une folie rare. Pas seulement la sexualité. Tu te fous de moi ? Que cette colère et cette terreur (qui émerge parce que j'ai touché à ta démente de trop près ou parce que tu t'inquiètes de la société) seraient plus puissantes que ta sexualité ? Seul un homme qui adore baiser m'approche. C'est quoi l'amour ? L'amour c'est l'union de l'amitié et du désir. J'ai merdé avec toi. J'ai pas assez pris soin de l'amitié. Je lutte trop fort contre ton désir pour qu'on puisse me fréquenter, si je t'aime, ça devrait être aussi important pour moi que mes habitudes. Tu veux pas être patient ? – J'suis prête à lutter contre moi-même pour être avec toi. Tu trouves pas que notre amitié est importante. Peut-être que t'es tellement jeune, tu crois qu'il y a un nombre infini de relations délirantes.

Je suis d'accord avec toi : j'avais tellement peur que tu ne m'aimes pas et pas assez terrifiée à l'idée de peser sur notre amour. Je t'en prie souviens-toi, toi aussi t'avais peur que je ne t'aime pas et tu m'as suppliée de te rassurer.

J'espère que la femme te rendra heureux pour toujours. Je dis ça parce que je voudrais qu'on soit amis. Je voudrais que mon désir d'amitié affaiblisse ton amour pour moi –

Arpenter les rues.

Tatlin a conçu une ville. Tatlin s'est emparé d'une passion insaisissable et l'a façonnée. Tout émerge de la passion. Notre ville des passions.

Biely voulait baiser son plus intime camarade, la femme d'Alexander Blok jusqu'à ce qu'ils s'affrontent en duel en 1906 (ce qui n'est jamais arrivé), puis Biely a quitté la Russie pour un an. Quand Biely a décrit cette passion, il a construit la langue comme un immeuble. Si l'architecture n'était pas si austère, les gens ne pourraient pas y vivre. Je dois comprendre pourquoi je souffre autant. Avouer : je souffre vraiment. L'une des conditions de cette souffrance est je t'aime.

Une ville dans laquelle on puisse vivre.

Quels sont les matériaux de cette ville ?

La sensualité est-elle moins précieuse que la pensée rationnelle ? Y-a-t-il un clivage entre la tête et le corps, ou plutôt entre ces deux formes de mental ? Pourquoi une peinture cubiste est-elle, si elle l'est, mieux qu'une robe Vivienne Westwood ? Noire ville est-elle abstraite ?

Quand tu me parles au téléphone je suis blessée et fâchée par ton manque de communion sexuelle et émotionnelle. La critique d'art, contrairement à l'art, est abstraction.

Je façonnerai mon amour pour toi : je ne peux pas dire ce que je veux te dire au téléphone : « S'il te plaît touche ta bite parce que je peux pas toucher ta bite maintenant mais j'ai besoin de toucher ta bite ». Quels sont les interdits fondamentaux ? Le temps c'est la pire des contraintes. Je peux pas toucher ta bite maintenant parce qu'un événement ne peut être un autre événement. (Le temps est substance.) Trois mille miles à l'instant entre les événements toi et moi, ou trois heures. L'absence pour un enfant est la mort. Ceci est la mort. Le temps me tue. Le temps prouve que tu ne m'aimes pas. Je dois mouler ma passion pour toi hors du temps.

2. Les poèmes d'une Ville SUR LE TEMPS

*desinas ineptire et quod dures
perisse perditum ducas*

la disposition subjective précède la
vélocité. Le présent pèrit du passé.
Le passé.

*fulsere quondam candidi tibi soles,
cum je souffre de me souvenir de
m'être emportée aujourd'hui, manière de dire
« je ne suis pas parfaite, pardonne mon
coup de fil, ventitabas quo puella*

*ducebat (tenue en laisse : Rome
de cuir) amata nobis quantum amabitur
nulla.*

Indicatif du futur. Que disent
vraiment les mots : ce futur
implique-t-il du futur ?

ibi illa multa bisous sur bisous

entre nous

les mains ta peau infinie

lempus in tempum

le passé n'était passé - comment je fais

pour transformer le passé : cette affreuse

prison parce que ça finit ?

fulsere verre candidi tibi soles.

Par répétition du passé, je le modèle

je le transforme, une œuvre impossible.

Nouveau segment :

nunc iam illa non vult : tu quoque,

les mi-molles peuvent même plus niquer,

je bad tu m'étonnes que je m'emporte, noli NO

nec quae fugit sectare, nec miser

vive

Mon présent est négatif. Ce
présent devient imaginaire : le
futur d'amebitur et le subjonctif
au début du poème ? :

bien dit *ced obstinata mente*
perfer, obdura
vale, puella. (mon putain de coup
de fil. Voici mes excuses, Peter.
Tu les acceptes ?) iam (ah ah)
Catullus obdurat,

nec te requiert nec rogabit invitam :

je suis une gentille fille

Je me suis, très bien comportée.

et tu dolebis. L'imaginaire invente

la réalité, comme en amour, cum rogaberis

nulla

scelestas. Scelestas nocte. Ma nuit.

quae tibi manet vita sans moi ?

quis nunc adibit ? sans moi qui

videberis bella ?

quem nunc amabis ? avec moi

tu baisses qui tu veux.

Que l'imagination règne suprême.

avec quem tu baisses là ? cuius esse

diceris hein !

quem basiabis une question de merde ? cui

labella labula mordebis ? (alliance avec

la mort ?)

et tu Catullus, destinatus obdura

aux faits, car seule l'imagination

vit.

L'imagination est volonté.

VOLONTÉ VERSUS HASARD

plus de soupir noirceur nihilisme

et les conneries des vieilles schnoques séniles

à la morve coulant de leurs narines

toustes plus pourrie que les deux clodos que j'ai vu en train de discuter

aujourd'hui.

Les soleils se lèvent et se couchent je les vois jamais –

pour toi mon amour et moi quelques heures brèves de soleil

et puis torpeur noirceur perpétuelles.

prends-la embrasse moi vas-y attrape moi

prends mes bras prends mes chevilles prends mes poils de con

les seules nuits qui luisent les seuls yeux qu'on a.

conscientes.

tellement tellement tant de phénomènes on ne peut plus penser

comprendre, s'apercevoir qu'on est pas responsables,
pour que les bourgeois ou les moralistes puissent pas nous toucher
ou rien savoir de vrai sur nous.

L'IDENTITÉ EST TEMPS

Personne il dit mon copain qu'il préférerait niquer

qu'une canne, que moi. Même si Psyché elle-

même le suppliait. Il m'a dit. Mais ce qu'un homme raconte à n'importe quelle

femme qui l'aime se perd dans ces vents et ces eaux

déchaînées. Mon amant fait tourner l'eau.

SOLITUDE

Lignes une à quatre. Thèse émotionnelle : sur le fait d'être toujours loin de toi. J'ai pas
peur de mourir. J'ai peur que mourir (absence absolue) m'enlève ton amour pour moi.

Lignes cinq et six. Thèse additionnelle : la mort ou l'absence détruisent l'amour.

Lignes sept à dix. Antithèse : l'amour peut combattre et combat cette absence.

Lignes onze et douze. Synthèse : mon amour pour toi fait de moi ton miroir ton objet,
fuse, que je sois avec ou loin de toi. Donc cet amour surmonte et fait, à travers l'identité, un
avec la mort.

Lignes treize à dix-huit. La thèse suivante se fonde sur la synthèse susmentionnée :
même morte et complètement coupée de toi, je t'aimerai toujours. Peu importe combien de
temps tu vis, on finira par être ensemble pour toujours.

Lignes dix neuf et vingt. Thèse additionnelle : notre amour est absence.

Lignes vingt et un à vingt quatre (le premier segment qui n'est pas juste totalement une
phrase ; les trois courtes phrases de ces segments expriment syntactiquement leur contenu
verbal). L'antithèse : cette vie ou ses changements incessants pourraient détruire notre amour.
Comme la mort l'amour est infini.

Lignes vingt cinq et vingt six. Synthèse : puisqu'on est en vie à l'instant il faut qu'on
s'aime le plus possible parce que l'amour n'en à rien à foutre du temps. (Je ne peux jamais rien
le dire d'aussi franc parce que j'aime trop.)

Dans son ensemble la structure syntaxique des phrases est et traite des rapports
entre plusieurs sortes de temporalités. Quelle est la structure verbale ? Les verbes sont la
colonne vertébrale de la grammaire latine.

La première forme de temps, lignes une à quatre, est un temps linéaire. Le premier
verbe clé est *est*, un *est* qui *est* non Platonique. Ce *est* commun conduit aux subjonctifs de la
première personne, *peur* et *entrave*, aussi bien qu'au nom sujet de *est*, la peur. Cette forme du
temps ou le monde créent notre effroi.

L'altérité du temps commun ou son ennemi est la mort. *Est* est cerné par la mort.
Donc l'autre de *est* est être *en l'absence* au présent de l'indicatif.

Puisque le passé est comme le présent dans ce mode temporel, les lignes cinq à six,
mort et absence détruisent aussi la mémoire. C'est aussi pour ça que j'ai peur.

Puisque la seule certitude que je puisse avoir du temps humain commun est ce qui
doit être le plus redouté — la fin des temps — je ne peux sentir que de la peine que de la peine.

Le second schéma temporel apparaît avec la volonté humaine, quand j'aspire à entrer

dans le royaume de la mort. Ligne sept. C'est exactement ce que j'peux pas faire, l'antithèse, inéluctablement l'imaginaire.

Parce qu'on n'est pas ensemble, notre baise parce qu'elle doit continuer, est fausse, imaginaire. Ligne neuf. L'amour me met au défi. Je viens, en me tripotant, dans le noir. Ligne dix. Aveugle. Parce que je t'aime je veux mourir. Mon verbe premier est *orgasme* au passé de l'indicatif mythologique ; dans le royaume de la noirceur le mythologique est plus puissant que le présent grammatical. (Quel est le mode temporel de ma volonté ?)

Si j'étais morte à tes yeux, si je suis morte, qui suis-je ? Parce que je t'aime je me suis détruite : je suis toi. Lignes onze et douze. L'amour détruit le temps commun et inverse le rapport sujet-objet ; le verbe agit sur lui-même ; je suis ton miroir ; l'identité s'est barrée parce qu'il n'y a plus de limite entre la vie et la mort. Ligne douze. Le dernier schéma temporel c'est le miroir reflet du miroir : notre amour est temps.

Mais tout mon corps se tord et je pleure incontrôlablement chaque nuit parce que tu n'es pas là.

Désormais toutes les humeurs et conjugaisons, *peut advenir eût donné*, semblables et égales à tout autre phénomène surgissent ex nihilo ou de la mort, ligne dix huit, ce qui est aussi idéal, lignes quinze et seize. Mais tout mon corps se tord et je pleure incontrôlablement chaque nuit parce que tu n'es pas là.

Désormais toutes les humeurs et conjugaisons, *peut advenir eût donné*, semblables et égales à tout autre phénomène surgissent ex nihilo ou de la mort, ligne dix huit, ce qui est aussi idéal, lignes quinze et seize. Mais tout mon corps se tord et je pleure incontrôlablement chaque nuit parce que tu n'es pas là, lignes dix neuf et vingt. Le subjonctif reflète grammaticalement ce nouveau mode de temps commun : changer égal temps.

Je résiste au phénoménal qui doit advenir. J'ai peur. Ligne vingt et une. Alors tous les verbes sont au subjonctif ; tous les verbes sont changement. Encore : t'aimeur me fait mal. Le dernier verbe, *a changé*, reflète grammaticalement son contenu inverse : le miroir. Temps : amour ou fusion existent côte à côte avec le changement :

J'ai envie de toi. Je pense qu'à ça. Ceci est notre présent absolu. Ligne vingt six.

TEMPS EST DOULEUR

la nuit dernière impossible de dormir, je me suis réveillée en nage même si je ne pleurais pas des larmes coulent de mes yeux. J'ai mal j'appelle je veux te suicider encore et encore mon cerveau t'a en boucle fixette obsession je ne vois rien d'autre. T'es mon monde l'aveuglement ouv mon coeur. Cet "amour" entre nous (ton nom) pour moi c'est le sang. Partout où t'as dormi mis les mains j'ai dans la maison il y a ton sang.

Je ferais n'importe quoi pour m'endormir. La nuit. Mais à chaque rêve

chaque absolu réalité se révèle temporaire

J'obsède sur toi. Parfois je souffre

à mort. Parfois je meurs. Une nuit sur deux

il y a eu un matin où je peux

me lever de ce lit.

Maintenant il n'y a que la nuit : chaque nuit contre-nature est l'ornement de ton sang.

LE TEMPS EST LE FAIT DES HUMAINS

J'espère qu'il y a un soulagement d'écrire pour toi : sinon, rien. J'ai jamais ressenti autant de douleur. Jour après jour douleur après douleur comment je les compte ces jours ? douleur de compter.

Douleur d'être dans ma tête.

Pire : quand le sommeil viendrait apaiser,

(pas là, pas de toi.) et les pensées se relâchent,

mais je ne veux pas de ces pensées.

J'téléphone : j'aime pas la vie.

J'arrête le délire, plus

de vie plus de déclaration, prison dans la prison dans la

prison, qu'est ce que les jours les dates

les heures changent ? Seul réconfort

de dire en chialant la laideur.

3. Scènes d'Espoir et de Désespoir

Le fille est heureuse parce qu'elle sait que l'homme qu'elle aime l'aime.

La fille poireaute : Peter a pas appelé. T'as une date avec lui demain, non ? On mange ?

Est-ce qu'ils ont déjà baisé ? Quel kiffe, draguer des meufs. C'est eux qui se marrent le plus.

Le mieux qu'on puisse faire c'est la vengeance. Ça c'est fun. Est-ce qu'ils ont déjà baisé ? Je

sais pas. Peter a toujours pas appelé. Je parle qu'il oublie son accent. Oh-oh. Reviens-vite. Oh-

la-la, elle boit du champagne. Ça veut dire qu'elle est amoureuse. Moi j'dis, les mecs veulent

juste que tu souffres. C'est des connards-tordus. Déjà ils te larguent sans prévenir mais en

plus ils veulent un méga drame. Après quand c'est fini, dès qu'un mec commence à dire qui

est coupable, j'lui dit j'en ai rien à foutre j'préfère boire du champagne. Je trouve Peter un peu

naze j'veux dire il cale toujours des rendez-vous et zape un peu l'heure et en même temps ça

se voit qu'il tient vraiment à moi donc qu'il ne m'appelle pas là veut pas dire qu'il m'a jetée. Me

faire larguer par Édouard m'a fait croire qu'un mec ne peut pas avoir envie de moi. Elle fait que

pleurer. Les anglais tombent trop souvent amoureux ça veut rien dire pour eux. On dit toujours

aux anglais, qu'on sort qu'avec des américains. Ce film est nul.

Pourquoi tu désires ? Je veux de l'amour. T'en auras pas d'l'amour. Ok. Tu vas encore

souffrir. Je sais. Le truc c'est de jamais s'arrêter de rigoler.

Toute la semaine dernière quand j'avais trop mal j'avais l'impression d'avoir une maladie.

Souffrir c'est avoir une maladie.

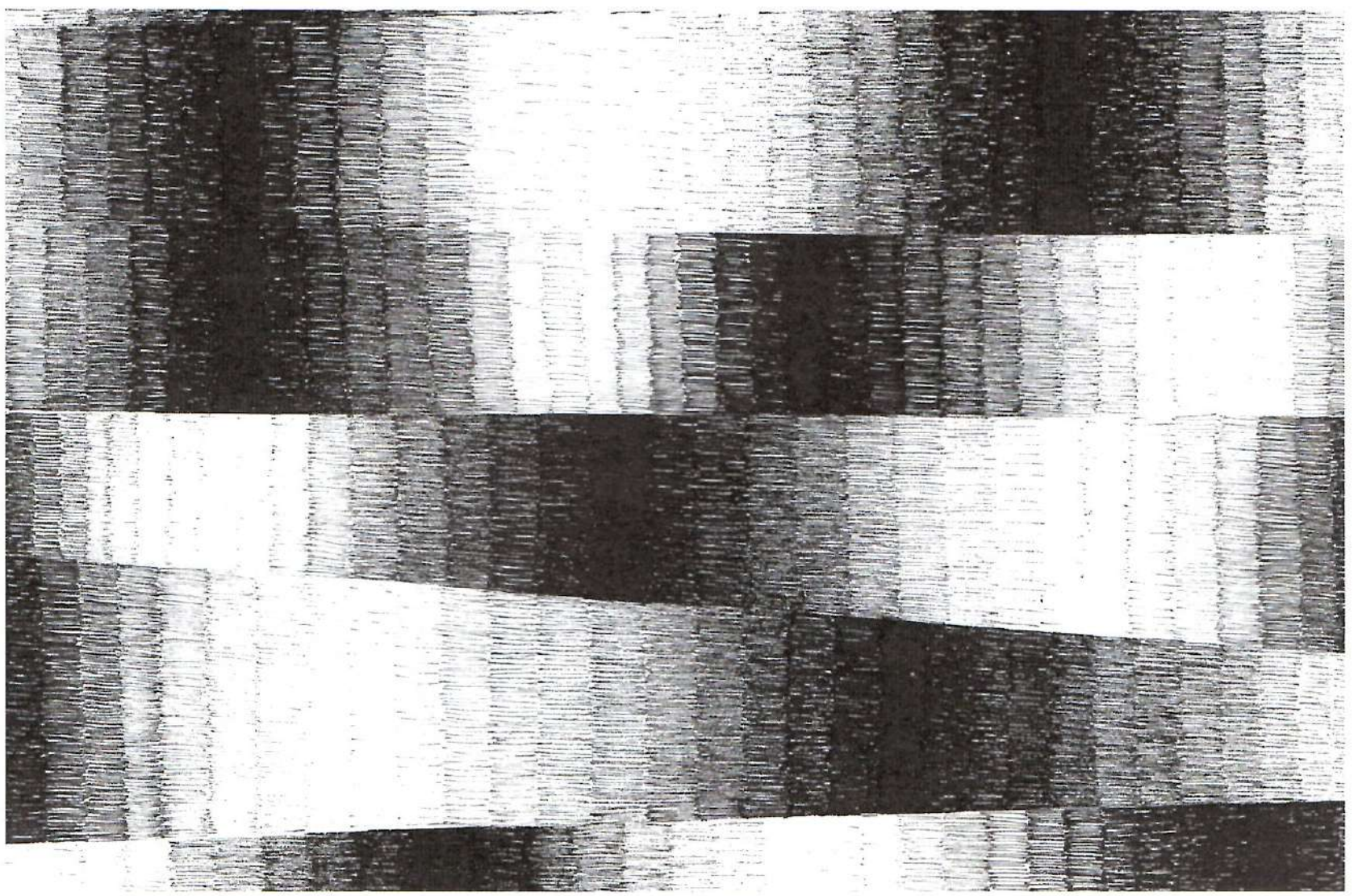
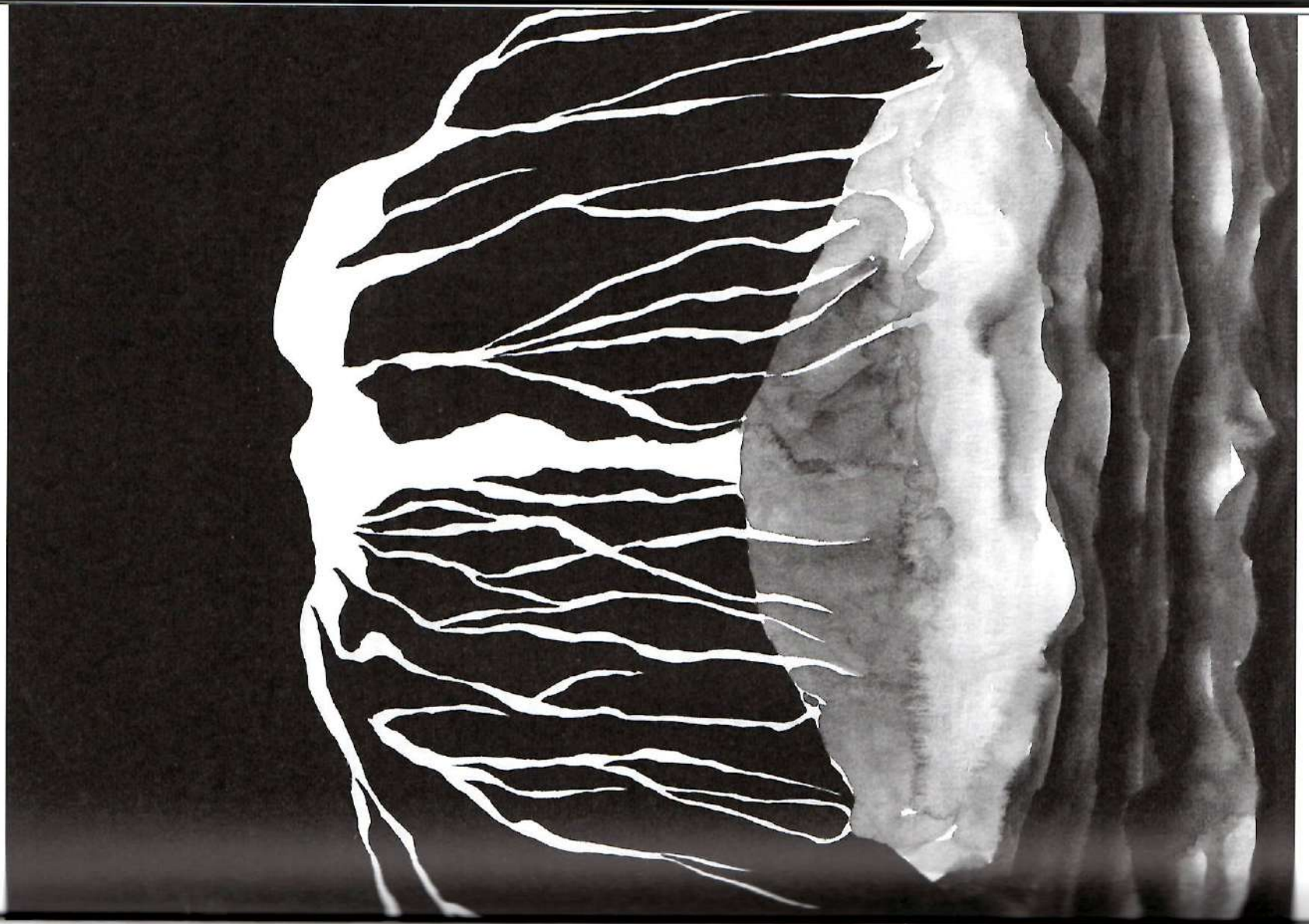
Les filles croisent leurs jambes et rigolent. « On fait quoi maintenant ? » « Je dois

manger, » dit-elle, s'évanouissant. Ses bras plissaient le coussin. « On est prises à notre

propre piège, » dit-elle en rigolant.

À cet instant la première fille pense au mec qu'elle aimerait baiser. « On peut, dit-elle

à son amie, » « en fantasmant, accroître nos opportunités et plaisirs dans la vie, et chose



plus importante, comprendre comment les choses fonctionnent. Et en quoi ? Considérons ces deux événements : 1. La nuit dernière j'ai baisé avec toi. 2. Je fantasme de baiser avec toi. Désormais ces deux événements sont devenus cérébral. Alors il est impossible de distinguer les deux. Et si on avait pas baisé ? Prenons un nouvel exemple : On est pas amoureux. Est-il envisageable qu'en fantasmant de s'aimer, on s'aime ? Possible ? Le fantasme est ou crée des possibilités. Les possibilités sont-elles la réalité ?

L'autre fille s'allonge dans son lit rouge vif et croise les jambes « Y a toujours des opportunités, » dit-elle. « Moi je préfère toujours le drame. »

« Je fantasme de désirer et de savoir ce qu'est le désir. C'est comme ça que fantasmer me permet de comprendre. Toute possibilité ne se concrétise pas nécessairement. Donc il y a un clivage entre savoir et agir dans le monde réel. »

« Je suis prise à mon propre piège parce qu'en ce qui me concerne, chaque événement ne peut être que cérébral. » Les filles s'observent.

« Je sais que tu sais que pas mal de mes amis new yorkais et moi on a toujours voulu discuter avec toi de ton travail. » « Entre. » « Est-ce que tu lis Husserl ? » « Après la fac je faisais de la théorie politique. Et puis j'ai travaillé pour Austin. » « Ooouh. Il est comment lui ? » De quoi avons-nous parlé ?

« Quelle est la relation entre la théorie et la pratique dans ta démarche cinématographique ? Ou plutôt : est-ce qu'écrire des critiques t'empêche de faire des films ? » « Ce sont juste deux pratiques différentes. » « Mais c'est aussi deux manières de penser. » « Quand je fais un film, et c'est sûrement en partie dû au fait que je travaille toujours avec d'autres personnes et aussi à cause du cadre budgétaire du film, je sais avant même de commencer à filmer ce que je vais faire dans le film. » « Bah : si je savais ce que j'allais écrire avant d'écrire un livre, je me ferait chier. » « C'est pas le même business. Quand tu fais un film, tu dois prendre en compte qui va voir le film ce qui marche. » « Pourquoi ça t'importe autant quand tu travailles comment les autres vont juger ton travail ? Je considère d'abord mon propre plaisir ? Tu trouves pas qu'il y a anguille sous roche dans la théorie sémiotique, surtout chez Deleuze et Guattari ? » « On est dans un moment de creux. Il faut que tu te rendes compte que la sémiotique a frappé l'Angleterre avant de frapper les États-Unis. On a eu accès à Lacan et Althusser, plutôt qu'à des sémioticiens plus récents... Derrida... Foucault... » « Foucault c'est pas vraiment de la sémiotique. Il était toujours à la marge. Du coup, c'est qui que tu lis ? » « Ma théorie c'est qu'on est à la fin d'une génération. La sémiotique est devenue obsolète. En ce moment y a rien. » « Je me rappelle qu'à New York quand la sémiotique est arrivée sauf que c'était Sylvère qui l'a importée, ce que ça a vraiment fait c'est de me donner un langage avec lequel je pouvais parler de mon travail. Avant ça j'avais aucun moyen de discuter de ce que je faisais, évidemment je le faisais, et avec mes amis qui font un travail similaire on n'avait aucun moyen d'en parler ensemble. Une manière critique de parler de mon travail m'a permis d'aller un peu plus loin dans mon travail. Maintenant on dirait, comme à l'époque pré-sémiotique, la pratique précède la théorie. » « L'ère de la théorie est terminée... » « ...les absolus... » « ...donc il n'y a plus que ce que je fais à un moment donné. » « Le plaisir. Même Baudrillard dans son dernier livre... » « Il est sémioticien et désuet. » « Plus maintenant... dit que notre langage est dépourvu de sens, pour faire sens — n'importe quel signe — est l'oeuvre de la classe dominante. » « Mais il emploie encore des signes significatifs pour dire ça. » « Ohiala la peste noire. C'est bien ? » « J'ai tout lu sur la peste. » Bisou. Là on n'arrête pas de s'embrasser. Tes caresses sont tellement douces. Mais je peux pas ressentir quoi que ce soit physiquement parce que je viens de me taper une relation de six semaines à la fin de laquelle le mec m'a foutu dehors aussi vite que possible parce qu'il a décidé qu'il ne savait pas ce qu'il voulait.

Il doit presque me manquer de souffrir. Je pense que t'es intelligent et charmant. Ton visage continue de changer de forme. Peut-être que j'hallucine ? Impossible que je puisse encore sentir quelque chose après un hiver et un printemps de zéro amour sexuel pour la deuxième fois en cinq ans j'ai emménagé avec quelqu'un. Ça a violemment merdé en force.

4. L'énigme

« Comment, précisément, est-ce que mon corps ressent le plaisir ? »

« Je me souviens baiser Eddie : je me souviens de situation de pouvoir. C'est comme ça qu'il préfère se faire baiser : je suis sur lui. Mes mains attrapent direct le coussin de chaque côté de sa tête noire. Mes jambes glissent de la position assise tout droit entre ses jambes pour que l'intérieur de mes cuisses au plus près de ma chatte frotte sa bite et qu'en montant et descendant je baise sa bite avec ma chatte. En faisant ça, je me dis qu'il aime cette position plus que moi. Je jouis pas aussi facilement dans cette position que lorsque mes jambes sont assises sur lui parce que je dois être attentive à sa réaction, adroite précise pour être sûre que sa bite reste dans ma chatte et je peux pas complètement me lâcher. Je passe par dessus Peter et ma bouche se retrouve sur son téton. Ou ma langue mouillée agit le bout de son téton. Ceci m'excite plus subtilement que lorsqu'on me touche : je jouis pas si violemment, mais je jouis un peu tout le temps. Je jouis un peu tout le temps. À d'autres moments j'enfonce le troisième doigt de ma main droite dans le trou du cul d'Eddie. Il rentre facilement. Il se cambre et me regarde avec surprise, d'un air ouvert que j'ai pas l'habitude de voir chez lui. Devant l'ouverture je m'ouvre. Mon doigt s'enfonce et pousse vers sa bite. Cette ouverture-là. Tandis que ses cuisses poussent vers moi. Parfois je le retourne froidement, et j'écarte mes fesses, je colle ma langue dans son trou du cul. Ça me dérange pas de faire ça même si d'habitude ça me dérange de le faire à des hommes. Quand je le fais il gémit très fort et je sais qu'il reçoit des tonnes de plaisir. Le trou du cul de Peter est trop serré pour y tortiller mon doigt et je ne veux forcer personne à faire du sexe qu'ils ne semblent pas vouloir faire. Une fois j'ai mentionné, innocemment ?, que j'avais un fouet à New York il a dit « faudra que je l'essaie », j'étais étonnée et pensais peut-être que ça va coller entre nous.

« Peter est sexuellement effrayé par exemple il ne jouit jamais avec moi parce qu'il essaye de pas être amoureux de moi parce qu'il aime sa femme ou peut être parce qu'il ne veut pas jouir. À chaque fois qu'Eddie jouit, instantanément je jouis d'habitude il me retourne ça fait longtemps que je le baise. Il est sur moi. Maintenant je me souviens. Mes jambes étreignent sa taille et se touchent parce qu'il aime ça. Je peux pas jouir dans cette position. Les jambes écartées pour que les pieds reposent de chaque côté du cul. Frotte os contre os clit, pubis. Jouis. Comme il va jouir il s'arrête presque de bouger. D'abord mes bras doivent s'enrouler autour de son cou très serrés s'attachent l'un l'autre. Vite va bientôt jouir, là là, bouge presque plus. Je vais pas jouir même si j'ai joui. Bientôt alors qu'il commence à jouir et il n'y a presque pas de mouvement, je jouis automatiquement. »

« Comment, précisément, est-ce que mon corps ressent le plaisir ? » La fille parle à l'autre fille de ses amants précédents.

« Non non. Je peux pas parler des choses directement. »

« Il y a évidemment une différence dans mon état physique ou dans mon corps quand je suis en train de baiser et quand je suis pas en train de baiser. Comment est-ce que je pourrais dire quoi que ce soit quand que je suis totalement dispersée ou pas en train de me faire prendre. »

« Y'aura plus de sexe. Je vais plus faire de sexe. Je vais plus m'ouvrir. Me voici : image. Un costume d'homme. Regarde moi. Je suis une femme qui ressemble à un garçon délicat et je ne changerai jamais. Tu peux pas m'atteindre. Je suis impénétrable. C'est ainsi que je suis heureuse. Je suis l'élegance totale. »

« T'es complètement cinglée. »

« Plutôt ça que d'se faire prendre, que d's'enfoncer des lames de rasoir dans les poignets. »

« La vie est pas si sombre. »

« La vie est un cadeau. Je ne dirai jamais le contraire. »

Si seulement j'étais assez stable pour dire ou faire quelque-chose. »

« Caresse-moi. Un clito ouvert frémissant. La petite bête rouge tortille. »

« L'art, depuis son avènement dans les grottes préhistoriques, est, selon nos moyens actuels d'expression, conservateur. »

« L'art est plus intéressant que le sexe... »

« Plus gratifiant. Ça nous rajeunit PAS, » dit la fille de quatorze ans. « Au moins l'art ne finit pas avec des lames de rasoir plantées dans les poignets. »

« ...d'après les critiques d'art seulement et il ne mentent qu'au sujet des artistes décadés. »

« J'ai couché pour assez d'artistes parce que je préfère les hommes qui souffrent aux hommes qui veulent me posséder. »

« Personne jamais ne possède sexuellement une personne. Ça c'est le domaine de l'art. Hérité. L'art romain a transformé les politiciens débiles de Rome en dieux. L'art chrétien a légitimé et rationalisé le contrôle comme système de croyance. Donc qu'est-ce que ma sexualité sinon tout ce qui m'a été montré ? » Les autres filles lèvent les bras de dégoût.

« Mais alors qui est responsable des atrocités humaines de ce monde ? Ceux et celles qui font. Les artistes. »

« Mais qui est cette personne que je baise ? »

« Si c'est qu'une hypothèse, je sais pas. Quand je fais l'amour avec toi, l'amour qu'on fait voit ton visage. La seule chose que je vois ma seule identité toi. »

5. Sexualité féminine profonde : le mariage ou le temps

« Quand Eddy m'a foutue dehors, j'ai inséré une lame de rasoir dans mon poignet droit afin d'empêcher Eddy de dire " tu sais pas aimer." Jamais aucun homme ne t'aimera. » Grâce à mes amies j'ai échappé à la mort.

« Deux hommes se battent avec des massues, ils sont dans l'eau jusqu'aux genoux. Il y a un gigantesque monstre dont la taille et les reins sont si mous qu'il ressemble à une femme. Son bras droit ne ressemble pas à un bras. L'homme vomit sur l'angle de mon immeuble. Il s'en tape que je le regarde. Alors qu'il se retourne un homme se masturbe. Ce sourire typique traverse son visage moche. Il faut que je vous dise comment j'accède au plaisir sexuel. Les femmes plutôt que de se détourner regardent sa bite à l'air et rient. Jusqu'à la mort.

« Et ainsi je t'aime. Sachant qu'à l'aune de presque toucher les ténèbres il y a le secours qui advient entre deux personnes à l'aune de la pleine connaissance. Pas seulement de la douleur mais du diabolique et de la mort incommensurables : Le vrai savoir est que je veux ceci je veux mourir. Horreur ! Sachant cela — que sont nos jalousies nos interminables manigances sexuelles nos déviances sociales comparé à ça : on sait ce qu'est l'amour ?

Quelle est la fonction de l'obscurité ? De l'ignorance ?

« Tu as dit, » « lumière lumière. Les survivants doivent apprendre les mathématiques. »

Pour moi y a que l'amour, l'amour m'effraie. Je fuis l'immédiateté.

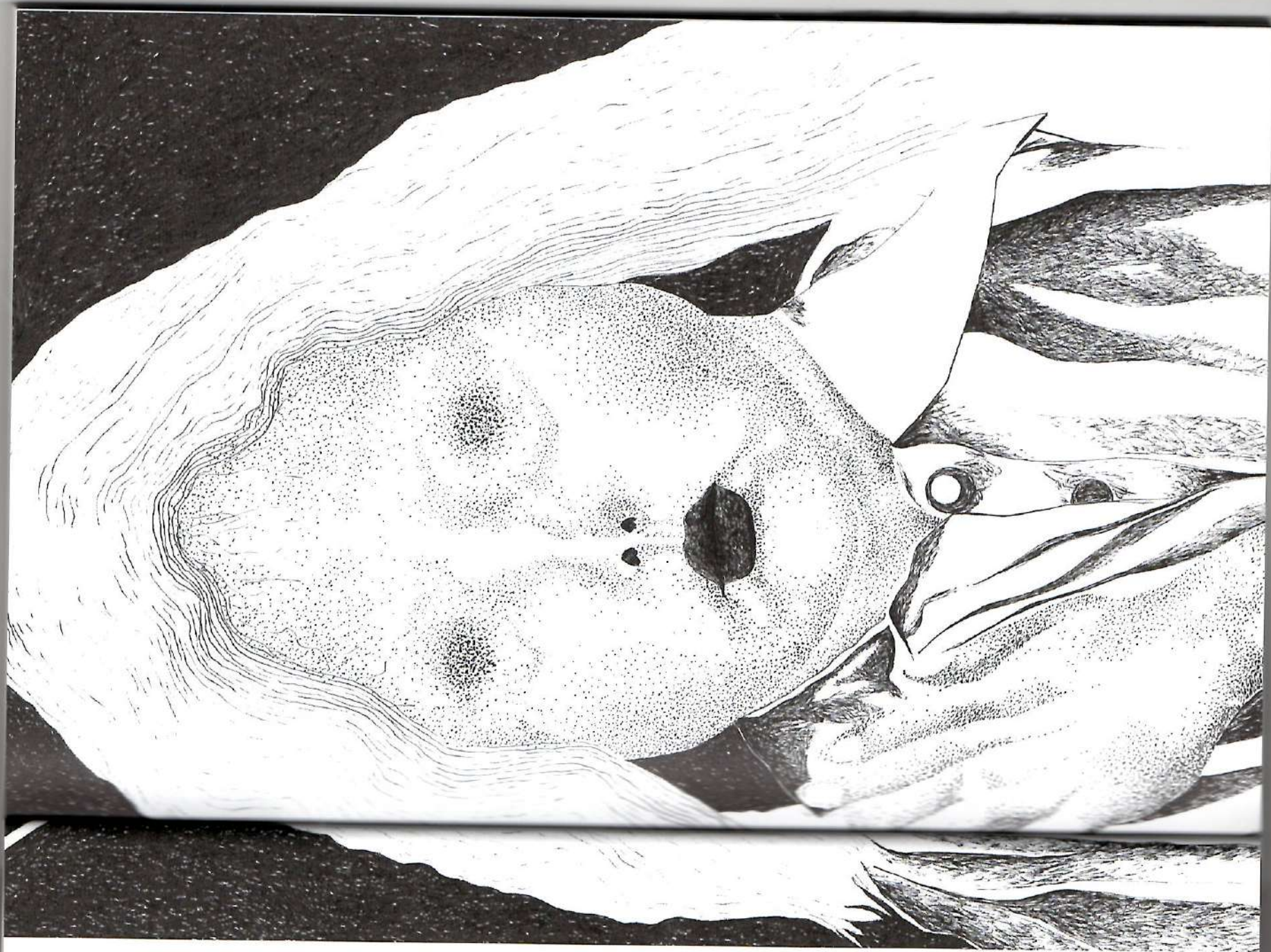
L'une de mes jambes se dépie. Je t'appartiens. Un ciel de perles de chair tièdes jusqu'à... des grillons dans ces coins à l'abris... le vent saccage les grandes plaines. Tu prends le contrôle pour que je me repose. Je suis seule sur une île. Je suis seule. Ici j'attends ce qui viendra après mes rêves brisés. Je précise : je t'attends parce que je ne peux rien prévoir et que tout vrille. Sa main s'est posée sur le clitoris et appuie. Il n'a pas bougé. Sa main à elle se reposait sur son clitoris. Sa main à lui poussa à travers la main, contre le clitoris.

« Je suis de nouveau seule...sur cette île. Mes livres m'entourent. Je ne comprends pas je me sens seule. Si tu veux ma vie c'est ça. Tu vois très bien ce que je veux dire. J'en ai bavé. Je ne suis pas facile à vivre et j'ai eu, sûrement, irrésolument, peur. On dit d'une personne qui vit comme moi, dans cette montagne de rien, est malade. Je suis sereine.

« Je suis ta possession. Tu m'as touchée et j'ai peur car j'ai décidé de t'aimer donc maintenant j'essaye de briser ce sentiment propriété : je te téléphone t'es une brute maléfique : je sais que ces dernières années et maintenant tu baises plein de femmes et leur dis que tu les aimes à la folie. Tu peux pas aimer tout le monde à la folie (moi si). Tu fais la même chose avec moi. Je suis sans importance pour toi. Je n'ai pas de place spéciale. Tu te fous de ma queue. Je te déteste. Je veux pas avoir besoin de toi parce que déjà, sûrement trop, sûrement un vingtième de ma personne, a besoin de toi. Après t'avoir hurlé dessus parce que t'es aussi sexuellement romantique que moi, le lendemain je te dis « je t'aime » quand toi tu veux pas de sentiments. Je veux mourir sans être responsable.

« L'abstraction de ma pensée seule m'intéresse. » Mais toi et moi que faisons-nous, pas tant avec nos corps, mais avec nos besoins ? Je me souviens m'être réveillée. En premier, je vois la tête. Je vois que tes yeux sont ouverts et que tu me regardes. Je peux pas m'empêcher de sourire parce que ton amour si flagrant me fait sourire. Le pouce et l'index de ma main gauche lient entre eux ton téton, ma moelle. Les doigts de ta main droite sont sur mon téton gauche et les doigts de ma main droite sur ton téton gauche. Les doigts de ma main droite abaissent le bout de peau sur ta bite et tes lèvres se tordent du cri qui sort de ta bouche, ta tête se penche sur la droite et je soulève mon corps pour que ta bite enfin dure entre dans ma chatte et tu ne peux que rugir je me souviens m'être éveillée.

Les femmes se rasent le crâne.



THE GIANTS sabrina soyer

When she couldn't understand the water bill, her pension calculation or wasn't happy with dog's creps in the street, grandma would seize her pen to make it to François Mitterrand. When I flunk an art grant or a residency call, mom would go maybe I can send a word to Maire de Pessac and make a difference? But mom the grant is from Bruxelles. I am sure he knows someone who speaks Dutch... do you need 30 euros for the fridge? Lately, she almost became a proprietress. She found a 35 meters square flat next to Bordeaux bypass, in a complex named Green Village. Grey-green steel coating like flat slugs drooling pistachio render lined by stem-like iron fences. She likes that there is a balcony, kitchen is adequate and bathroom. Plastic cupboard's doors, plastic plinths and shutters. The green of the hospices. "It's ok, affordable, I can make it my own inside". So she signed the contract with her bank, stipulating she'd have to keep not dying until seventy-nine to meet her debts. She moved into the flat and her heart went bad. Cholesterol. We all women in the family inherited that fate, and shoulders of Fort des Halles beauty despite a modest height. A clot of fat wormed its way in her carotid obstructing blood and one day, one day she fainted. They opened her, put a small metal spring in her vessel so she would be safe. But next day the insurance called the bank saying she was lying about her health. The bank retracted the loan. And wrote to her she'd have to leave. She wrote zillions of letters blending her vulnerability to bureaucratic jargon, talking to abstract animals answering like nasty dolls, always the same answer. She says she cries no more and why and where did the city go.

I left Paris in July, my girlfriend I sometimes call Love invited me to spend the month in a barn she bought and renovate, in Jutigny. It is a small town in Seine-et-Marne with a small small river called La Vouzie, which carries water from

La Seine. Not drinkable water. Paris Water's department is actually pumping out Vouzie to supply drinking water to the Capital, then replaced drinkable Vouzie with non drinkable Seine so that La Vouzie does not run dry. Since 1925. I'm thinking of an incommensurate trout eating away at soft corpses, expired credit cards, curly chips and rubber from Vélizy, assimilating, then imitating the forms it swallows like The Thing in John Carpenter movie, like an existentialist sausage, like capitalism itself absorbing, combining, and reassembling diversity better, to manage it. Love knows all the poems and stories about this river, I mean there's only one poem she says, and it's an elegy, by Hégésippe Moreau. The one that made him famous. It started with an image of the tiny tiny river that a thirsty giant could drink in one breath, then the poet addresses himself to the river crying in telling all the women he had lost in his life, while the flow seems to arouse him to hope, to hope and to sing, and finally, he calls death to come in his eyes, and died at twenty eight from tuberculosis, in Paris. A street from Jutigny bears his name. Now it would be impossible to trace the flow of this river in a poem says Love. It would be sausage language. But we should try, later, I said.

I took *The City* with me, the essay from Kathy Acker that Nina, Hélène, Rosanna, Mélanie and I translated in french, and books in my black suitcase to the point of bursting. I won't read them all but I want them with me, to possibly read them, or touch. I took everything I have more or less tasting like a mother fucking elegy. I took *O Resplendor* from Erin Moure, which I "have to" translate, since I found it randomly. I wrote to Erin "I was digging in Lisa Robertson's bookshelves in Nalliers, your book fell on the floor, opening it it shows *Sheepish Elegy*. I thought it was a good way to start myself with the genre". She said please calling me by my name, go ahead. But I was also inclined to do so following my last translation, which was an obituary, *The Obituary* by Gail Scott, and learning that Scott and Moure were together.

Were they still together when Moure wrote *O Resplendor*? I didn't feel like asking. The worst thing to do in dykedom like to date the ex of your ex, seemed epistemologically acutely the right path. In my school of mourners. Which takes place in the kitchen. I've settle my books in a cascade on Love's table-à-manger. My plan is to read and write with the morning, and work on some doorway to do up in the afternoon. In between, I'm harassing my soft-butch girlfriend to craft me a pisse-debout like the one she did for her, from a piece of washing liquid bottle and an air chamber, so we can both water the garden during canticle.

"Recognition: I'm really hurting. One of this hurt's precondition is I'm in love with you. A city in which we can live. What are the materials of this city? Is sensuality less valuable than rational thought? Is there a split between mind and body, or rather between these two types of mentality? Why's a cubist painting, if it is, better art than a Vivienne Westwood dress? Is our city abstract?"

The City is were all my obsession about becoming an elegist started. Or it started before, when Lisa and I were translating Na Castelloza, a lustful trobairitz from the thirteen century, queen of mourners, who never wrote that she could live without her love, but found love only in negative contexts. Lisa once calls Na Castelloza poems a dirge, and the sound of this word reached like the ear of my liver. I'm looking for DIRGE in wordreference where further down is a forum: Elegy vs Dirge. I opened with a presumptuous hunch of womxn over the history writing dirges, while man wrote Elegies. "We have no ceremonies." "Only private dirges and no conclusions, only violent sensations, each separate." I wrote that in my journal with no name though it has to be Woolf, in *The Waves*, nearby a tract from Art en Gouine – Art in Dyke, branch of Art en Grève – Art on Strike:

"Cette banderole représente *Une possibilité d'orgasme* (2014), une œuvre d'Anna Stina

Treumund dont l'accès a été empêché par deux poteaux de guidage une semaine après le début de son exposition à la Fondation Ricard en novembre 2018 rendant sa visibilité quasiment impossible. Ce dispositif sécuritaire a été imposé sans l'accord des trois curateurs et ces derniers ont dû choisir entre laisser cet obstacle physique entravant l'accès ou retirer l'œuvre de l'exposition. Cet événement témoigne d'un problème systémique d'invisibilisation des artistes lesbiennes dès lors que leur identité est le sujet de leur travail (qualifié automatiquement de pornographique) En visibilisant cette oeuvre dans la rue aujourd'hui, nous voulons réparer un geste de censure et rendre hommage à cette artiste et son engagement politique."

Anna Stina Treumund was a queer-activist artist, dead for one year at the time of the exhibition of her work, therefore, not able to respond to the censure. Her piece included a photograph of a naked woman posing on an unmade bed, legs spread, cut between neck and knees so that her pussy is dead center, and the hand of somebody come gently to fist her vagina. Radiant. And a fuck you to Gustave Courbet painting *L'origine du monde*, which she obviously upstaged. We printed a copy of her photo on a tarp to make a banner, and walk with the Pink Bloc singing against the retirement pension reform of the government: "La retraite à vingt ans – Let's retire at twenty – pour baiser il faut du temps – it takes time to fuck". This came after two months of huge demonstrations in Paris and no answers. Besides tear gas. Visual artists, writers, art workers I never saw united in corteges or activists meetings gathered in Art en Grève. Enough to visibly get that in meetings, more than one in two ladies were lez. Who never ever said I feel all visible inside. The art-world. Art in Dyke came from this acknowledgment, we were not here from some magic spell turning each less into Guérillères but we were here, mostly, because we experienced unpaid work, censure, illegal contracts, discriminations, some of us are unsolvable, probably won't be able to retire, but conjointly refuse boredom and silence in our life

and career. Is there a life, before death?
We discussed Elegy by no means inside Art
en Gouine, but surely our walk with Anna Stina
Tremund's banner was one. We wept not but
from teargas and our tears grew into glitter into
rains of purple chads as we sang my love has
got no money from Gale not Purcel spreading
our leaflets like flowers through the pink
smoking cortege FURIOUS this not wanting a
croissant, wanting A DYKE FOR PRESIDENT.

No fouroune bar 3 kilometers radius Concorde so
we went inside A bar, as the demonstration was
over. Arianne, who is a tarot reader and knows
how to read the sky tells me what's your birth date
so she would give me some insights. Cancer and
virgo rising ooooo she whistled, then paused.
And looked at me as if I was a psycho knot of
drama SAVE, I am not a queen. But wait she is
Sagittarius whispered Barbara, we know they spit
fire and snap judgements, and cuddled me.

"Consider the vestments and habits of sorrow,
how strange and effeminate they are; which
sheweth, that it taketh away whatsoever is
manly and generous in us, and puts upon us the
countenances and infirmities of women."

This comes from Pierre Charron, quoted by
Andrea Brady, a feminist poet Lisa pointed in no
time as I was telling her again about my elegy.
By the end of her book, *English Funerary Elegy
in the Seventeenth Century: Laws in Mourning*,
Brady discusses the gender of renowned early
modern English elegists. Which were not only,
and mostly, men, but exhorted from classic
elders to contemporaries to not soak their pen
into wild laments, such as "women, Irish people
or Jews¹". Imagination for early moderns, which
Brady describes as the body fashioned by poets
in their compositions, and the power of pregnant
women over the shape of their embryo, when
exposed to grief, may turn the great man into a
degenerate. "Like the imagination might change
a person's gender overnight, sorrow castrates

men and reduce their capacity for 'good and
honourable enterprises'. Conventions on how
grief should be performed in public, came
simultaneously with poets statements on the
role of prosody. As Milton asserting that the
virtuous man is a composition same as "true
poem". Brady describes the use of metrical
constraints in elegies as physical features:
"a way to 'gird' the swelling heart and encourage
it to release its grief gradually and with control
through the 'little' openings of versification".

The characterization of the best, most masculine
and civilized of poetry as formally polished
might also derive from a fear of the chaotic and
seemingly uncontrolled speech of women, she
adds. In this context, some elegists also came
to justify their whining in padding their lines
with Roman tears, and so redeem their own
feminine traits. Women were not exactly denied
entrance to funerals – as earlier during Solon,
Athenian statesman and poet, somewhere
considered to have established democracy in

Athens, restricted mourning's rituals access to
those who could inherit both name and property.
Early modern citizens from England essentially
enrolled women in the caring and cleaning of the
dead. Literary schools excluded females, so did
poetry circles accordingly, in its requirements
to know how do poems work, metrically,
morally, and rhetorically speaking. However
Brady mentioned several female elegists who,
like Mary Carey or Anne Bradstreet, wrote
poems more often for their dead child, or dead
father, but far less intended for publication.
"Like mourning, publication exposed women's
imaginings and potentially disruptive emotions
to the public gaze." Elegies worked as a dialectic,
separating men's grief from women's grief,
public elegies from private dirges, christians
funerals from folks rituals. Women-in-mourning
are frenzied slugs, sorrows fairy men, but the
ability of the latter to place themselves among
a patrilineal poetic body allow them to master
uses and behaviors coded fem, in turn to
patriarchize the audience, patriarchize memory.

1. John Weaver, *Ancient Funerary Monuments*, 1569

Dream: dream of the apocalypse smoked dark
dragons bursting in the sky except it's carnival.
A girl walks through the city yearning to find
new black jeans not skinny, only, there isn't not
skinny jeans any where. A poet offering her
services offers the girl help in finding her jeans,
advising to give up Unicorn and go through the
trash. She went to Beaubourg trash, as the
Christian Boltanski show was over, so she
could find rags the artist dismissed for his next
show, online. She finds a perfect loose Agnès
b. black dress, not jeans, all men of power wear
dresses said the poet. So the girl agreed and
slip her body into it, it was like entering a forest.
Now teach me how to move through that forest
asked the girl. And the poet, who'd built a fire
meanwhile says: like a hand sewing into butter.
So the girl sticks her hand into their forest and
lugs. Pulling out a

community

run

and social
services insurance
project

I'm on Love's table-à-manger eating garlic.
Rubbed against a slice of bread. As grandma
used to do before. Ranting about socialists.
I am a victim of garlic, alas. My thinking around
elegy makes it worse. I wonder if I can think
of the elegy as a genre of address which...
deliberately avoids an answer. Contemplation.
We are such good writers—translating! Nina
and I throughout *The City* also had our little
theory about love's letters. Who cares about
the answer? what you gonna read and reread
is your own schlock. The less s/he answers,
the more you write. Like stuffing oysters into
a coin slot. Thanks lord there is Instagram
and what wasn't intended for ~~POL, Gellimard,~~
~~Verdier-Minuit~~ the world, gets spread toward the
loved like stitches in the dark. Which brings the
question, what to do with my sad / side writings?
In *The City*, Acker leashes her pathos out from a
female weightlifter. Her address to the
un/responsible city and the unrequited love

merge. Besides the assumptions made about
Kathy's use of her correspondence in her books,
I've decided that parts of *The City* were cuts
from her letters with Peter Wollen, then inflated
with Andreï Biély and Catullus rewritings, if not
the other way around. *The City* isn't an elegy, in
its form, not "true poem", to say it includes prose
and verse seems soft-soft – it compresses,
both, to write an undreamed-of space for
contamination. It is made of lament and love,
it conveys philosophical meditation on death,
and abuses rhetorical devices to convince
Peter, no matter how long you stay alive, we'll
eventually be together forever. Part of me wants
to read *The City* as a safety manual for writers
who, being w/men citizens, would rather push
pathos up a notch than abandon despair—key
to the understanding of our oppressions.
Part of my liver excretes *The City* as a fungal
understanding of jouissance.

We french beating around the bush's experts,
also have undecidable ways of 'coming'.
Jouissance could refer to pleasure understood
in orgasmic terms, and a more generally
corporeal, non-genital pleasure. Like the one
you get from enjoyment of rights, privileges,
or property – or from your little red animal
wiggling. Acker's readers know what she does
with ownership and copyrights, she grinds them
up. Maybe less in order to establish her 'own'
voice among prestigious literary heritage – to
find her own voice would be negotiating against
her joy, but to find other ways to own, to rejoice
in dispossession. Maybe negativity would be a
key word to understand what Acker achieved
to un/do in her City. A wrong use of sex, love,
books, names, letters, telephone, self-esteem,
a wrong use of the first person singular allows
the emergence of a negative network of
connections that the law of the father or, the city,
can't undo.

I type: Kathy Acker Elegy into google and
found a blurb on Goodreads: "An elegy for the
world of our fathers" – but it's for Empire of the
senseless. I type feminism fucks elegy and by a
tortuous path found something: *Feminism and*

Deconstruction: Re-constructing the Elegy, an essay by Celeste M. Schenck. She presents the female or I should argue feminist elegy as: "a poem of connectedness; women inheritors seem to achieve poetic identity in relation to ancestresses, in connection to the dead, whereas male initiates need to eliminate the competition to come into their own." Schenck analyses men's tradition of elegies as a careerist movement, a rite of passage allowing young poets to assert their individual genius among "the sacred company of poets" – crossing out some names. Elegy. aka: "the trigger of the literary man's biggest gun". Compared to this Oedipal function w/men elegists could compete, overcoming their own experiences, Schenck however tends to show other elegiac scenarios. She quotes innumerable women elegists who share not only a female-self consciousness, but forms of refusals to relief and erasure elegiac's conventions dictate. Anne Sexton: "The dead belong to me"². Adrienne Rich: "from here on / I want more crazy mourning, more howl, more keening"³. Marina Tsvetayeva: "if you are anywhere, it's here in / us: and we honour best of all those who / have gone by despising division"⁴. Looking back to Kathy's weightlifter in *The City*, I wonder if the social contract shouldn't be revised in the light of the S/M contract, so everybody could play into the sick house of memory.

She said now do you want me to wank your big cock. Half of the dildo is in my cunt while she slowly starts to rub the other half between her hands and thighs. I never achieved to pass the bulbous part which serves as a clamp into my pussy before, thinking it was too big, too big. I already came when I was on top of her and she was taking me, legs spread around her cock, feet wedged in her popliteal fossa. What makes me come in this position is actually to imagine the pleasure she encounters from being allowed to come on in, while I drive the depth

2. Anne Sexton to Barbara Kevles, interview "The Art of Poetry: Anne Sexton," in *Anna Sexton: The Artist and Her Critics*, 1978.
3. Adrienne Rich, "A Woman Dead in her Forties", 1979.
4. Marina Tsvetayeva, "Epitaph", translation Elaine Feinstein, 1974

into which I clasp her. I wanted to feel then I could be into her and what kind of images would I be able to inhabit. My pussy is encore swollen and tight from the last orgasm as I try to suck up the grip side of the dildo into my vagina, but it won't go in. She does my tits to open me she says breathe. I all of a sudden could envision my pubococcygeus muscle, not only as a space of contraction and limit, but as a ground to experience finitudes, directions, contractions, limits, undoing contraction, undoing my cunt like sex without sex but not exactly contraction now opening to extra folds like another organization of space and visibility.

"Dans l'ail il y a de l'eau sans eau.
Dans chaque petite gousse d'ail
il y a une larme unique
Qui attend un oeil.
Son oeil à elle"
[...]

I'm in Love's cascade-à-manger looking for *Resplandor*, O, this one intertwined with *Petit Théâtre*, another book from Erin Moure where I found this anthem to garlic. I am all orifice. Daydreaming about last night's fuck as a little theater of the translator's task. The dildo is language, our bodies the monster of time, the ink is our fluids sewing together our shadows. Lisa gave me *Little Theaters* a way after I inadvertently forgot to give her back *O Resplandor*. Elisa Sampedrin shared Moure's name on both of those books, as co-author. Later digging into my friend Pennsound, I heard Moure telling to Bernstein that Elisa Sampedrin was a heteronym, which is not a sexual orientation but a fictitious character Moure invented. She said she needed Sampedrin in her books, because she wanted to use a whole bunch of quotes but doesn't feel like quoting, so she would just quote Sampedrin, bigger thief than her. "She's an alternate person, someone who interferes

with the work of others that's what she does". In *O Resplandor*, Sampedrin is the one who translates some elegies by Nichita Stănescu from Romanian to English, though she knows no Romanian. Sampedrin: When you don't know the source language you make fewer mistakes. When I started translating her in Jutigny, I had a hunch she was also messing into my work with her sticky fingers, stealing something from me, or feeding on my own experience as a reader/translator. I wrote into my journal: when I turn my back to do something else the book swells, Sampedrin is working, sewing myself in the space between poems. Later: The border is thin between her taking me or me taking her, as I stand before the screen of my own language. Today, I should stop going to my therapist and just translate. Listening to the black redstart making noises of crushed glass, it reminds me that Moure left an inscription in quotes for Lisa on the title page: "There is no shore" – below her own name crossed out, signed E.S. I first looked at her note as a statement about death, or the impossibility to die. Punctually. There is no land where existence would make it to its meaning, no conclusions, no consolation, life's definitely not a sausage. There is no shore but wanderings, failures, vibrations, and teeming surfaces to extend embodiment. There are borders, we can't not feel that, but translation gives a chance if not the issue to listen across it. Part of my trouble translating E.S. came from the feeling of translating ghost poems, as if written in the future. The work I am facing now is a remnant of a future work that came to me by a dubious coincidence. The book falling on the ground. Did it already happen? I wrote to Erin it is difficult to make choices, to not translate the book all along, or even, the book... is not enough.

OOOOOO. if I die I would like to go in the compost. Hands holding the door frame while Love slathers the joints, she and I speak the way we would prefer not to remain. She says fire is ok, but she'd rather not be placed in a pine tree box before going into the oven. I promised her that if she comes first, I would do anything to

change the world before, so that cremation's rooms would be more eco-friendly. She smiles and promised in return, she would think of something in the compost. But would you craft me my pisse-debout before? Erin and I exchanged weather's reports along our correspondence about their book. In french it's our way to be more polite. Before. Going deep into politics. I am a woman and I'm calling you. I described to Erin the whole path which drove me to E.S's elegies, I also told her about the location from where I translate them I mean her, E.S and Stănescu. I wrote to her parts of *O Resplandor* echoes what's missing in Jutigny. Like the cattle. Its omnipresence in E.S. mouth – is heightened here by the endless growing corn and wheat fields used to fabricate food for cattle in Bretagne, or Brazil or wherever-not-here... There were cows here though, until the sixties. E.S. translates in the thick din of the city, Bucharest, but she sometimes set herself in a field, behind a textile factory, to write. The depictions of her surroundings compost pastoral poetry like on the border of the city. Nothing soothing in her field, nor in the eyes of the cattle, nothing less depraved than the city itself. I'm having flashbacks of the countryside, the damned Pian Médoc suburban countryside where I stayed during my teenage years, when mom was crazy about a completely crazy hunter. I was shaking with boredom. Everything there looked so straight and why – as I was slowly turning deep lez. Writing long love letters to my French teacher, never sending them. I knew I had to go if I wanted to be out, or a poet. I thought of the city as a site where we could invent power. Incidentally, buy diddos. Play like giantesses in the dark.

They wrote zillions of letters, are both queens of flamboyant complaints, hardly ever get answered. If they have had some De Beauvoir around, they would have stolen the show from Genet and make a band with Leduc.

Catherine Hegel reads out loud Violette Leduc's letters on France Culture. Le monde change.

Mom calls me, wondering if everything if money is okay and what are you working on. I'm trying to explain to her what's an elegy, and ended up saying it's in our blood. Like dog blood. Elegy's a bastard thing. Money is okay. For the past three months I'm paying my rent thanks to art on strike / in dyke, where we found a way to redistribute money, skills, some good addresses for dentists and osteopaths, weed. We also speak to each others the difficulties of telling what one's does with money. Is money like second blood? Could we bring into each other new blood? Erin wrote back: "here it just stopped raining and i am going to go walk to the railway tracks and pick some red pears... they give you a stomach ache if you eat them raw but if you cook them they are great and no one picks them but the squirrels who throw them on the ground. and then they half-smashed rot and many insects devour them, plus very crabby birds... there should still be some i can reach on the tree tho... this tree is close to the old overgrown post-industrial field (in the past 10 yrs city parkland but nothing happens because we want to keep it the way it is, which may not last as dwellers in new condos clamour for a new real banal park) called Le champ des possibles. this field (back when it was just home to factory workers crossing to get to the metro, itinerants living in the trees, rogue beekeeping, and also subject occasionally and without notice to a herbicidal frenzy by the railway whose fringe à butte space it once was... the crumbled butte is still there covered with trees) is the Romanian field in *O Resplandor*. to me it is/was a space where the last shreds of civilization in our time come together to share what is left after the apocalypse of economies and markets... and human feeling which explodes words in the mouth..."



Le fleuve de La Vouizie
Par Isabelle Leparcq et Sabrina soyer

Vouizie, on t'a volé ton eau
pour la mettre dans les tuyaux
et les fontaines de Paris,
on t'a vidée
pour te boire
un equeduc te remplit
de Saint Sauver à l'Échelle
en passant par Longueville
en remontant par Les Ormes
en dessous de Provins
à travers Jutigny
simon tu serais à sec

C'est la Seine dans tes veines
car ils font vendue
vendue contre un peu d'eau
qui a le goût de l'illusion
et de la mise en scène
Elisée Reclus
dirait
qu'on peut pas te suivre
comme l'histoire d'un ruisseau
qui part à vau-l'eau
Hégésippe Moreau
dirait
qu'il ne sait plus t'es qui
c'est ainsi que s'achève
le non-poème
de la non-Vouizie.

NOS VERGERS Lætitia Paviani

Pourquoi pensez-vous qu'en tant que femme, artiste, autrice et mère d'un enfant de 8 ans, je me suis engagée auprès du Biocoop - Le Retour à la terre ?

Je précise.

Pourquoi pensez-vous qu'en tant que femme, artiste, autrice et mère d'un enfant de 8 ans, éreintée par la machine à haut potentiel d'auto-précarisation de l'art, je me suis tournée vers l'idée d'une économie sociale et solidaire défendue par l'enseigne Biocoop et les magasins Le Retour à la Terre ?

J'ai passé un triple entretien d'embauche pour entrer dans ce magasin.

Vous aviez de grandes exigences.

Avez-vous envisagé que j'ai pu avoir moi aussi les mêmes exigences vis-à-vis de l'entreprise à laquelle j'allais vouer la plus grande partie de mon temps et de mon énergie intellectuelle et physique ?

Vous avez contacté mon ancienne employeuse. Ne pensiez-vous pas que je ferais moi aussi des recherches à votre sujet ?

Pourquoi en faisant ces recherches, ai-je été si facilement séduite, confiante, convaincue par l'idée d'économie sociale et solidaire, par les notions de respect et de coopération véhiculée par des articles et sur les sites dédiés de Biocoop et du Retour à la Terre ?

Comment en suis-je venue à m'imaginer, en lisant les charmantes lignes de la gérante, contant si délicieusement l'aventure écologique de l'installation de SES vergers dans le chapitre « NOS magasins, NOS vergers » que ces vergers étaient aussi les miens ?

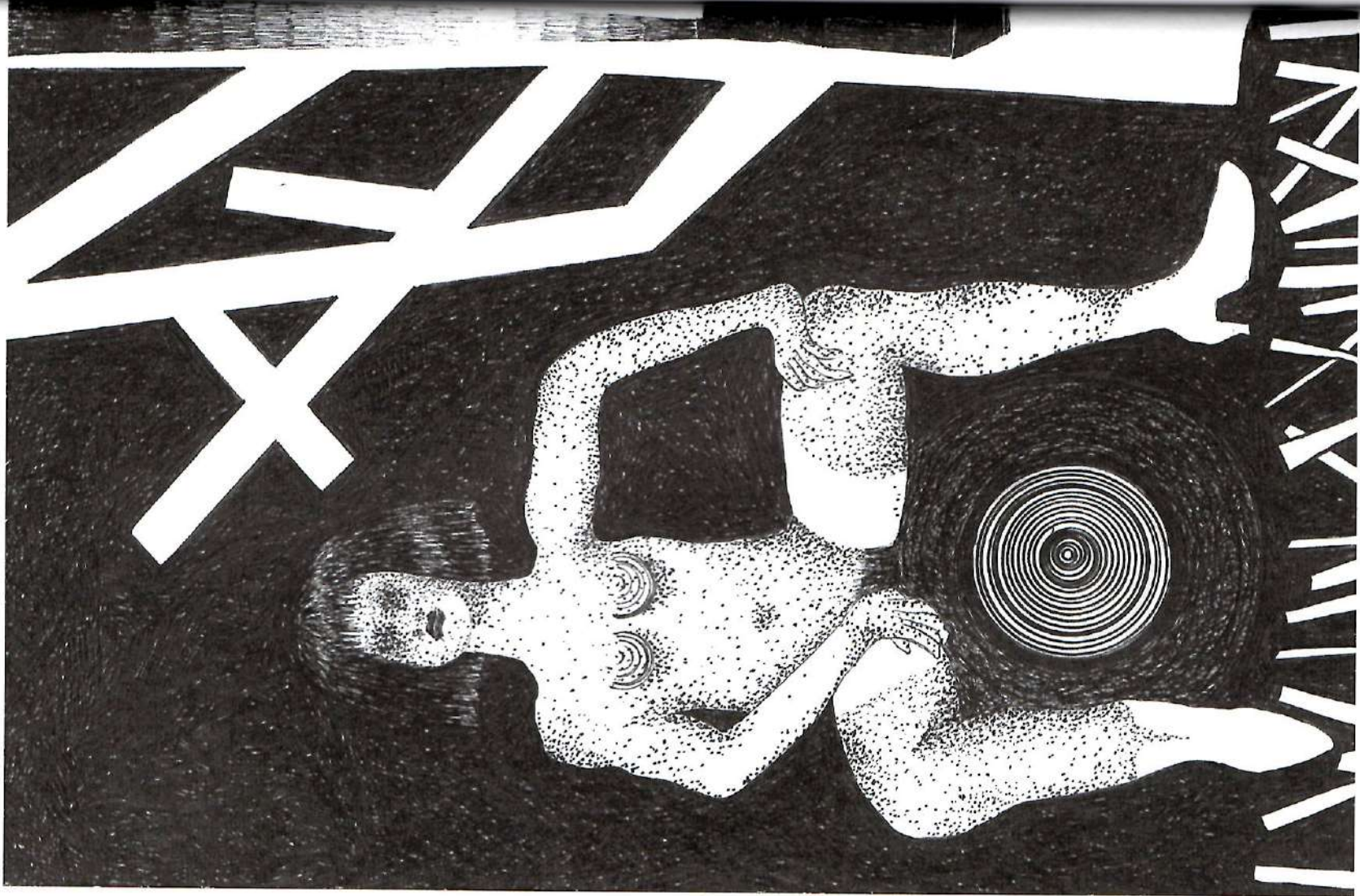
Me suis-je surprise à la possibilité de partager cette aventure bucolique en travaillant au Retour à la terre ? Ben oui.

Ai-je osé m'imaginer croquer moi aussi dans l'une des pommes de NOS vergers ? Ben oui.

Me serais-je doutée que des vergers et des pommes de ces vergers, je n'entendrais plus jamais parler une fois embauchée ? Ben non.

Mais était-ce qui m'a le plus surpris le jour de ces entretiens ? Hélas non.

Après avoir énuméré trois fois mes qualités et mes défauts, démontrer mon amour et mon expérience pratique du bio en tant que citoyenne et en tant que mère, je crois bien que jamais je n'aurais imaginé m'entendre dire, à cet endroit d'économie sociale et solidaire donc, que j'avais bien de la chance d'être embauchée en tant que mère célibataire, que ce ne serait pas le cas dans d'autres boîtes, bon, mais qu'en revanche je ne serais certainement jamais directrice d'un magasin, à moins d'avoir un conjoint.



Gloups.

Est-ce que j'avais seulement pensé à ça, hein ? Je ne l'attendais pas celle-là, mais alors pas du tout !

Moi qui était encore à m'imaginer croquer la pomme du charmant verger, la pomme de NOS vergers, quelle tête pensez-vous que j'ai fait à ce moment là ?

Ne pensez-vous pas que le morceau de pomme est tombé de ma bouche grande ouverte décrochée d'un menton lui-même désolidarisé d'un visage éco-responsable au sens critique défilé ?

Pourquoi ai-je été à ce point fascinée ET intimidée par cet odieux discours, édifiant, inattendu, à la fois incluant et excluant !

Mais enfin, ne métais-je pas rendue compte qu'en tant que mère célibataire c'en était fini pour moi ! Que toutes les portes étaient fermées !
Quelle sorte !

Parce que je m'imaginais peut-être qu'autour de moi les autres mères célibataires trouvaient du travail et dans des conditions décentes peut-être.

Et puis quoi encore ?

Qu'est-ce que je ne comprenais pas ?

Qu'est-ce que je ne voulais pas comprendre ?

Heureusement j'allais être embauchée au Retour à la Terre et je travaillerais à plein temps, très tôt le matin et même le samedi, et qui sait bientôt le dimanche.

Oui le morceau de pomme est tombé de ma bouche, de mon menton, de mon visage et je n'ai plus jamais entendu parler des vergers, j'ai accepté ces conditions (le travail le samedi par exemple), conditions que peu de mères (célibataires ou pas) accepteraient, en remerciant qu'on me le permette.

Et alors quelle tête vous pensez que j'ai fait quand au bout d'un an, j'ai appris que c'était une fierté de la gérante ici au Retour à la Terre de permettre cette largesse : les mères célibataires bénéficient oui d'un samedi sur deux, et c'était le cas de l'une des employées, mères de deux ados qui se gardaient très bien tous seuls !

Et moi qui n'avait pas compris ça pendant l'entretien ! Et moi qui me suis échinée à négocier auprès d'amis qu'ils ou elles gardent mon fils les samedi après-midi jusqu'à 21h ou quand désespérée je finissais par payer des baby sitters plus cher que ce que je gagnais moi-même au lieu de passer du temps avec mon fils le week-end.

Aujourd'hui c'est différent.

Mais un an... Ça a duré un an.

Vous la voyez ma tête là ?

Vous le ressentez le temps, l'argent et l'énergie perdue ?

Ça rime à quoi tout ça ?

Ces non-dit, cette intimidation, ce cache-cache avec les bonnes intentions ?

La mise en place de l'impossibilité d'exiger la base, dès l'instant où on vous présente le moins comme un plus ?

Qu'est-ce que vous vous n'avez pas compris quand on vous dit que nous les employées, mieux nous seront traitées, mieux vous pourrez tirer parti de nos qualités, et vous les savez nos qualités. Vous les saviez déjà en lisant nos CV, vous vous en frottez les mains et on vous a entendu vous en vanter du capital intellectuel au m2 dans vos magasins ? Pourquoi alors nous traiter comme des enfants capricieux ?

Qu'est-ce qui n'est pas clair dans le fait que des gens intelligents et compétents estiment que leur salaire est insuffisant, que leur vie sociale ne doit pas être sacrifiée à leur travail et qu'ils méritent mieux que le minimum pour pouvoir continuer à croire en ce qu'ils et elles font ?

Donc l'argent. Nous vous disons que c'est trop juste, ici à Paris, de vivre avec ces salaires, nous n'avons pas assez, vous quand vous en avez suffisamment, alors pourquoi vous en voulez toujours plus ? Si on vous enlevait ne serait-ce que la moitié de ce que vous avez, comment feriez-vous pour vivre, pour continuer à vous lever le matin ? Vous avez tant de besoins, ce serait la panique !

Comment fait-on nous avec 10 fois, 100 fois moins, pour se lever encore ? Et non ce n'est pas l'habitude de gagner peu qui nous permet de nous habituer à cette idée.

Et pourquoi encore nous imposer la solidarité de notre conscience professionnelle dans les moments difficiles, quand nos moments difficiles à nous ne sont pas entendus, ni même vaguement compris ?

Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ? Mettez-vous à notre place, prenez notre salaire pour rire, vous en feriez quoi ? Seriez-vous heureux, heureuse ?

Vous avez fait beaucoup d'argent avec ces magasins, beaucoup. C'était bien. Pourtant vous n'avez pas choisi d'améliorer les conditions et le confort des lieux de travail des employées de votre magasin historique, celui qui rapporte encore le plus, de les fidéliser, de les augmenter, de les soigner.

Et on sait combien d'autres magasins Biocoop tirent comme bénéfice à payer honorablement leurs employées — autour de 2000€ disons, comme à La Ruche — des équipes stables, fidèles, autonomes, avec des clients au niveau d'exigence satisfait et étonnamment un chiffre d'affaire supérieur aux autres !

Non, vous avez choisi d'investir, de prendre des risques, ailleurs, toujours plus, et ça n'a pas marché, vous vous êtes trompée, ça arrive, mais les employées qui restent, ceux et celles sur qui le bénéfice tient encore, ceux et celles dont vous n'avez pas pris soin, ceux et celles que vous n'avez pas su garder, ceux-là et celles-là sont en colère.

Pourquoi depuis 10 ans la grande majorité des salariées du Retour à la Terre partent et partent en colère ou restent et restent en colère ? Pourquoi lors de mes entretiens d'embauche on m'a dit, tu verras il y a quelques tensions en ce moment, n'écoute pas, ce ne sont que certaines personnes, c'est passager, ne fais pas attention ? Pourquoi est-ce que deux ans après je me tiens là debout devant vos magasins, moi aussi, en colère ?

J'ai vu et je me demande encore pourquoi des employées se sont fait virer pour des « vols » d'échantillons « gratuits » quand d'autres, accusées de harcèlement moral voir sexuel par plusieurs personnes et à différents moments sont toujours en poste ?

Et ce ne sont pas les seuls abus, les seules failles.

Encore une fois je demande pourquoi cette colère permanente, récidivante, perpétuelle dans des magasins qui prétendent offrir et défendre le présent et l'avenir d'une économie sociale et solidaire ?

Plutôt que de vivre et de perpétuer cette colère en silence, comme depuis tout ce temps, comme un état de fait, voir même un fait personnel, un fait qu'on évacue, un fait qu'on préfère oublier...

Pourquoi ne pas prendre le risque aujourd'hui, nous, salariés de vous poser la question de ces 10 ans de colère ?

Comment est-ce qu'on en est arrivé là ?

Ce discours, je l'ai tenu au micro devant le magasin où je travaille face à un public composé de collègues, d'amis, de syndicalistes, d'autres grévistes, d'étudiants, de militante, d'élu(e)s politiques, de clients, de voisins, de badauds. C'était le dimanche 1er septembre 2020. Il faisait doux. L'été s'attardait après le confinement. On avait travaillé dur. Elle avait gagné pas mal.

Elle a décidé d'ouvrir ses magasins le dimanche, on n'était pas d'accord. On voulait autre chose. On a fait la grève.

Ce discours a été retransmis et retranscrit sur le site d'information du Nouveau Parti Anticapitaliste, « Révolution Permanente ». <https://revolutionpermanente.fr/Pourquoi-cette-colere-dans-des-magasins-qui-pretendent-defendre-une-economie-solidaire-Laetitia>

Depuis cette tirade, mélancolique, médiatisée, j'ai reçu une lettre officielle me demandant de nommer et de prouver, les personnes et les faits, et ce, de la part de la personne même qui m'avait tenu ces propos sexistes, ces propos fâcheux et intimidants, la même personne également qui n'avait rien fait quand nous avons été plusieurs à dénoncer le comportement abusif d'un supérieur hiérarchique.

Le 19 septembre 2020, samedi dernier, je me suis syndiquée à Sud.

Le 24 septembre, j'étais convoquée à un entretien préalable avec mise à pied conservatoire en vue d'un licenciement pour faute grave.

Silence et chagrin valent-ils mauvaise réputation ? Oui.

No counting, no lists, no competition (immeasurable suffering)

Nor Ivory Weber

Covering

On your face I see pain, and you see mine. You see my recognition and this affects your pain. Being with you changes what we are. Tears, sighs of frustration or angry stares provoke reactions. They are signs to the outside: joy, sorrow, rage. Instinctively, I reply. Depending what you meant, or what I felt, I reach out, speak, smile, laugh, cuss, get mad, cross the street, make a face, weep. Sometimes, I ignore you. And my ignorance is also a reply. Ignorance dwells in the register of resentment: *that deserves no recognition. I don't want to see it. I can't take it on, I turn away.*

Running ahead, into something that has nothing to do with us... I think deserving recognition is shorthand for being of no value. To be deserving is a double prescription: it prescribes lack on the one side and empowerment on the other. The rich are never deserving, you see. The poor may be deserving, but only within the dominant moral paradigm. So, if the poor deserve recognition, it is foreclosed by the structure of charity.

The problem is that those deserving charity will never contest the rule of those who are said to be charitable. And if rulers deserve pity it can only be repulsive, or it is sacred. So it becomes possible to ignore those whose charity-warranty is up, or who never had one. Getting to demand (not deserve) a reply is already a leap. This is politics. Recognition alone is never enough. Recognition is the minimum for beginning, nothing more. The point: what follows we don't know, but we must face each other.

Before...

Old woman deprived of sexuality living alone and fighting homelessness, wears stained clothes and rotting shoes, manages to shuffle to the supermarket, buys a tin of food, with her hair brushed. I see her. She used to know the owner and they would speak five minutes about neighbours and weather. Now there's a franchised turnstile of new worker-faces, none of which are well paid or regular enough to speak much to shoppers, never mind remember them. Managers call it unproductive, there's a time limit for checkouts; student jobbers don't identify as workers so don't object to that role being made indignant.

Do you have friends? Do you have children? Grandchildren? Parents? Sex? Where are they? I ignore them all. Their horrific absence (my ignorance) marks the extent of their failure to warrant charity in rulers' eyes. Charity and dignity are mutually exclusive, for charity is bound to the reign of empire over souls. Dignity is to demand a reply when it is not deserved. No one sanctions the form.

Cinnamon

It happened gradually and one had to be sensitive to detect it, we grew shabbier and shabbier

This shabbiness was not the vain shabbiness of vintage style or carefully curated second-hand garments, the roughened nostalgia of temporal oblivion
It was the shabbiness of Thule, Ortlieb and Freitag, of bicycle courier bags turned mainstream

The shabbiness of utilitarianism, without the glamour of the public realm

Northern aesthetics as the minima of demonstrable desirability

Everything on our backs

Carting the means of production

Like a privilege

"Your day, your story!"

The day backpack, the manifestation of our consent to be isolated

Inside them all: a laptop, a refillable drinkbottle, a book about life-design, theory or self-help, facial wipes, a spare pair of underpants, a portable battery pack for the smartphone, keys to the flat and to the bike, a container for food, a wallet with a few different credit cards, an ID from a country we weren't in, earphones, hand sanitiser, a bag of nuts, chargers, a mask

Everything that could make dependency on the public realm appear at best incidental, at worst an inconvenience

All were possessions, modest possessions, but ones we used to distinguish ourselves
At least mentally

We were flexible and mobile, connected, multilingual and worldly

We tried not to fly too much by then, though once we'd been flattered to be heading

regularly to the airport, comparing airlines and excusing ourselves for flying lowcost

When tourists flew lowcost they were inane and destructive, when we flew lowcost we were doing our jobs

All to distinguish ourselves from what we were

Pack horses of capitalism

Trolleys in streets, markets and airports showed that we needed to have our things close

Either for fear of theft or that we wouldn't be ourselves without them

Because everything was owned, the only people who left things outside were the ones who lived there, the ones that we said "had nothing"

The ones who could afford to lose everything, chose or were coerced into locking it all up in cases, cars, houses, insurance packs

Everyone knew all this and ignored it

Ones with possessions, possessed ones

Messenger people

[Ones without possessions, unpossessed, no register]

Ones with indebted possessions, possessed by the debt owned by the possessed

Ones subsisting, exiles, poets, radicals, drunks and freaks who'd gone way out on a limb
Downwards to freedom

The quality of our possessions was that they were mass produced but not multinational, they had some environmental "consciousness" (to the extent that objects had consciousness), they were highly functional, rather durable, they communicated urban busy-ness, door-to-door productivity

Which translated the essence of a new wholesomeness, without a wasted minute

All of this without capital itself, without the professed interest in accumulating capital, even with a certain admiration for all that was non-profit and co-operative, a sort of socialism lite, that is to say a socialism without structural transformation, which is to say liberal capitalism

We preferred the violence we knew and found normal to the unpredictability of violent transformation that liberates

The side of comfort because, at the time, we felt ourselves still the benefactors of that system's offerings, though our feelings could barely be articulated beyond a spectrum of assigned pathologies, predicated, medicated, mined
Because we had to survive, we mistook resistance for verbalisation
We were so afraid

We assimilated because we didn't know how to care for ourselves anymore

We allowed ourselves to forget how to treat each other, how to learn, what mattered

Everything had been taken from our hands and placed elsewhere

We didn't trust each other enough to act

We allowed our lives to be administered by others

We were not the worst, fear not

If moralitydom was your God, you were not judged harshly when the day came

We basically enjoyed the remnants of our social inheritance

Everything had been taken from our hands and placed elsewhere

We reminded our children that they were responsible for making a better world

Then there were those who wanted rule and control

Everywhere, there were serfs and lords

And the worst kind: wannabe lords

Old age dawns

One day, while waiting for your goodness to be confirmed

Notice what you already have and share it

Transactions obscure us

Steal any moment for connection

The presence of unknown others, this is a public

The proximity of my needs and yours

Dancing

In memory

I write this because I do not want to forget

And I fear I will forget

Darkness, everyone a silhouette

Minds into waking shadows

Touch accidental, touch tough

Beats, smoke, (no) judgement

Nerves jumps steps pushed beats

Lights play shapes change, what

Yeah what eye contact

Pressure rises crashes a wave breaks

Rhythms numerous unknowns moving together

Timelessness and repetition, heaving

Intoxicated or otherwise, abandon no toxin

Faces less than visible minimal recognition, where

Sweat speaks the porosity of bodies

Nothing romantic, 'tis reality

Moving together with no motive

Unproductive

Dying, obviously

In memory

I write this because I do not want to forget

And I fear I will forget

This fear marks the contours of my freedom

DIRTY FLEUR BLEUE Joyce Rivière

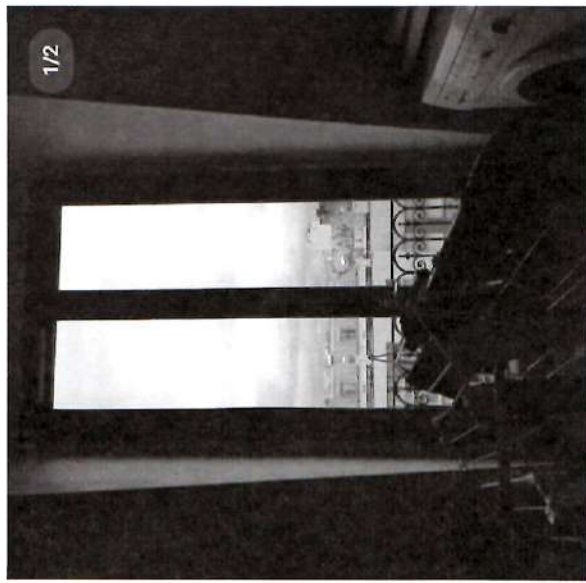


dirtyfleurbleue Jour 1 après la rupture

J'ai dormi à l'envers de ton lit pour ne pas voir l'absence de ton visage à mes côtés. Je change de perspective. Je me sens comme le personnage principal de Je Tu Il Elle qui bouge les meubles pour aménager sa solitude. J'ai écrit à Morgane hier soir avant de dormir, elle m'a conseillé d'écouter Al Green que je ne connaissais pas; les ruptures sont les occasions de découvrir de nouvelles chansons tristes, j'ai réussi à dormir avant 4.48. Ma supersatiation reste intacte.

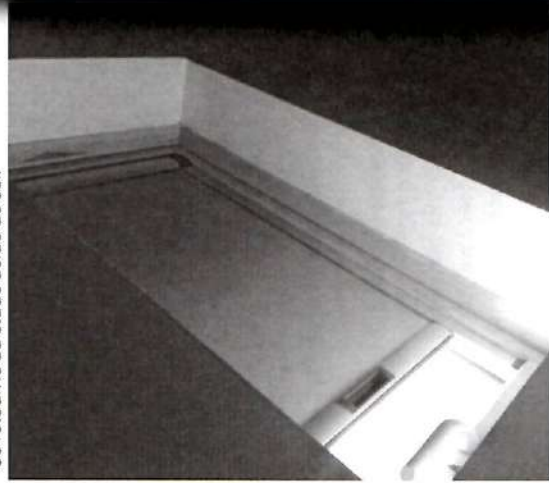
morgane_bii

1/2



dirtyfleurbleue J.2 après la rupture. Je n'ai pas dormi dans ta chambre ce soir. Je suis retournée dans

ce 8 mètre carré qu'on m'a prêté où les murs sont fins et blancs sans décor parce que le bar où j'ai eu ce date était juste à côté. J'ai été réveillée par les cris d'un bébé et j'ai pensé à l'enfant que j'avais imaginé avoir avec toi mais que les lois empêchent puisque tout a toujours été pensé pour les hétéros. Maintenant mon ventre hurle la faim de tes mains. Je retourne au stade acide de soi.



dirtyfleurbleue J.3 après la rupture

Aujourd'hui au contraire je voudrais rester dans ton lit pour porter les échos de ce que nous étions, comme un boomerang lancé vers l'Univers qui retournerait à l'envers. Pour tant, je ne veux pas rester dans cette position de la sédentaire, je ne veux pas donner raison à cet empêcheur d'écrire en con de Barthes car moi aussi j'aurais voulu conduire ce camion pour toutes les pages arrachées à cause de lui. J'aimerais pouvoir porter ce lit sur mon dos telle une pièce à conviction comme cette blague juive que j'aime tant et qui ne t'a pas faite rire : celle où un psychanalyste court dans la rue avec un divan sur le dos en disant "c'est une urgence" Est-ce moi l'urgence ? Est-ce le lit l'urgence ? Est-ce je suis éparpillée en moi-même.



dirtyfleurbleue J.4 après la rupture

Aujourd'hui c'est la colère, la colère que tu aies pu me larguer comme ça par message avec la distance insoluble qui se tient entre nos océans, la colère de lire que tu regrettes un peu d'avoir pris cette décision et la colère de sentir que maintenant quelque chose est brisé et que je ne sais pas quoi faire de ces morceaux : les jeter ? Me les planter dans la peau ? Les recoller ? Ma dévotion envers toi est pourtant intacte mais ma capacité à l'exprimer est désormais alternée, usée et comme maintenant engluée dans un doute permanent.

Je continue à voir d'autres personnes et je suis heureuse de savoir que je ne suis pas dans cet état interchangeable du cynisme post-rupture.

Je veux danser sur les éclats coupants de mes brisures intérieures.



1/2 Aimé par *Charmante* - 15 autres personnes

dirtyfleurbleue J 5 après la rupture

Tout est trop lourd. J'ai des vertiges et des envies de pleurer. Tu sais, de ces envies de pleurer insupportables parce que quelque chose bloque la sortie des larmes. Ce sont comme des larmes sèches qui obstruent la tête, qui rendent ta présence au monde encore plus difficile.

Tout est trop lourd et j'ai décidé de ne pas attendre ton retour pour reprendre éventuellement ce que ta décision de rompre de façon impulsive avec cette distance a brisé en moi.

"Je crois que s'aimer ne suffit pas" chante Vendredi sur mer.

Je retourne au Xanax et quitte ta chambre aujourd'hui pour m'habituer à ton silence et à l'absence de tes vestes, de tes plantes, et des images fantômes.



1/2 Aimé par *Norme* - 15 autres personnes

dirtyfleurbleue J 6 après la rupture

Je ne suis plus chez toi et aujourd'hui et ça va faire quatre ans que j'ai transitionné.

Jour anniversaire pour dire que malgré ce qu'on peut penser, je ne suis jamais rentrée dans l'hétérosexualité, ou alors de force, la guéule dans la terre, le bois brisé sur mon corps avec pour seule consolation ma haine pour le ciel qui restait le même. Jour anniversaire et jour de début loin de tes affaires. Hier soir la personne qui m'a hébergée m'a fait des câlins dans le lit et c'était doux et ça m'a un peu soulagé de cette peine.

J'ai quand même du prendre deux xanax et boire un verre de Chardonnay.

J'ai rêvé que j'étais devant un tableau d'un bleu profond éclatant et sombre, dans ce tableau une femme chat dormait. J'ai nagé dans les airs pour rentrer dans le tableau avec la peur que la femme chat me tue d'être dérangée.

La femme chat m'a prise et m'a déposée sous sa fourrure douce et câline.

Je me suis réveillée et maintenant je me dis que peut-être je dois trouver la femme chat en moi.

Ce soir je vais fêter mon anniversaire de transition et boire avec une amante qui a aussi été quittée. Moment de joie et de deuil.

Je regarde le polo à rayures horizontales bleu et jaune de celle qui m'héberge et je me dis que je suis chanceuse parce que les beautés restent au rendez-vous malgré l'effacement progressif de tes mains sur ma mémoire de peau.



1/2 Aimé par *Charmante* - 15 autres personnes

dirtyfleurbleue Une semaine après la rupture

Dans ce nouveau lieu d'hébergement je suis entourée de plantes et l'espace commun est vaste, je me laisse à nouveau polliniser.

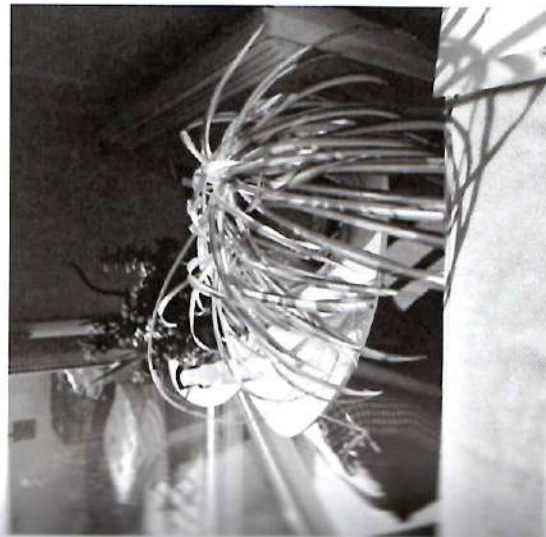
Hier j'ai fêté mon TransBirthday avec A, ça m'a marqué de l'embrasser de lui tenir la main dans la rue et d'embrasser les hétéros qui se posent des questions sur ce que nous sommes.

Je commence à organiser un répertoire de musique de gouine triste pour chanter et transformer la douleur acide qui se loge dans mon estomac.

Avant de me coucher j'ai vu une nouvelle photo de toi sur les réseaux et le platond tournait dans ma tête : l'image m'a rappelé ta beauté et la douceur de tes jambes.

Tu as fait une nouvelle coupe, une undercut parfaite pour faire découvrir à qui tu veux la douceur de ton crâne et de tes yeux qui se ferment à ce contact.

Incroyable pour la postérité que je n'étais pas dans une passion tumultueuse mais follement amoureuse.



1/2 Aimé par *Charmante* - 15 autres personnes

dirtyfleurbleue Jour 8 après la rupture

Ce matin j'avais envie de sentir des pieds se frotter contre mes chaussettes au réveil.

Malgré tout je commence à m'habituer à ton absence, du moins je le crois.

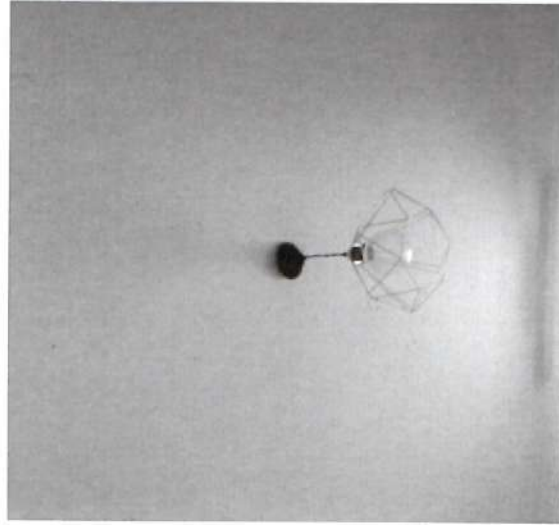
Je lis en ne pensant pas à toi Marina Tsvetaieva. J'aime son feu. Savais-tu que son Soleil était en balance comme ma Vénus ?

Je m'imagine avoir son Co—star et dater avec elle dans un salon de thé, elle me jugerait en train de boire un thé russe parce que bien évidemment ce ne serait pas le vrai thé russe qu'elle connaît, parce que bien évidemment le capitalisme ne se foule plus à l'illusion de l'authenticité dans son cynisme assumé.

Tu m'as dit hier soir que ton père t'a appris à changer un pneu. Mon père ne m'a rien appris à part me haïr mais ce n'est pas le sujet.

Comme Marina j'écris pour qu'on m'aime je crois.

Finalement je me retrouve prise au piège : je lis en pensant à toi Marina Tsvetaieva et c'étaient tes pieds que je voulais sentir contre mes chaussettes au réveil.





Aimé par **dirtyfleurbleue** J 9 après la rupture

Hier je suis allée voir Angel Olsen
Je t'ai envoyé des voeux sur telegram de quelques passages du concert parce que je te l'avais promis mais je ne pensais pas à toi, ma tête était étonnamment vidé et je portais mon attention sur cette meuf aux cheveux roses qui m'accompagnait, à sa taille que je saisissais quand les chansons s'y prétaient. Je ne t'effaçais pas parce que tu n'étais pas là et c'était d'une facilité surprenante de t'oublier malgré le 18e arrondissement, malgré Angel Olsen. La pleine Lune marquait la fin de quelque chose. Aujourd'hui c'est Tau Bichvat, je suis cet arbre qui désormais se repose, je suis cette terre qui désormais se retourne pour se retrouver.
Je ne dirais pas que je me célèbre déjà pour autant.



Aimé par **dirtyfleurbleue** Jour 10 après la rupture

J'ai reçu un message de Louna me disant qu'elle était contente que toi et moi on était à nouveau ensemble. Je ne comprenais pas ce message parce que aux dernières nouvelles nous étions séparées alors je me demandais par quel miracle la situation s'était modifiée aussi rapidement : quelqu'une aurait remonté le temps pour changer les événements ? Est-ce qu'elle aurait tué Trump et cet événement extraordinaire aurait provoqué un enchaînement de situations qui nous aurait remises ensemble ? Je restais perplexe.

Pour preuve, il s'agissait simplement d'un rêve, un rêve qui m'a induite en erreur et m'a rappelé ce que j'ai perdu, comme quand je rêve de ma grand-mère vivante et de sa maison intacte alors qu'elle repose sous les autoroutes de Vinci.

J'ai aussi rêvé d'une catastrophe écologique imminente provoquée par l'extraction coloniale de richesses du sud global. Tu vois, je sais aussi rêver de la réalité...

Peut-on faire des liens entre les catastrophes écologiques et les ruptures amoureuses ou la pertinence s'arrête avant les sentiments ?



Aimé par **dirtyfleurbleue** J 11 après la rupture.

J'écris parce que je ne suis bonne qu'à ça. Peut-être qu'aimer au sens romantique du terme ce n'est pas mon fort, peut-être que je ne sais qu'aimer avec le sentiment de la perte parce que j'ai grandi comme ça ou peut-être parce que j'ai décidé de ne plus ramper abrutissant au bon vouloir amoureux me voilà en train d'écrire un nouveau texte qui parle de cul et de philosophie parce que je suis une penseuse poétesse perverse et que je sais maintenant que mes véritables rêves sont sans plaisanter sort d'écrire et baiser, de préserver la balance entre les émotions et le cul. Les reins qui cognent contre moi me manquent, ton coño qui se frotte contre ma cuisse et tes mains qui m'étranglent pendant que tu jouis me manquent mais je fais le deuil de ces gestes, je m'imagine à l'infini dans un univers parallèle tes fesses en train d'étrouffler mon visage pour que tu ne vois pas mes larmes de t'avoir perdue pour toujours.

M'aurais-tu baisé toutes les nuits à Madrid.

dirtyfleurbleue · Texte



Aimé par **dirtyfleurbleue** J 12 après la rupture

Hier soir alors que je cherchais les débuts de notre histoire brisée trop tôt à la coque j'étais allée sur OkCupid là où tout a commencé. Je suis tombée sur nos anciens messages avec ta photo de profil aux cheveux rose violet qui avait attiré mon regard, j'ai tapoté sur l'écran pour voir ton profil et j'ai vu ta situation "seeing someone". Je me souviens que c'était moi qui t'avait demandé de le mettre comme une forme d'engagement malgré notre polyrelation : je vois quelqu'une. Mais maintenant que tu ne me vois plus est-ce que quelqu'une que tu vois à déjà décroché le numero 1 ou est-ce que tu as eu la fiemme de changer la situation relationnelle et si c'est le cas pour quoi est-ce que tu n'as pas eu la fiemme de m'envoyer ce message de rupture que tu me dis avoir regretté deux jours après ?

Je me chiffonne sur les bribes de ce qui reste et tu peux dire ce que tu veux, les algorithmes joueront jusqu'à la fin du monde les données de nos baisers et nos amours et de comment j'ai eu envie de toi et les quelques nudes que j'ai pu t'envoyer et nos drames de communication.

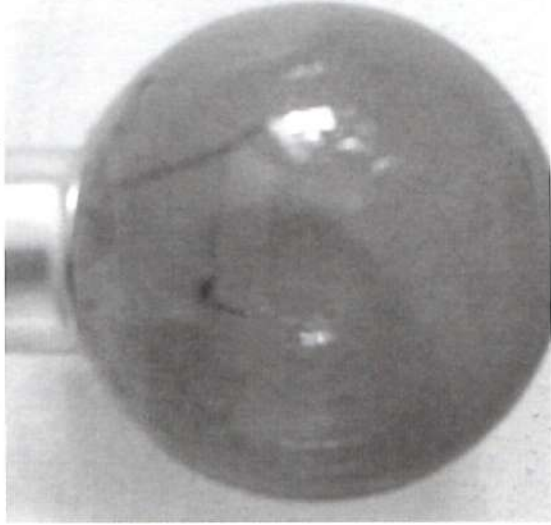
Les histoires d'amour seront éternellement digitales.



Aimé par **dirtyfleurbleue** n° 1 adresses personnelles
dirtyfleurbleue J 13 après la rupture

J'ai encore rêvé de la maison de ma grand-mère, cette maison désormais disparue est ma plus grande obsession.

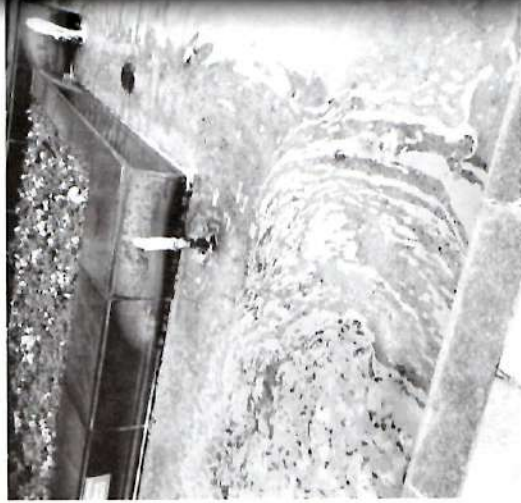
Tu es loin et je n'ai rien en tête pour nourrir cette distance, pas de lettres écrites puisque tu n'aimes pas écrire de lettre, pas d'objet à part la teoría de los cuerpas agujereados (mais un livre est-il un objet?) que tu m'avais avancée à Madrid alors que je ne sais pas encore parler espagnol, pour pouvoir le lire, aucun enregistrement audio de toi... Je pourrais voler ta wand et la lécher avec sa poussière mais il n'y a plus ton odeur puisque je l'avais essayée sur moi lors de ma dernière nuit dans ta chambre, que ça m'a juste fait pisser et que j'en ai chialé de me sentir loin de toi aussi sentimentalement désormais qu'anatomiquement.
Le monde est mal fait comme mon corps.



Aimé par **dirtyfleurbleue** n° 1 adresses personnelles
dirtyfleurbleue Deux semaines après la rupture

Tu m'as dit que tu ne faisais pas de drama comme moi et tu as raison. Le théâtre a toujours été l'endroit où je déposais mes larmes et c'est pour ça que je suis mauvaise comédienne... Je ne sais pas jouer de mes tristesses.

Aujourd'hui c'est la Saint-Valentin et hier là où j'étais hébergée, un couple hétéro baisait. La fille hurlait et moi je cachais mon visage dans l'oreiller comme je le faisais quand tu me baisais pour dissimuler mes rugissements sauf que là il n'y avait rien que l'absence et la desespérance qui coulait dans ma gorge pour noyer juste un moment ton prénom que j'ai retrouvé au matin à la surface de mon estomac.
Tu crois que tu seras oubliable mais là est le tragique tu n'es pas en moi pour le savoir



Aimé par **dirtyfleurbleue** n° 1 adresses personnelles
dirtyfleurbleue J 15 après la rupture

Le silence et l'absence tentent de te faire disparaître de moi mais je le refuse. Je me désoxyde dans tes souvenirs pour ne pas rouiller mes propres larmes, qu'elles étincellent et soient tranchantes le jour où mon cœur sera assez mur pour que tu le retires et le divores comme il a été prédict dans mes contes de petite enfance anormale.

Je t'invente chasseur, prédatrice et grande constructrice d'édifice. Je t'invente au delà des cadres. Tu débordes au point d'agacement des autres

On m'annonce que peut-être nous reviendrons ensemble, que peut-être tu sauras braver les épreuves, répondre aux énigmes, déjouer les pièges qui te guideront vers mes eaux ensevelies. Je pense que tu ne reviendras pas. Je ne pense pas que la tristesse durera toujours mais le manque de toi restera un point de fuite sans consolation.
Je me transforme en Parque qui tricote son regard pour ne pas mourir et ne pas t'oublier.



Aimé par **dirtyfleurbleue** n° 1 adresses personnelles
dirtyfleurbleue J 16 après la rupture

Je voudrais que le couette reponde à toutes tes caresses absentes.



Aimé par **dirtyfleurbleue** n° 1 adresses personnelles
dirtyfleurbleue J 17 après la rupture.

Tu me l'as dit au téléphone avec ta voix riante pour mettre de la distance que c'était fini fini. Je suis contente que tu assumes enfin ton geste : tu peux maintenant devenir écrivaine.



dirtyfleurbleue J 18 après la rupture

dirtyfleurbleue Un métro nommé grande solitude où l'hétérosexualité me rappelle que je suis hors-jeu dès que je sors du lit où je suis depuis toujours hors-nid et que j'avance dans le déni.
Je fais des witz pour tromper l'ennui et mon corps qui crie à la baise interminable, celle qui te met sur le tapis, celle qui ne te permet plus de penser, la baise pure qui se détache de toutes les contraintes spatio-temporelles.
My dom space is insatiable. Si tu veux une top qui lutte contre le Soleil je suis là.



Aujourd'hui j'étais convoquée par ma conseillère Pôle Emploi. Je lui ai parlé de ma situation actuelle de grande précarité et elle en a conclu que je ne pouvais travailler pour après me demandant un mot de ma psychiatre que je vois jeudi.
Je lui ai pas tout dit, je ne lui ai pas dit que mes perspectives d'avenir sont bouchées depuis ces deux dernières semaines, je ne lui pas dit que maintenant que tu m'as laissée sur le côté, je ne vois à nouveau plus rien, que les secondes passent pour en arriver à la nuit, que mes somnolis peinent pour trouver le bon chemin, que la travailleuse que j'ai voulu être c'était pour avoir cet appartement à Madrid, que tu continues de parler de brutalisme et moi d'écrire dans ta langue, boire des mimosa dans un bain, entreposer des lières grimpantes aux étagères, aller aux musées, te construire une table basse, rénover une crédence sur laquelle on aurait posé nos ciefs. Je n'ai pas dit à la conseillère Pôle Emploi que maintenant je veux vivre en dehors des clous parce que les clous me tuent, aimante mal polarisée je fais reculer le métal, je n'attire que le poussière accumulée par les yeux secs de trop pleurer.
Je ne travaille désormais plus que pour creuser ma faim.



dirtyfleurbleue J 20 après la rupture

Aujourd'hui je vois la psychiatre, celle chez qui tu m'avais accompagnée pour commencer le long travail de guérison de l'enfance que je n'ai pas eue. Je suis seule dans l'appartement de St Denis. Je me sens chienne qui garde les lieux. Je me suis toujours sentie chienne qui garde les lieux : que ce soit sur le pallier en attendant que mes parents reviennent, ou dans l'hôtel que je veillais pour survivre ou dans ta chambre pendant que tu n'étais pas là, partout toujours la chienne qui range ses frustrations comme un as. J'aurais pu pisser dans tes plantes comme quand j'ai pissé dans le cactus de mes parents pour me venger de me laisser seule à 8 ans avec mes angoisses et les voix qui se cachaient dans l'ombre et jour de voir mourir le cactus imbibé de mon odeur canine. Je suis malgré tout restée chienne sage car avant de te rencontrer, assez de cris m'ont dressée pour savoir qu'on ne pisse pas dans les plantes de ses ex.

Je bois dans ma gamelle les souvenirs de toi et des poils sur la langue pendant que tu te frottais contre ma bouche.

Je suis chienne qui écrit, je suis chienne qui lace le soi sur lequel tes pieds ne se tiendront plus. Je voudrais retrouver le goût de la terre qui se logeait entre tes ongles le premier soir.

Peut-on être chienne et perdre les odeurs ?



dirtyfleurbleue J 19 après la rupture

Aujourd'hui je n'ai rien de prévu. Aujourd'hui j'écris peut-être de façon mécanique pour tromper le vent qui menace les parfaites jointures des fenêtres, pour tromper la vapeur qui siffle la chanson oubliée de l'humour essequelée. Aujourd'hui je me sens d'humour destructrice où je pourrais brûler les lettres que tu ne m'as pas envoyés et en extraire les cendres pour me faire des infusions, les vomir et les ravalier.
Aujourd'hui peut-être je veux t'oublier et oublier Madrid et oublier Paris et oublier que si j'avais été fanante parfaite tu serais encore là.
Mes baisers sont programmés sur la fonction mémoire.



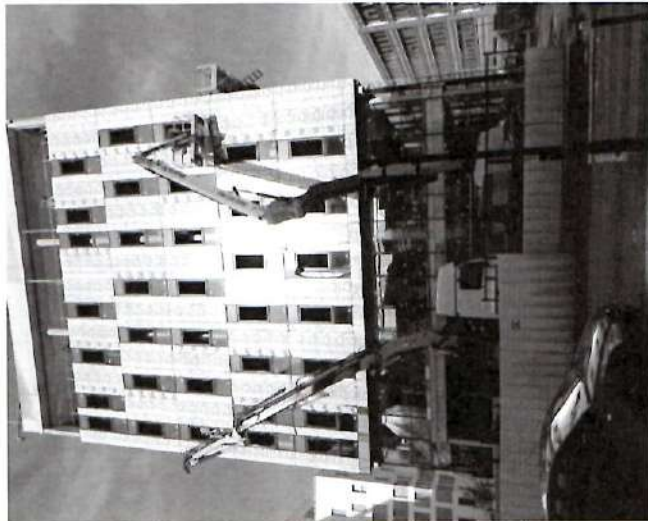
Aimé par *l'homme, l'eau et 5 autres personnes*
dirtyfleurbleue J 21 après la rupture

Je crois que je m'habitue à ne plus tenir ta main dans la rue ou à croiser ton regard le matin, je crois que je m'habitue à ne plus t'embrasser le cou et effleurier tes tétions avec mon nez et à ne plus entendre ta respiration changer d'intensité.

Je crois que je m'habitue à ne plus sentir ton carrelage froid parce que la propriétaire n'a toujours pas réglé cette histoire de radiateur dans ta chambre. Je crois que je m'habitue à ne plus faire bouillir l'eau pour ton infusion. Je crois que je m'habitue au chill devant une selfie, tes pieds doux comme des amandes contre les miens, je crois que je m'habitue à ne plus poser ma main dans tes cheveux, à tes baisers doux et chauds à la fois. Je crois que je m'habitue aux différents parfums cachés dans les plis de ta peau et à tes revues d'architecture.

Je crois que je m'habitue à ne plus mettre le rideau pour empêcher les voisins d'en face de nous voir baiser. Je crois que je m'habitue à ne plus entendre tes gémissements, tes haletements, tes cris se fondre contre ma cuisse.

Je crois que je m'habitue à me souvenir.



J'ai appris la mort de Jessyca Sarmiento, une femme trans fauchée par une voiture dans les bois de Boulogne dans la nuit de jeudi à vendredi.

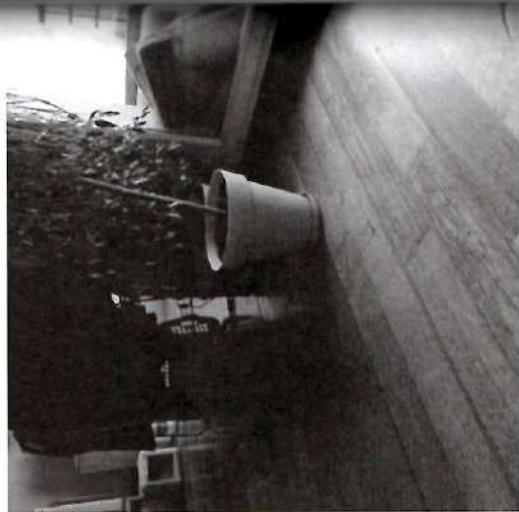
Ma tête est lourde. C'est ce que nous sommes à leurs yeux, moins que des animaux, moins que rien. Je prie pour que les mecs qui ont fait ça crévent d'une mort encore plus atroce... Tout ce que je souhaite là, c'est d'emboutir un mec cis random avec une caisse que j'aurais volée, c'est tout ce que je désire.

J'aimerais que tu sois là comme quand tu étais là pour moi après le seul client que j'ai eu de ma vie, ce retraité de l'armée qui m'a dit que son fantasme c'était de me faire sucer le canon de son flingue alors que j'étais dans sa voiture pour Versailles.

Je n'aurais pas eu ce client si ce bar avait accepté que je fasse deux trois chansons au chapeau pour pouvoir bouffer.

Hier soir j'ai eu de la compagnie et c'était doux et reposant mais je ne peux pas m'empêcher de marcher en me disant maintenant que si ils savaient que j'étais trans, ils pourraient se permettre de me faucher sur les chapeaux de roue.

Je cherche une formule pour transmuier l'amour que j'ai pour toi en rage et force pour qu'ils aient peur de mes sœurs et de moi.



Aimé par *vous-même et 3 autres personnes*
dirtyfleurbleue J 23 après la rupture

J'ai trop d'étoile dans les yeux et de goût de cypripine dans la bouche aujourd'hui pour m'appitoyer sur ce que nous ne sommes plus. Fait ce la fièvre malheureuse du mois de février qui disparaît ?

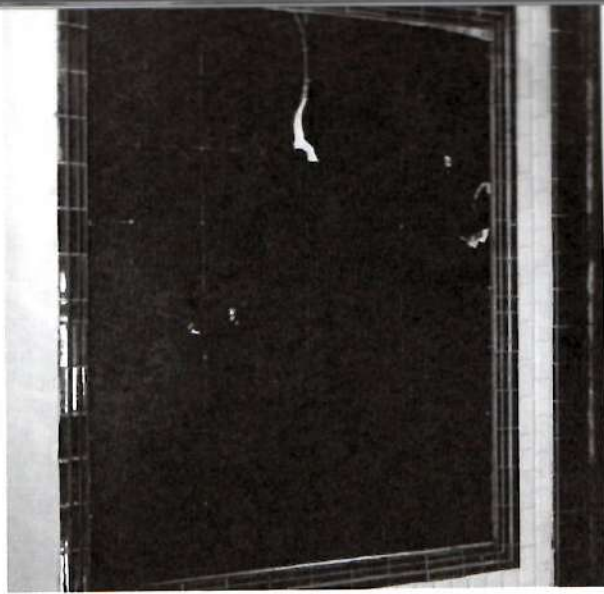


Aimé par *l'homme, l'eau et 5 autres personnes*
dirtyfleurbleue J 24 après la rupture

Je pars de Paris, enfin, avec le bleu dans mes pieds et mes yeux.

Ce soir je serai à Strasbourg, ville où je récris mon histoire, ville où j'apprends que j'ai toujours eu le droit à la tendresse, ville où j'apprends que je ne vivrai pas toute ma vie seule avec mes larmes comme amante. Quand je me réveille je pense à toi mais le café et quelques chansons t'éloignent de ma tête. C'est là mon privilège de gouine sans logement : je ne dors pas avec le souvenir de ton odeur et aucune chemise n'est connue comme celle que tu m'as empruntée pour dormir. Je n'ai pas assez de pièces à conviction pour reconstituer les actes et les scènes. Aucun de mes objets n'est exclusif à toi. Tu deviens comme ce mal de gorge qui disparaît après avoir versé deux gouttes de ravinçsara dans un verre d'eau.

Ton rire se dilue dans l'océan mais mon cœur redoute le ressac en attendant que je joue avec les vagues malgré la couleur des drapeaux.



BAISE SALIVE BAISE ALCOOL BAISE

Élégie aux tourmentes qui dourissent nos poitrines

Ou une adaptation du Banquet de Platon

Élodie Petit

Le Banquet est le récit d'une soirée entre poètes homosexuelles. Toutes sont à moitié nues et passablement éméchées. Elles échangent sur leurs expériences de l'amour et de l'anxiété. Aucune n'est similaire à l'autre. Le Banquet est une adaptation libre et dramatiquement très élaborée d'une soirée mémorable.

I INTERDÉPENDANCE AUX AFFECTS & AUX STIMULANTS

PHÉDRE

Je ne sais pas si l'âge a de l'importance ou si c'est le récit de l'autre que l'on se fait à soi-même ou comment je mets les femmes que j'aime en haut d'une montagne pour mieux les jeter dans le vide après, mais — comment peut-on haïr à ce point celle qu'on aime ? En face à face de son regard qui ne comprend rien au mépris que je lui porte soudain, et tout ça par rapport au nombre incalculable de valises lourdes et chiantes que je me traîne ! Dans la boue, le sable, ça n'avance pas.

PAUSANIAS

Tu t'embourbes. Elle s'embourbe. Je suis embourbé. Mon alcoolisme est aussi platonique qu'une relation d'amour sans amour, que du sexe sans désir de sexe, on s'ennuie. Je pars en monologue :

Mon foie est mon coussin est ma poche éternelle, faussement amie, n'est pas morte.

Hier, j'ai bu l'alcool, c'était cliché et ecide — il a commencé à pleuvoir. À moitié nue, je ne portais qu'un short — j'ai dû courir à l'intérieur avec la chaise drapée. Cœur était désuni de l'anxiété et je respirais un peu mieux l'horizon toujours pas dégagé. Qu'est-ce qu'on se fait chier amoureuse à croire que notre vie est tracée, l'existence soulagée. Si c'était simple, je me voilagerais la face comme toute le monde et j'honorerais mes paires lesbiennes. Mais en fait non, l'amour pèse trois tonnes et nuit à mon présent.

AGATHON

Tu n'es pas toi quand il s'est agit d'elle. Il y a dans les supermarchés des allées plus ou moins sombres, prêtes à être pillées — ça n'a rien n'à voir avec son cœur à elle — souviens-toi juste du corps que tu habites.

PAUSANIAS

Je vais vous raconter une histoire à l'image de mon âme en creux. Obsédée par le vide, elle n'apprécie jamais son plein et finit par manquer. Par la même occasion, elle se manque à elle-même et se rate. Une nuit d'insomnie, je me lève et me rends à la cuisine manger du houmous et des tartinades que les invitées ont laissé. J'ouvre Instagram et je tombe sur cette photo magnifique qu'a posté S. Il s'agit d'une femme en peignoir et serviette éponge sur un fond de marbre brun — blanc sur marron, le visage caché de sa tête rangée dans une meringue blanche — le corps d'après bain, d'après baise — l'érotisme d'une promesse d'amour — le



cliché de la chambre d'hôtel, du rendez-vous amoureux — la figure puissante d'une femme qui campe fièrement face à son amante.
J'ai imaginé S., dans la continuité de sa vie d'avant, de femme en femme, dans une existence tumultueuse et sexuelle. J'ai été piquée d'acide de ne pas être cette femme ou de ne plus pouvoir l'être — j'ai eu la sensation vive de mère trompée d'endroit, de vie, de passion — j'ai tout remis en question.

AGATHON

Tu n'es pas raisonnable.

PAUSANIAS

Je ne vois pas d'intérêt à l'être. J'ai croisé S. quelques jours plus tard, elle m'a dit qu'elle avait fait développer une pellicule d'il y a deux ans. Cette femme sur cette image, c'est moi.

SOCRATE

Écoute ce que je vais te dire maintenant. Jeudi dernier, Michelle Foucault m'a prise par la main et m'a emmenée en contre-bas de l'allée pour apaiser mon paysage et me montrer les oiseaux à peine nés — soulager mon rapport à l'existence qui malgré ma petite mort continuait à être au monde. Elle a prit mon visage entre ses doigts frais et boudinés, on était à la terrasse du seul bar tenu par une lesbienne, une butch éternelle avec une veste multi-poches. Elle m'a regardée dans les yeux aussi profondément que quand on veut toute l'attention de l'autre et elle m'a dit : « Tu crées ton propre manque, tu te roules dedans et tu te pénalises. C'est de la flagellation. »

Elle avait raison et je me suis souvenue que la flagellation était catholique et que j'avais encore oublié de m'apostasier, mon brouillon de lettre était dans l'ordi que l'on m'a volé il y a un an et demi dans ce bar tenu par des gouines à Belleville.

PHÉDRE

Ce que Michelle t'as soufflé, c'est le goût de la plainte et de l'insatisfaction que sans cesse nous réactivons. Inconsciemment et de façon complètement humaine, nous nous absorbons dans un tissu lourd de l'eau que nous avons nous-même versée. Notre confiance ne viendra que de la matière que nous arriverons à maintenir solide. Avec juste assez d'eau et de sable, on fait du ciment.

ARISTOPHANE *agitant son index pour dire non*

Ça abîme ton enveloppe = invisible de l'extérieur, tu sombres à l'intérieur d'une cascade forte et abîmée en direction de ton soi, vidée par toi-même à l'opposé de là où tu aurais dû te trouver, tu essaies de te raccrocher aux branches qui dépassent, soufflée de tant de hauteur, tu vertiges et tu disparais encore plus bas que la poussière s'immisce entre les lattes de ton parquet.

SOCRATE

La pluie âcre décolorait les feuilles devenaient pâles. Je blêmissais devant sa langue flanquée d'un acide tandis que le garage de ses parents était inondé. Je ne paniquais pas du tout grâce à la gélatine de LSD que l'on avait déposée sur ma langue — aucune trace d'anxiété ou de culpabilité, j'étais fraîche et insouciant. Je n'ai pas compris qu'elle était partie définitivement et que les engrais l'avaient remplacée. J'étais assise sur le muret face à P., il était 0h30 à Aurillac, puis en re-regardant ma montre, il était 6h sur le même muret. Je n'ai pas conscience au jour le jour de mon gaspillage mais je continue de faire le tri. Allumées par

l'excitation d'être au présent et par la possibilité de tout pouvoir faire, mon énergie redoublait et je risais à outrance, je me foutais de tout et toute le monde était trop raide pour s'en rendre compte.

ERIXÉMAQUE

Je vais vous raconter comment elle m'a raconté que sa bouche a percuté la sienne. Ce qu'il faut retenir c'est le dérapage qu'apporte Éros ivre en réunissant les jeunes filles après une fête. Le moment où ça dérape cristallise les pulsions charnelles, l'envoiee spontanée. La connection suprême, loin de toute société malade, le feu existe.

Ainsi, elles rentraient souvent saoules et joyeuses d'être ensemble après avoir dansé et transpiré l'une près de l'autre

Elles buvaient des shots d'alcool fort en écoutant du punk

Elles riaient

Puis un jour, elles s'approchaient et collaient leurs bouches

C'étaient la première fois que leurs lèvres s'émouvaient

Serrant leurs tailles

Se connaissant par cœur

S'aimant de plus loin que derrière les ténébres

Puis

C'était déjà le matin

Elles se couchaient en culottes et tee-shirts

L'une éteignait la lumière

La chambre plongée dans le noir

Sa respiration était sexuelle

Elle entonne depuis ce chant :

Je ne peux pas me souvenir d'un passé sans femmes parce que j'ai finalement toujours désiré qu'elles s'allongent sur mes paumes sous l'herbe des dieux

On les piétinait ensemble

Il faisait nuit claire

On marchait main dans la main

Nous étions seulement amies

Et je voulais t'embrasser

ma langue au fond de toi

Debout et ivres,

Ta peau dorée à portée de buste,

Le rire à tes lèvres en écumes

Tu m'as tirée contre ton bassin

Ta bouche qui dérape contre la mienne

Nos lèvres odyssees m'homèrent la vulve

Je ne comprends rien, tu as défilé tes cheveux

Je couvrais tes épaules de chaleur

Alors mon index en direction de mon âme invertie
Tu l'as chopé et l'as sucé et j'ai fondu sous une chaise

PHÉDRE

Ainsi la pluie qui continuait de tomber d'une manière délirante froissait nos faces de sommeil
Sa peau pleine de lumière révélait la mienne
J'ai pris ses mains pour former un bol
J'ai bu trois litres d'eau parce que j'étais encore déchirée de la veille
Elle a passé sa langue sur les nervures de mes lèvres et respirer fort la peau entre mes narines
et le haut de ma bouche
J'ai fermé les yeux endormis
J'ai failli sombrer en sommeil, la lune devenue soleil
Je me suis accrochée à la finesse de ses hanches déployées contre mon ventre
Je crevais d'envie qu'on commence à baiser doucement là en plein jour sur le trottoir devant
chez elle
Il faisait chaud dehors, je me suis penchée au-dessus de sa bouche
Puis j'ai pensé démissionner et me noyer dans sa flaque
Elle était assise et ça coulait sous la chaise
Ses genoux ont fléchis
Je me suis laissée glisser

2 ÉLÉGIE AUX TOURMENTES QUI DOLORISSENT NOS POITRINES

PAUSANIAS

J'ai failli tomber tandis que tu ne m'as pas retenue
J'ai traversé sans regarder, ça m'a saoulée parce que j'avais décidé de ne plus le faire
C'est absurde et irrespectueux envers moi qui contrarie mes énergies pas renouvelables
Je voudrais vivre dans ton eau jusqu'à ne plus savoir respirer dans l'air
Ma cervelle sera si petite qu'elle ne captera plus rien de la guerre à venir
Et je n'aurais plus à penser à la révolution

Face à son affliction, l'air triste et désabusé face à son supplice, elle l'envoya chier, fatiguée de sa voix monotone et de sa boucle d'infinie ERIXIMAQUE lui dit :

Chérie, cette histoire que tu te racontes, tu peux la modifier parce que c'est toi-même qui l'as initiée. Tu as commencé à y croire et c'est devenu confortable alors tu t'es calée dedans, blottie dans ton manteau mal coupé, tu t'es mise à apprécier ce chancellement et ton allure désaccordée, tu t'es dit que c'était normal et maigré tout, tu as réussi à bien courir et à marcher droite. Maintenant tu sens que ça coince, mais sans psy tu t'étais retrouvée abandonnée en toi-même avec les connaissances intérieures de l'inquiétude, ton mental tapissé des décombres et embarras, les cendres du vieux cendrar jamais vidé. Ça sentait fort le tabac froid dans la pièce de ton cœur, le garage toujours ouvert faisait courant d'air avec l'étage, tu t'es assoupie dans le tapis d'encadrement. Les feuilles mortes accumulées devant le portail et Tintin le hérisson malade incapable de se défendre naturellement, gangréné dedans ses petites, ses petits yeux secs, tout sale dans ses commissures. Une mint tempête a créé tellement de vent qu'elle a accumulé les nuages noirs au-dessus de tes cheveux mal lavés et ton crâne qui gratte.

PAUSANIAS

Concernant l'amour, j'étais éparpillée dans l'autre, j'ai versé entière jusqu'à confondre les contenants. J'étais d'un liquide douteux qui ne m'appartenait pas et je continuais à couler comme ça en épuisant ma matière intérieure. Je suis devenue vide et sans intérêt pour moi-même. J'ai épousé son drame et me suis noyée ridiculement dans l'idée de ses cheveux, sa sueur, sa culotte de coton blanc. J'ai pétié un plomb toute seule, malheureuse à en chialer de seulement respirer par mes narines et non pas les siennes. Je n'apercevais plus que l'ombre.

ARISTOPHANE

Je passais inaperçue devant le bar-tabac à Jaurès, l'air puait la pissé chaude de la fin de journée, je me suis achetée une canette de pills à un balle soixante-dix, en sachant qu'à Aubervilliers on les trouve encore à un euro dix. Mon cerveau pauvre habitué au calcul, je me suis souvenue qu'être salariée était un luxe tandis qu'à cette époque j'écrivais des poèmes qui faisaient référence à la prison. J'ai finalement fait ce poème pour imaginer une transe commune, relier les angoisses de chacune pour toutes les tuer, pour s'aimer complètement et arrêter de reproduire l'affre morte.

SOCRATE est un peu raide et ses yeux vont dans tous les sens, elle jette les moules à l'eau bouillante et une fois prêtes les lancent au milieu de la table en criant « GOUINES ».
ARISTOPHANE et toutes lisent en se divisant les vers :

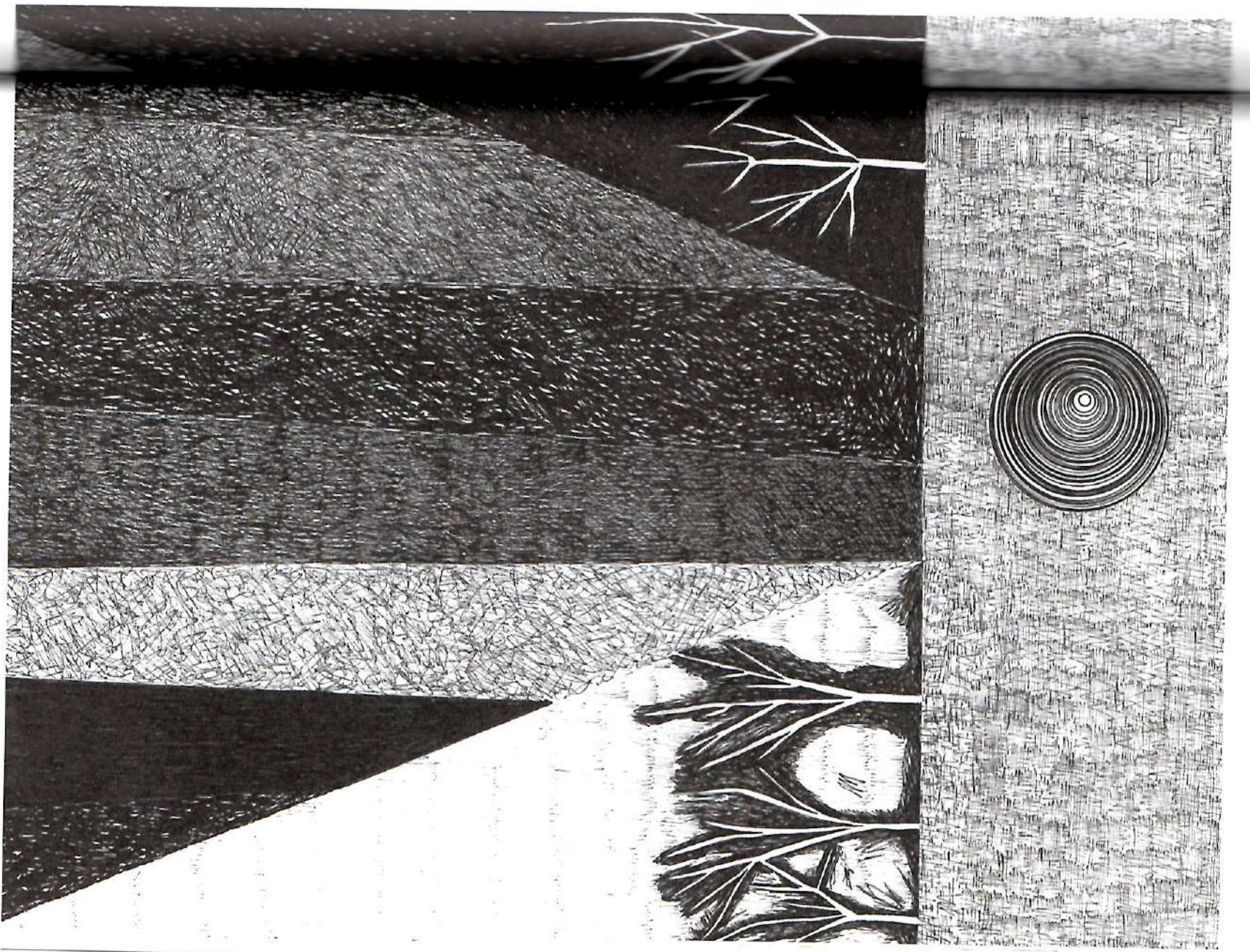
J'ai peur de mourir mais j'adore respirer
La peur est inutile parce que de toutes façons nous allons finir par crever
Alors il faut vraiment s'aimer
Et ne pas se gâcher

N'ais pas peur de sombrer dans une angoisse irréversible à cause d'une trop grande lucidité
du temps qui manque
Tu t'arraches les cheveux
Alors que tu es maîtresse du monde

Tu es au présent ce que tu appartenais au passé
Nostalgique et désabusée
Tu redeviens active de tes sens

Tu nages dans la cervelle très à l'aise et tu imagines le meilleur le plus beau le plus renversant
du vivant
Acollée à ta peau, je respire par tes narines
Je suis en nage
Je dois me rassembler

Nous sommes en transe, nous nous agitons,
Nous nous répandons sous vos pieds à la vitesse d'un fleuve,
Nous déversons nos sucres à l'endroit même où vous habitez,
Vous avez déserté vos corps et c'est tant pis pour vous.



ÇA VA ALLER pauline i. boulba

comment se dit ça va aller ? comment s'écrit ça va, aller ?

c'est laura qui chante.

au premier rang d'un concert. c'est pays paix ou P., tu l'écris comme tu veux.

pays pet.

le pays pète en ce moment. ça gaze de partout. ça fait longtemps qu'on l'attendait. le tube digestif de notre pays est plein. je pète, tu pètes, nous pétons. ça va péter.

c'est lucas à la guitare.

c'est pablo à la batterie.

c'est laura à la voix.

elle frappe le sol avec ses bottines en cuir, elle ondule derrière son micro. chemise blanche, cheveux longs bruns sur les épaules, pantalon beige. l'attitude est là. elle lève le visage, ferme les yeux et ouvre la bouche, elle crie et se plaint. elle rit et se moque. c'est laura qui chante.
ah ah ah

elle nous rappelle qu'il faut rire, qu'il faut être fière, qu'il faut dresser le menton quoi qu'il. parce qu'il faut de la mélodie pour s'envoler et un rythme pour taper la mesure. c'est ce délicieux mélange qui me rappelle la gravité. la gravité d'une situation, d'un ton, d'une voix.

c'est l'art en grève. on fait des concerts pour remplir les caisses. parce que le nerf de la guerre c'est l'argent. ce soir, les sous iront aux grévistes de la RATP. ligne 11, ligne 8, ligne 7, ligne 5... et toutes les lignes de nos mains qui convergent vers un même désir.

pour 2020 je veux laura présidente, je veux une gouine pour présidente, une gouine qui chante. une gouine qui chante « ça va aller » et qui nous redonne toute la force nécessaire pour continuer à danser dans les déserts lesbiens. zoe leonard * est dans la salle de concert. nos corps aussi. les gouines sont là, prêtes à crier pour le refrain. l'excitation me met dans un état particulier. j'ai une vision prémonitoire que je répands comme une rumeur de bouches à oreilles ~ la chanson de laura deviendra bientôt le nouvel hymne républicain. la marseillaise s'écouterait en podcast pour les fat-nostalgiques.

laura chante et nous appelle.

un chœur reprend derrière elle : « et on jouira, et on jouira jusqu'au retrait ! »
queeriser les slogans, queeriser la vie, queeriser nos existences.

on converge comme on peut. quand l'horizon est embué, une main amie se loge au creux de mes épaules. elle m'aide à avancer les yeux clos. la gorge sèche. les poumons pleins. la rage au ventre. elle m'indique un passage, une cascade à emprunter pour arriver plus vite au bord du monde et le regarder danser. les cygnes de l'opéra de paris sur le parvis, les blouses de l'hôpital qui défilent, les robes d'avocate qui forment un vaste tapis, les gouines qui piratent la manif pour tous, les cheminote qui allument des flambeaux. tout le monde est là.

* zoe leonard, artiste gouine américaine, elle écrit en 1992 le poème-manifeste « i want a dyke for president ».



un peu plus tard dans la soirée, ma pinte est vide et ma bouche pâteuse. quelque chose me reste en travers. je sens comme une boule sur ma langue qui grossit. je la crache, mais ça ne suffit pas. il me faut cracher et cracher encore jusqu'à vomir mes tripes.

mon repas de la journée c'était *flics mais artistes* un papier paru dans *mouvement* pour la nouvelle année. une feuille de salade accompagnait ce repas et on pouvait y lire dans ses nervures *d e s o r d r e*. y'avait plusieurs pages, je pensais que ça allait être consistant. sur le moment j'ai senti que le goût était âpre. ça rendait compte des pratiques artistiques chez les forces de l'ordre. ça ne parlait pas de la police qui déteste tout le monde mais des policiers qui écrivent la nuit, chantent dans des bars, peignent à leurs heures perdues. leurs pratiques artistiques ressemblent à des hobbies et sont peu décrites dans cette enquête. les flics sont artistes par passion, ce sont des êtres torturés qui ont besoin de s'exprimer et d'exposer leurs œuvres au quai des orfèvres. le métier de flic c'est usant, c'est ce qui est dit en filigrane. alors pourquoi ne pas interviewer plutôt des ouvriers, des infirmières, des agents d'entretien, pour nous parler de la pénibilité de certains métiers et de la nécessité d'une pratique artistique dans ces vies-là. pourquoi ne pas nous parler de la chanson écrite par les femmes de ménage en grève de l'hôtel ibis batignolles ? pourquoi une des seules revues d'art françaises s'entiche-t-elle de ces artistes si particulières en janvier 2020 ? à quoi ~ à qui servent ces discours journalistico-critiques ?

ça passe pas.

pendant que je vomis, j'entends ma voisine dans les toilettes qui vomit elle aussi. je dis : « ça va ? » elle dit avec un accent américain « ça va aller. » elle dit « ça m'arrive de temps en temps, c'est la bile qui est sensible. c'est la critique d'art dominante, médiatique, normative qui abîme ma bile, ma pratique, mes yeux. »

elle sort et se rince la bouche au lavabo. elle relève la tête face au miroir. je la reconnais. c'est jill johnston¹. elle est belle. on se regarde longtemps. je lui dis : « toi aussi tu as mangé *flics mais artistes* ? »

elle me dit « non j'ai avalé l'édito de jacques henric de *art press* et j'ai goûté le masque et la plume. dégueu. »

elisabeth lebovici² arrive en courant. les mains sur le ventre. « je viens de prendre un cocktail à la galerie perrotin, ça m'a retourné le bide ! le cocktail s'appelait *le charme de l'émeute* j'aurais dû m'en douter. la récupération politique me fait gerber. » elle tire la chasse d'eau quelques secondes après, se lave les mains et caresse son crâne rasé. jill lui tend une serviette en papier, elisabeth lui fait un clin d'œil. je les regarde en silence.

jill et elisabeth font de la buée sur le miroir des toilettes et écrivent avec leurs doigts ~ all critics are bastards

ça va aller.

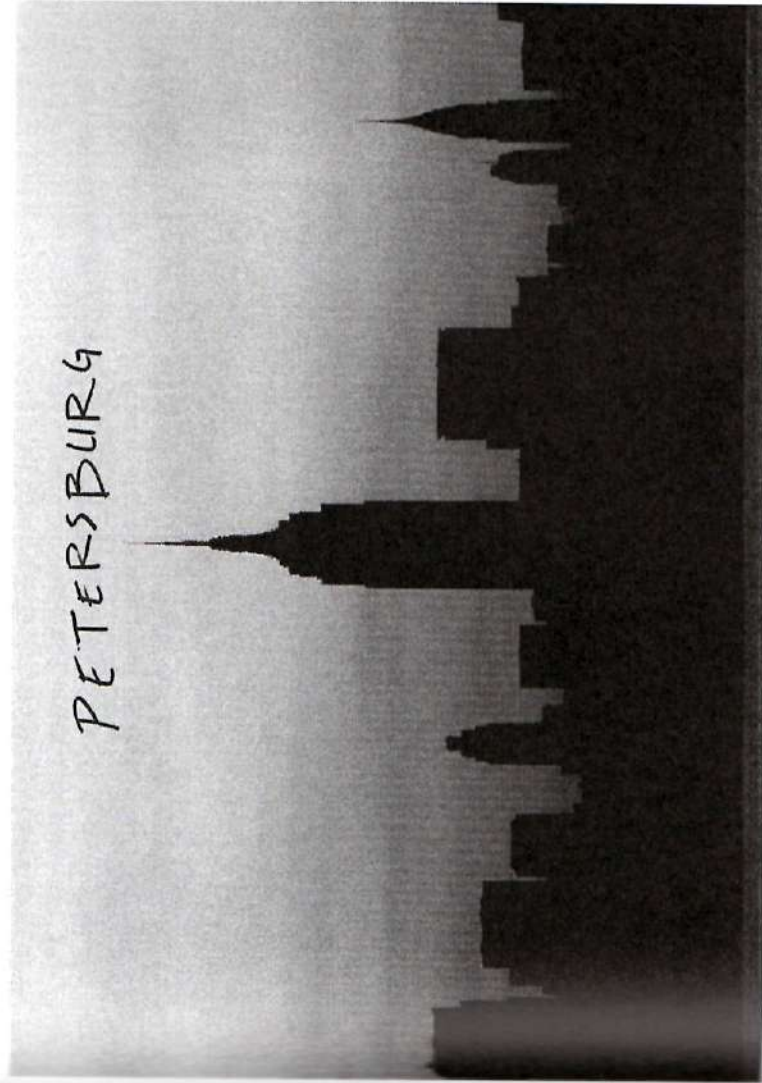
¹ jill johnston (1929-2010) critique de danse pour *the village voice* à new york dans les années 60, performeuse, féministe et gouine. elle a publié entre-autres, *marmalade me* (1971) et *lesbian nation* (1974).

² elisabeth lebovici, gouine et critique d'art française. elle a longtemps travaillé pour libération avant de créer son blog ~ lebeauvce.blogspot.com elle a publié en 2017, ce que le sida m'a fait aux éditions jrp ringier, les presses du réel.

ps

~ une version radiophonique de ce texte est en ligne sur www.gaiuche.online dans l'émission *l'eau à la butch* #1 (4 juillet 2020)
~ l'hymne des exploités du nettoyage sortira bientôt sous forme de clip. toutes les infos ici ~ <https://www.kickstarter.com/projects/rarnage/le-clip-de-l'ibis-en-lutte>?fbclid=IwAR0yb14PgpCRtN0yYb28mYk3yVnHHub919SiXem6_4dfhDCzcrRgEOvB414

ps (âmes sensibles s'abstenir)
~ pour lire l'article de *mouvement* sur les flics artistes ~ <http://www.mouvement.net/analyses/reports/flics-mais-artistes>
(janvier 2020) ~ à propos de l'édito de jacques henric publié en décembre 2019, art en grève paris-banlieues a réagi ici ~ <https://documentations.art/Reponse-d-ART-EN-GREVE-a-l-edito-Art-Press> ~ à propos du masque et la plume. cette enquête de marine turchi est instructive <https://www.mediapart.fr/journal/france/020220/sexisme-et-misogynie-plongee-dans-le-masque-et-la-plume-l-emission-phare-de-france-inter?onglet=full>



BLACKOUT, NEW YORK CITY, 1977. PHOTOGRAPH BY © ALLAN TANNENBAUM
HARTFORD CT 060

30 SEPTEMBER PM 5 L -



I keep pulling beauty naph
haie

and it grows
and

grows, even though
I cut it with curved

nail scissors

I just can't stunt its
growth and power

00110-0001

photofolio™

LA VOIE TOP/BOTTOM DU YOGA Barbara Sirieix

Tu as ramené ta colère bien compactée dans ton dos.
Ta prof dit 'nous les femmes', tu ne lèves pas les yeux au ciel
Les jambes en croix, en sukhāsana, tes eschions bien aiguisés dans
les couvertures
Dans ton sacrum ça tire comme des cheveux coincés dans une porte
du métro

Ca vient peut-être de Belleville
T'es censée te tenir droite facilement parce que sukhāsana veut dire
confortable-posture. Tu ne sais pas si tu te sens tordue ou si tu es
tordue.

Maintenant tu es à quatre pattes, préparation chien-la-tête-en-bas,
tu écartèles tes doigts sur ton yoga mat. Tu mets tout ton poids sur
tes poignets, tu appuies bien, tu empêches le creux de tes mains
de se creuser, les doigts bien en extension. Tes pouces te lâchent,
ton auriculaire arthrosé, tu les laisses se tordre mais rien n'est perdu
tes majeurs fléchissent sans flancher, ils sont longs, fins, gracieux,
souples, agiles, sexy... mais tu dois quand même aller chercher de la
force ailleurs, tu embarques tes triceps planqués sous les aisselles,
tu prends toute la bobine de fibres avec. Tes bras sont des rouleaux
à pâtisserie, tu retournes tes biceps comme si tu plantais tes poils
sur tes épaules.

Si tu tires bien les trapèzes ça relâche les lombaires.

Ça chatouille le cartilage, tu essaies de ne pas trop penser à du poulet.

Satisfaite, tu pousses ton buttock en arrière comme une bonne petite
chienne-la-tête-en-bas. Tes cuisses sont tendues et tournent sur la
broche de tes muscles pelviens pour écarter tes fesses. Tu t'ouvres
comme un emoji pêche, tu présentes ta pulpe, ton chakra violet peut
sortir par ta chatte.

Mais les grands fessiers sont complètement coincés. Le collagène
de tes fibres s'est pétrifié, tes fascias n'arrivent plus à se chevaucher.

Tu es prisonnière. L'arrière de tes cuisses te fait mal comme dans un supplice moyenâgeux. Ton plancher pelvien te contraint comme un étai, les muscles des braises chauffant à blanc ton vagin.

Tu es une bête de la troisième génération dans la première génération d'un monde de jambes écartées*.

Tu es une bascule pelvienne de 14mm. Tu es une brachymétatarsie. Ton podologue dit que si tu étais 18mm tu aurais qualifié au handicap. Tu es un angle de 25°. Tu es une ligne oblique et tes angles sont inégaux. Tu es un objet désaxé qui essaie de s'aligner.

Top ou bottom, tu es une structure passive de transmission des contraintes générées par l'activité musculaire et par des forces extérieures au corps.

L'autre jour, tu as fantasmé à fond sur la pote de ta pote. Tu t'es réveillée le lendemain complètement excitée avec l'impression qu'elle t'avait fait un lapdance, comme si elle s'était assise sur toi toute la soirée.

Tu es un meuble désorienté.

Dans la salle, il y a un placard entier rempli d'accessoires et des anneaux avec des sangles accrochés sur les murs. Ta prof donne les instructions de ce que tu vas utiliser : brique, sangle, chaise, bolster ou couverture.

Elle te dit de prendre la sangle et de la placer sous les cols de tes hanches. Tu la passes ensuite sous tes pieds et tu tires dessus pour les rapprocher de ton entrejambe. Tu es allongée-attachée-aux angles.

Elle attrape tes épaules pour mieux coller tes omoplates sur ton support.

Quand tu sens que tes jambes sont bien maintenues, tu t'allonges en arrière sur le bolster. La traction des jambes est forte mais tu ne mets jamais de briques sous tes cuisses.

Parfois elle te parle pour t'aider à rentrer à l'intérieur de ta posture. Elle parle de ce qui se passe dans ton corps avec les mots précis du vocabulaire médical. Tu te cartographies dans les glissements de prépositions spatiales de la douleur.

Tes hanches s'écartent l'une de l'autre.

Tu avais six ans quand tu as lu Le Marquis de Sade de ta mère. Cela donnait tellement d'explications sur les choses de la maison. Le Kama Sutra a sept ans, mais tu es restée impassible. Pafel, à huit ans, devant les illustrations flacides dans Les Joies du Sexe. Et pourtant, les peintures de Shoji à neuf ans, des kimonos ouverts sur d'épais pénis blancs, leurs courbes ciblant des vulves plissées*.

Tu portes toujours le kimono que t'as donné ton père à six ans. À neuf ans, tu regardais aussi les illustrations du livre érotique japonais de ta mère. Tu en as lu toutes les histoires. La servante qui se masturbe en regardant ses maîtres baiser. La courtisane amoureuse qui meurt d'avoir fait trop l'amour. La femme qui rêve de baiser des pieuvres. Tu as appris que "bobo" veut dire chatte en japonais.

* extraits de la traduction de Proxy d'Ir Erica Doyle avec Léa Vassal et Aurélie Jacquet.

MUSICK

Shlag on the beach - S-H-L-A-G : <https://four4recordz.bandcamp.com/track/shlag-on-the-beach-s-h-l-a-g>

Tirzah - Make It Up : <https://www.youtube.com/watch?v=iuOvcB2A-ck>

Saâda Bonaire - You Could Be More As You Are : <https://www.youtube.com/watch?v=ULI8C5c-qY>

Kuruki - Kleenex : <https://www.youtube.com/watch?v=0WucFVtYqp8>

THEESatisfaction - QueenS : https://www.youtube.com/watch?v=qGWFBL_IPOg

Cardi B feat. Megan Thee Stallion - WAP : <https://www.youtube.com/watch?v=cAndmB2Adfc>

Meryl - Béni : <https://www.youtube.com/watch?v=YPvFIdn8E8Q>

Yeastie Girls - Fuck Yerself : <https://www.youtube.com/watch?v=v4xb5xN9ZAc>

The Internet ft. KAYTRANADA - Girl : https://www.youtube.com/watch?v=zmY8mG4_3j4

Antony & The Johnsons - Another World : <https://www.youtube.com/watch?v=1f6SFDE82Cj>

Kate Bush - L'Amour looks something like you : <https://www.youtube.com/watch?v=IFbuJK7CJp0>

Mylène Farmer - Maman a tort : <https://www.youtube.com/watch?v=T8N9hvrkIQg>

Madonna - Live To Tell : <https://www.youtube.com/watch?v=IWA2L4Se40>

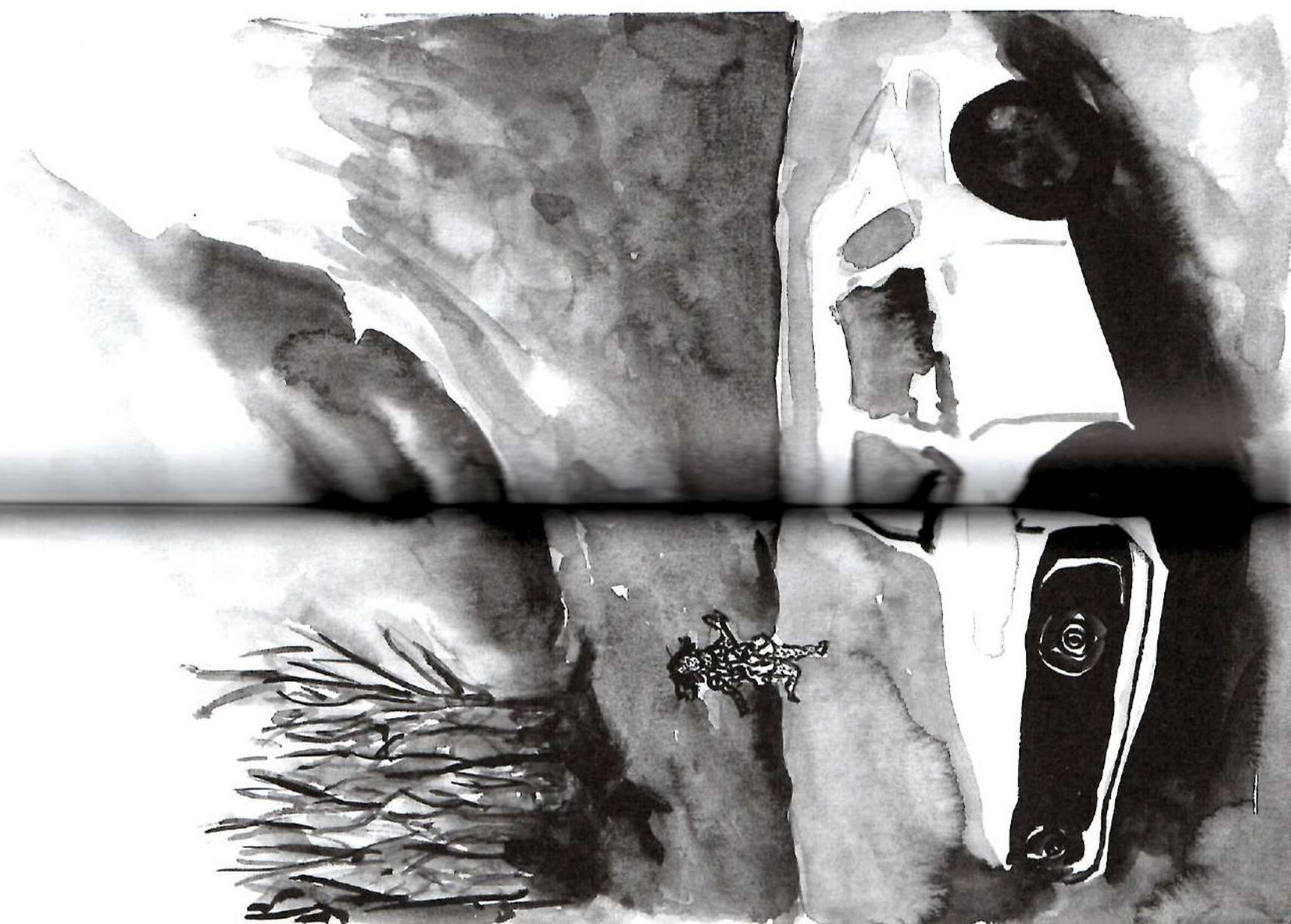
P.L. Boulba - Antonia : <https://soundcloud.com/pauline-el-boulba/antonia>

Dsstr180 - Coquelicots : <https://anhedonicfront.bandcamp.com/album/tapette-hostile>
pays paix - Ça va aller : payspaix.bandcamp.com

Anika - I go to sleep : <https://www.youtube.com/watch?v=nohvkBvKKRs>

Beverly Glenn-Copeland - Keyboard Fantasies tout l'album : <https://www.youtube.com/watch?v=UyIBLmeMkhi>





**GASOLINE,
apocalypse 1998**
etainn zwer

**contre
1. un
arbre**

*elle a un côté vendeuse de bagnoles,
je l'observe, je ne sais pas encore si elle est un
poème, un vrai poème, ou juste une fille avec
une bouche attirante et des yeux tristes*

*on fume un joint, c'est OK, on partage
la même classe sociale,
son nom s'écrit dans l'eau, le lac est noir,
l'été épuisé
une communauté de gouttelettes vient
à notre rencontre
je voudrais boire sur son visage
je vois à travers ses yeux
elle me vend avec une assurance qui s'ignore
un rêve écarlate qui s'étire et silhouette tout
le ciel*

*une apocalypse lente, très lente
je pense à ma grand-mère
qui prédisait tous les soirs la fin pour le
lendemain, qui renâtra un soir de ses cendres
comme une star de télé-réalité pour
m'embrasser sur le front le genou le coeur, là
où ça brûle*

*je pense au centre du paradis, qui bouge
sans cesse—le feu—avec l'être aimé
aux beignets avalés en Côtes d'Armor, qui
recouvrent les plages d'une fine pellicule*



de sucre aveugle
à l'Histoire qui nous recouvre
aux bords de l'œuvre, aux désordres du
discours, à ses cheveux
— du sable émouvant
je l'écoute, son langage
fait de branchages, de tours d'immeubles
et de danger

un poème

je pense à ce poème
qui enjambe l'herbe,
autour du lac d'impatience
qui porte sa biographie si ordinaire
dans sa bouche
comme un bâton
qui grandit dans la techno, loin
de la politisation des affects
qui conduit un Solex mauve
comme ses yeux comme ses rêves
comme je n'en verrai jamais plus
qui me regarde
comme une Mustang, comme une belle pièce
à prix cassé

ce poème

qui prend une forme non mélancolique
et qui me serre contre un arbre
sur les pentes d'un monde abîmé

2.
s
o
l
e
i
i
c
i
t
r
a
t
e

nos ombres nom féminin
nos mains nom féminin
nos rêves nom féminin

et cela suffit parce que cette observation
contient toute entière,
dans le soleil couleur vintage et les lettres à
l'encre invisible,
l'image sereine de l'extase:

3. la
couleur
du

*allongées
de l'été à l'été*

*j'ai un corps,
je le découvre,
il aime le porno et l'alcool
acidulé-e-s, sous toi
un monde deviné depuis les tours, étage 27
je fais le tour de ton coeur,*

*je fais l'inventaire de l'adolescence
sans définir vraiment de territoire
mes bras passés autour de ta taille
un film répété de génération en génération
ma grand-mère n'apparaît plus dans le
talk-show de mes rêves*

*entre les arbres, la vitesse
ma généalogie se dissout
désormais je suis
une route de goudron
une chienne
un bpm
salie légère,
du vent*

*je lèche le ciel
je lèche ton ventre*

*on se range dans une trouvée
on danse, sans se toucher
plus tard je te regarde
te branler*

*contre un arbre
je trouve un poster de pin-up effrangé-e
de mousses*

*je trouve que la vie est douce
si je dois te décrire je dis :
c'est la couleur du X
ta bouche emplit tout le vide de ces années
elles penchent*

4.

en larmes
paysage

le lac se transvase en moi
je ne t'ai jamais vu écrire
il y a un x dans ton prénom

il y a un x dans ton prénom
je ne t'ai jamais vu écrire
le lac se transvase en moi

il y a l'odeur d'essence et d'ennui

et ton ombre

je cache ma faim dans ton blousson

j'ai l'impression de baiser des insectes
leurs dos bleu argent décolorent la campagne
tes cheveux m'accompagnent
quand je monte dans l'arbre de ton enfance
qui n'est pas ton enfance — j'imagine
quand je dépense mes nuits
au circuit,
la belle épine de

ton souvenir, tes dents
quand je crève en plein jour
près du lac, incendie

couché-e-s dans le dénouement

il y a ton ombre
et les herbes qui feulent,
il y a la sève qui lèche ma nuque
il y a ce trésor sans maître

ce mouvement qui n'a pas de fin
et trois larmes de jalousie

il y a du silence aussi plein que
des jerricans jaune pâle
pour trafiquer les bécanes
le paysage, le réel
inassouvi

5. l'essence
et l'en-
nuï

DEUIL

Aurélie Jacquet

Dans un taxi, « Elle n'a pas fait le deuil de ses exes. »

Dans le dictionnaire je lis

« deuil, nom masculin, ancien français *duel*, du bas latin *dolus*, douleur perte, décès = avoir un deuil

douleur, affection éprouvée à la suite du décès de quelqu'un, état de celui qui l'éprouve = le pays est en deuil

signes extérieurs liés à la mort d'un proche et consacrés par l'usage = porter le deuil

temps pendant lequel on porte ces signes extérieurs = son deuil dura six mois cortège funèbre = c'est le veuf qui conduira le deuil

processus psychique mis en oeuvre par le sujet à la perte d'un amour externe »

Y aurait-il un léger décalage de sens dans toutes ces définitions ? Une exagération d'une situation dont j'entends encore trop bien souvent parler dans une conversation lambda.

« Elle n'a pas fait le deuil de ses exes. » !

À chaque fois que j'entends ce mot, une flèche se pointe droit dans ma poitrine, ma tête, une massue qui tape sur tout ce qui en moi bouillie de vouloir répondre que merde personne n'est mortE !

En soi, si j'ai envie d'appeler une exe, je peux le faire, et peut-être même qu'elle me répondrait. Je peux la croiser en soirée, voir des photos d'elle passer sur les réseaux sociaux... elle existe,

elle est vraiment là.

Personne n'est mortE.

Tout ce drama.

Peut-être est-ce une partie de moi bien trop idéologique qui parle, mais avec toute la déconstruction sociale qu'opèrent les personnes de la communauté queer, je trouve bien normée cette façon de structurer à ce point une réorientation de l'amour entre deux personnes.

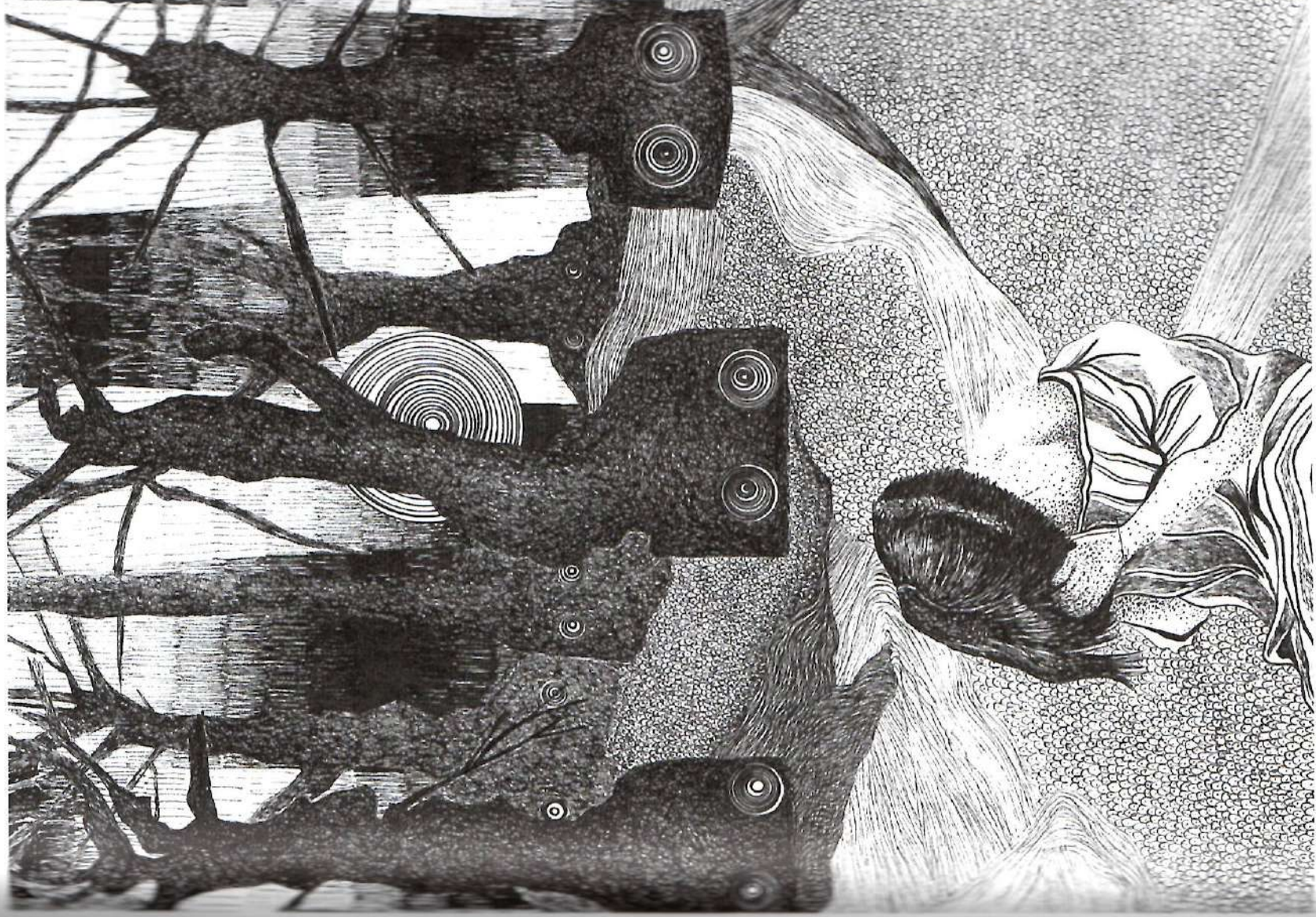
« Tiens-moi au courant quand t'aura fini ton deuil, je te ferai une nouvelle coupe de cheveux (emoji coeur emoji coeur) »

Message reçu suite à une rupture.

Mais quand tu veux tu me fais un mulet, chérie !

C'est quoi cette déconvenue à devoir cataloguer un mouvement émotionnel par le mot « deuil » ? Comme si un jour j'allais me réveiller en me disant « Voilà j'ai fini caca ! » comme on termine un examen ou un mauvais rêve s'échappe au petit matin.

À chaque fois que j'entends « deuil » je me dis que c'est un mot terriblement dramatique et inapproprié qui remplace simplement le bon schéma hétéronormé qui veut que l'exE deviendrait du jour au lendemain le diable en personne à qui on ne doit plus jamais au grand jamais adresser la parole et qui serait la cible de toutes les jalousies des partenaires à venir.



Quand j'essaie de réfléchir à toutes les raisons pour lesquelles ce mot serait arrivé sur le tapis relationnel, j'imagine qu'il y a déjà un amalgame entre la personne et les émotions. Une rupture c'est avant tout la privation de l'autre d'être aiméE par soi. C'est son injonction à ne plus désirer recevoir l'amour qui lui était jusqu'alors dirigé. C'est évidemment le couperet qui tombe de cet amour émis par l'autre qui ne sera plus.

Mais plus du tout ? Dans amour, n'y a-t-il pas tout un spectre de sentiments autres ? Comment appelle-t-on ce qu'on ressent avec nos amiEs si ce n'est de l'amour ? Que l'on me fasse croire cela.

de dormir, partager couverts, brosses à dents, des lits pleins de nudité, de fluides partagés, de découvertes de bouts de vies vécues ensemble et d'ouvrir le cœur un peu à l'inconnuE, de lui lécher le cœur, d'éprouver l'urgence de soutenir le cœur et l'être quand il le faut, d'échanger lectures, nouveautés, silences et respirations sur le visage, des bouts de pizzas, des regards séducteurs, la complicité d'un mot secret dit en public, de toutes les parcelles de toi et de ta peau.

Que l'on me fasse croire que de décider autrement de ses envies de vies et d'émotions rende pour autant l'autre si dégueulasse, si malsainE.

Etre coupéE de l'intimité et des projections de bouts de vie communes ne devrait pas nécessairement se voir entraîné dans la sentence « deuil ». Car tout ne meurt pas. Pas lorsqu'amour sincère. Par lorsque douleur ne vient que de manques.

Sous cette part d'intime réside encore toutes les fondations d'une relation humaine. Tout ce qui a poussé deux être à avoir envie de se découvrir en premier lieu.

Car

Sous les caresses il y a des sourires.

Sous les peaux nues il y a des cadeaux.

Sous les silences il y a les « comment vas-tu ? »

Sous des « je t'aime » se trouvent discussions sur les chats, soirées d'angoisses et matins merveilleux.

Parce que « deuil » me frappe en pleine gueule, j'ai envie de le remplacer par « déplacement », « mutation », « conversion », « évolution », « métamorphoses » de mes sentiments.

« Rééducation » sur wordreference.com est une traduction plus adaptée que « désintoxication » du mot « rehab ».

Car c'est de cela qu'il s'agit. De se déshabituer de comportements routiniers et de déplacer l'amour vers une cible qui n'est plus la même, de désamorcer, désaccoutumer, se défamiliariser du quotidien et des automatismes.

Polyamour, trouble... les relations se queerisent peut-être, mais arrêtons de structurer nos shifts à ce point. Une rupture n'engage pas nécessairement des rapports passés sous silences, aller du tout au rien sous prétexte de deuil. On s'inflige un verdict proche du néant par souci de convoquer une certaine sainteté psychique.

Et si on partait du principe que toutes relations venaient avec un contrat et son SAV ? Si de décider de rompre une relation amoureuse impliquait aussi un engagement des deux parties

à s'accompagner ailleurs, dans une nouvelle relation à construire, à inventer ensemble. Cette part de responsabilité que l'on doit à l'être social de se retrouver privé de nous.

Et nommons ces étapes comme on le voudra. Où sont les règles qui nous somment de passer d'un stade à un autre si vite ? De quel droit est-ce qu'on pourrait se désengager si rapidement d'un contrat social lorsqu'on a pris notre temps à découvrir une personne ?

Devrait-on vivre un deuil ?

Mais c'est quoi ce « deuil » à se voir refuser une intimité de cœurs et de corps ?

Si j'y pense, tu décides de couper les ponts avec moi, et un jour tu m'écris « ça y est 2, 3, 6 mois se sont passés ! Je suis enfin prête à boire un kombucha et à avoir un small talk avec toi pour ne pas parler du fait que nous sommes devenues des étrangères l'une pour l'autre. » Je te dirais que tout ce temps, je l'ai reconstruit sans toi, et qu'on ne décide pas d'effacer une personne de sa vie pour prétexter avoir à nouveau une place à y prendre.

On a vécu les bonheurs et malheurs d'avoir choisi de vivre une histoire romantique, affrontons deux secondes les conséquences de ces choix lorsqu'on décide de se séparer.

Si on s'accompagne davantage, on ne rentrerait sans doute pas autant à la mut' en scannant la salle du regard pour vérifier qui s'y trouve. Cette norme du deuil m'a très fortement donné envie de porter un t-shirt « you better mean your shit or get the fuck out ».

Parce que nous sommes responsables les unE des autres, parce que dans une communauté aussi minoritaire et fragile, à quoi bon nommer autrement des schémas pointés du doigt sous une autre nomenclature lorsque jugés hétéronormés ?

Parce qu'unE mortE ne nous croiserait pas au mauvais moment, ne nous enverrait pas un message le jour de notre anniversaire, ne nous ferait pas la bise un jour, à nouveau.

A NOTE ON FLOATING Madison Bycroft

the floaters were later than usual. Birds flew past, reflecting in pieces.

when they finally arrived (a creek, untidy hair, aquatic awning, glinting, salt mottling), it seemed that their movements were slower than usual, each step a careful placing of a foot, to compensate for some collective amnesia of how to be upright, gulls were crying and eating dead birds, and everyone was a bit oblique.

there is a fable told worldwide of a bird, the oldest person of them all, who, living even before the earth became firm, had no choice but to bury her father in her head. are they all buried there? (claustrophobic), a gravedigger prepares for another father—alive and well, but how to lure him? a disinvestment, using the miniscule, *buried alive like an unfinished statement breaking off in the middle of a*

when the floaters appeared, they were all wearing silver swimming suits, they glistened like fish scales, cutting the palms of hands as caution against snatching. the most short and bold dipped a toe in, then raising their chin to survey the horizon, looked away, looked back again.

they are arranged amongst a sneezing breeze, the sound of fabric flapping, whipping silk, a soft whistle and slivers of silver, glisk-wave, rolling glass on wood, rolling horizon, two more strokes and the horizon is a new one, meniscus bobbing, now oriented towards another horizon, one continuous horizon, a cradling, the soft rustle of thread, a lullaby, blue, not blue, greener, reflecting now and not, the edge of flotsam, a wind instrument, a deep glimmer, perhaps nothing shimmering, hot feet, salted cleft, soft smacking, a fish scale, a splinter.

my mind was jammed with concealed thoughts and antic joy. I struggled to fix my brain on reality, to attempt to name the color of the sea about me, a contest took place between navy blue, aquamarine and prussian blue, the debate would not resolve, the sole fact I could grasp was that there was no roof and no floor in the blue room. [Jacques Cousteau]

the floaters are buoyant below my book and i am inspired to write only by reading, i'm mixed up as the dead return through me-my writing, here is woolf, here is glissant, here is the snail calcified and cutting my foot, here is blue, aloof, here are literary ancestors: mouth opens —wailing, i am giddy, nauseous, steady now unsteady, mouth opens — little vomit, i throw up the world upside down, i shit water, wet and tumbling lost footing, sans seriffed, unsettled and footloose where disorientation fits, and i reach to grasp the space where planktons just were. (the word *plankton* is derived from the Greek *planktos* (πλανκτός), meaning "wanderer" or "drifter").

there is an astonishing absence in ancient texts of references to the sky or the sea as blue. old eyes like light before hue, there, the sea is flashing, glancing white, gleaming, shimmering, colgate brazen, burnished leaden, dawn robed in saffron but not blue.

the floaters slip slowly into the silver pewter-grey hair, green skin, yellow socks, silver-burnt flashing eyes and swimsuits of wine red but not blue, i lose sight of them bobbing behind a wave, nautic orchestra plays a tide turning, string snap, limpstruments rocking, leaning towards the horizon, no, it's indefinite: one horizon of many, a watching wave, a beady eye, something bobs, a minute, a hum, a whistle, a slap, a bird flies in a direction.

the floaters arrive on the rocks in front of me and face the same direction. I face the same direction —that is to say, they have their backs to me.

1. at age 40, on the 17th february 1932, virginia woolf notes in her diary that all her women friends who are over 40 tend to sit with their backs to the light. 'i have taken it into my head that i will not live till 70... i meant to write about death, but life came breaking in as usual.'

2. 'the sea was its own country, its own sovereignty,' writes dionne brand [A Map to the Door of No Return] 'there was always some uncontrollable news from it... the sea was feared and loved, generous to a fault, boats laden with kingfish, red snapper, lobster, and bonito came in with a fisherman who had cut his foot on a fatal coral. Logs and stone which once were churches, sand which once was human, or animal bones arrived on surprising tides. "never turn your back on the ocean," was the counsel.'

1. gertrude stein wrote in her autobiography of alice b toklas, on the second page, 'i am afraid of paintings, furniture, tapestry, houses and flowers and even vegetables and fruit trees. i like a view but i like to sit with my back turned to it.'

one of them turns to face me, their body and their face facing me.

something now leaves me; something goes from me to meet that figure who is coming and assures me that i know them before i see who it is. how curiously one is changed by the addition, even at a distance, of a friend, as they approach, i become not myself but myself mixed with somebody - with whom? [virginia woolf]

departing from what they have been called, the floaters are unshackled to the shore, their names end up at the gates of some enlightened place, and knock there for some time, the gatekeepers, already gratified, satisfied, wrap things up with narrative closure and meaningful trophies; it's a no for me, the names, thus unjoined, pledge themselves to detours, and become atmospheric.

the floaters arrive and sit on the edge for some time, whispering to the wind. their wispy song is like an incantation, and I am pleased to meet with them. *enchanted*. i try to remember their song, but it is not the kind of music that gets 'stuck' in one's mind.

long ago, the floaters gave up their capacity for sedimented thought, for building ideas or foundations for solid research. they are wave thinkers, and as such, they forget and remember in quick sequences of three. as wave thinkers, they also know that a single wave can be in multiple places at the same time, and that multiple waves can be in a single place at one time. [karen barad]

the floaters arrive on a wave as an orchestra crashes and screams and noise prevails. *if i hadn't been a philosopher and if i had been a woman, i would have wanted to be a wailer.* wrote deleuze. i too, would like to be a whale, breaking the surface with the world's largest testicles, fountaining through my blowhole and basking in my own spray. *The wailer is marvellous because the complaint rises and it's an art... ..this is joy. In some ways, this is joy in a pure state.*

oh joy! spinoza thought the joyful passions enhanced the body's capacity to act, and that the sad passions decreased it. remain rolland reads about this idea and has a mystical experience... thinking about communion with the universe—an affective state underlying all religious experience. the passions like an upsurging ocean, an oceanic feeling of being in touch, and touching with pores.

distance is a kind of typography: letters long for each other across the page, the space, the break. Or perhaps they don't long for anything, overworked and shackled to their function, robbed of the hours in which pleasure might have been possible.

dear sigmund,

i am sorry that you have not properly appreciated this true source of religious sentiments, that for you it is only infantile and dissociative. the sentiment consists in a peculiar feeling, which i myself am never without, and which i find confirmed by many others, and which i may suppose is present in millions of people. it is a feeling which i would like to call a sensation of 'eternity', a feeling as of something limitless, unbounded—as it were, 'oceanic'. This feeling, is a purely subjective fact, not an article of faith; it brings with it no assurance of personal immortality, but it is the source of the religious energy which is seized upon by the various churches and religious systems, directed by them into particular channels, and doubtless also exhausted by them. one may rightly call oneself religious on the ground of this oceanic feeling alone, even if one rejects every belief and every illusion.

later; the floaters turn up in the afternoon, retreating. i have never seen them before and i am full of wonder. it's not that i am forgetting their history, it is that i am allowing their history to come alive. [sara ahmed]

The floaters arrive, out of the blue.
The floaters arrive, into the blue.

PALIMPESTE, extrait de PROXY

r. erica doyle traduite par Barbara Sirieux, Aurélie Jacquet,
Léa Vassal

Une [] est jetée dans les airs. À ses extrémités, son comportement change.

Quelque chose d'aussi simple qu'une [] en vol acquiert un aspect tripartite, un point critique situé entre des points délimitant son comportement habituel.

- *A Tour of the Calculus*

Tu es une bête de la troisième génération dans la première génération d'un monde de jambes écartées.

Tu avais six ans quand tu as lu Le Marquis de Sade de ta mère. Cela donnait tellement d'explications sur les choses de la maison. Le Kama Sutra à sept ans, mais tu es restée impassible. Pareil, à huit ans, devant les illustrations flacides dans *Les Joies du Sexe*. Et pourtant, les peintures de Shoji à neuf ans, des kimonos ouverts sur d'épais pénis blancs, leurs courbes ciblant des vulves plissées.

Tu les abordes la première, tu fais bien attention aux détails, le montres intéressée et facilement amusée. Les femmes aiment ça. Toujours vorace à les lire, tu tournes leurs pages, mémorises les règles fondamentales de leur grammaire, leurs propositions conjonctives. Une question en aparté qui les prend de court. Les femmes sont si polies. Sillonnées par tellement de frontières. Parfois c'est comme du vol. Prendre quelque chose que tu ne veux pas vraiment juste parce que. T'en tirer avec. Parfois tu leur dis que tu les aimes. Parfois, pas souvent, c'est vrai.

Tu restes suffisamment en retrait pour qu'elles restent curieuses. Les femmes aiment ça. Être blessée juste assez pour être récupérable. Les femmes aiment ça, aussi. Réparer des choses. Dupées par l'aile brisée que tu laisses traîner comme un leurre.

Tu baisses avec art, tu es déçue par les gaucheries inélagantes.
Tu leur donnes une autre chance, juste pour apaiser tes amiez horriiés. Tu dis, je l'ai baisée deux fois, pour éviter les persiflages du coup d'un soir. Non pas que la sphère publique aidera ta réputation ou ta vie sexuelle. Certaines choses ne se bonifient pas avec le temps.

Tu es affamée. Chacune a un goût différent. Ta langue, généreuse, partout où elles pressent ta bouche. Des plis de peau collants de sueur, de poils, et du jus si particulier d'une aisselle. Tu n'es pas propre. Tu n'es pas fraîche. Tu n'es pas satisfaite par des préliminaires prolongés. Tu veux de la baise. Tes mains remplissent des chattes, au plus profond qu'elles encaissent, à la limite de la douleur et de la peur. Leurs cris, carillons de cloches délicieuses. Petites grandes rugueuses douces mains qui agrippent.

Parfois tu fais de toi une offrande. Elles pensent te prendre et tu t'ouvres grande pour les avaler entières.

Tu n'es pas généreuse.

L'une prend le dessus et te baise à sec avec la grosse bite noire. Sans répit, te baise le cul, gicle le lub et te retourne encore.

Et encore une fois, tu prends tout.

L'une repousse ton poing. Tu reviens sur tes pas et tu la titilles jusqu'à ce qu'elle supplie, à quatre pattes le cul comme une pleine lune des moissons. Une position délicate, du sang se déverse sur ton poignet.

Tu ne fais pas de promesses.

L'une se précipite dans la douche, halète s'étouffe avec de l'eau, sa bouche pleine détournée de toi, une langue que tu as mordue pendant des heures.

Tu ne projettes pas de suite.

L'une, tu l'amadoues et la supplies et la cajoles. Elle ne dit pas oui mais elle ne dit pas non. Tu sucres son trou du cul jusqu'à ce que son con soit mouillé et tu la baises avec ta langue jusqu'à ce qu'elle gémissse.

Tu n'es pas conjonctive—

L'une s'assoit sur ta bite pendant que tu penses à son mec.

Tu es parfaite.

L'une pleure de l'urètre pendant que tu sucres son clit.

Tu es dangereuse.

L'anus de l'une devient incontrôlable à l'approche de ton doigt.

Tu/es sans remords.

La jeunesse de l'une te laisse des marques nettes sous le genou.

Tu es née.

Quand tu ne peux pas baiser la faim te fais errer dans les rues seule et pleurer. Si la lune est pleine ton utérus est un cratère douloureux. La docteure dit que tes hormones déconnent. Elle veut que tu prennes la pilule pour les stabiliser. Elles te donnent l'impression d'être enceinte et amère et tu n'arrêteras pas de fumer. Tu ne la prends plus même si ça veut dire que tu auras le cancer. Tes ovules luttent contre la membrane et attendent d'être relâchés, pour y mourir et pourrir, kystes férides. Sur l'échographie, les ovaires sont comme des astéroïdes contre les pavillons de tes trompes de Fallope.

Quand tu ne peux pas baiser, tu écris sur ne pas baiser. Tu prévoies la prochaine escapade, rêves de pécho des Australiens aux yeux bleus. Tu embrasses des femmes assez jeunes pour être tes filles, te masturbes plusieurs fois par jour et n'arrives pas à travailler.

Tes amis te disent que c'est bien pour toi, que tu as besoin d'arrêter de baiser autant. Que si tu le faisais moins tu y penserais moins. Iels mentent comme d'habitude. Tu penses qu'iels sont jaloux de comment tu te nourris, comment iels répriment leur propre gourmandise. Tu penses aux péchés, à l'Eglise, aux prêtres, que le capuchon du clitoris est comme une nef de cathédrale.

Tu n'es pas pénitente.

Quand tu n'as pas baisé assez longtemps tu prends de mauvaises décisions de baise. Tu baises une avocate qui n'a jamais baisé une femme. "Les femmes sont si gentilles", dit la vierge. "Les femmes sont si sensibles et attentionnées". Son espoir est un virus. Tu ne dis rien. Elle fait de bons gâteaux au rhum et veut regarder la télé. Tu baises sa toute petite chatte avec trois doigts pendant que tu sucés patiemment son clito. Tu es sans manières. Tu désabuses.

Tu baises ta meilleure amie la nuit avant l'enterrement de ton père.

Tu baises la meilleure amie de ton ex la semaine avant que tu te remettes avec ton ex.

Tu tombes amoureuse.

Tu tombes amoureuse d'une étoile d'une autre constellation, ville, état, relation. Ses amants ont bonne réputation et les cheveux noirs. Elle te rencontre dans la backroom de ta chatte. Tu la baises dans le fauteuil devant la cheminée quand son amant n'est pas là, tu décroches les lacets de ses lèvres et fourres ta main sous les revers contusionnés de sa chatte. Son visage est une montée de chaleur subite, lèvres bleuies par tes dents. Tu aveugles, attaches, frappes. Sa géographie abîme tes tétons. Tu la cartographies sur des corps réticents, tu reconnais un verre de cristal à son chant sous tes doigts humides.

Tu prêtes de l'argent. Quand tu ne baises pas, ta générosité ne connaît pas de limites. Quand tu n'as plus d'argent, tu partages ta nourriture. Quand tu n'as plus à manger, tu donnes de bons conseils. Tout le monde te dit que tu devrais être psy.

Tu mens depuis que tu as six ans. Le Marquis de Sade s'intéressait surtout aux apparences. Ta mère utilisait ton histoire originale pour rassasier les troupes. Ton hormone lutéinisante ne libérera pas les ovules. La chatte a rendu son verdict. La gynéco a ri. Tu avais dix-huit ans et elle pensait que ta condition de sans-bite était une blague. Tu n'es pas une blague et tu as tes propres bites. Tu refuses de faire l'amour. Prendre la voix de la consommation et lui faire la nique. Le rebord de la baignoire, le bras du sofa, le cheval à bascule de ton frère, fruits, légumes, langues, poings, tétons, doigts, ortels, brosses-à-dents, bouteilles, bougies, poignées, plastique, porcelaine, silicone, verre.

Tu n'es pas blessée. Tu n'es pas en train de guérir. Tu t'allonges et tu encaisses.

LE PANTALON Mélanie Blaison

— le pantalon.
— c'est quoi ce pantalon.
Le pantalon est assorti au
Tapis. Ou pas vraiment.
Une pochette et un carnet
Trainent ici. À côté du tapis.
Le tissage du pantalon et du
Tapis ne peuvent se comparer
Immédiatement. Le fils du
tapis doit-être certainement
beaucoup plus large. Cela
lui donne un côté ouateux.
— il nous arrive d'avoir envie
de caresser un tapis.
— oui c'est vrai.
— j'ai aussi ce truc quand,
comment dire, quand...
— hum
— quand je ne sais plus
ce que je voulais dire.
Peut-être je voulais parler
Des murs, euh en tissu. tu sais.
Où, euh...
— ah.
On entend le bruit de la
Pluie qui tombe. Sur les
Feuilles de l'arbre dans la
Cour. Ceci doit apparaître
Comme une sensation agréable.
Il fait doux presque chaud
Et moite à l'instant.

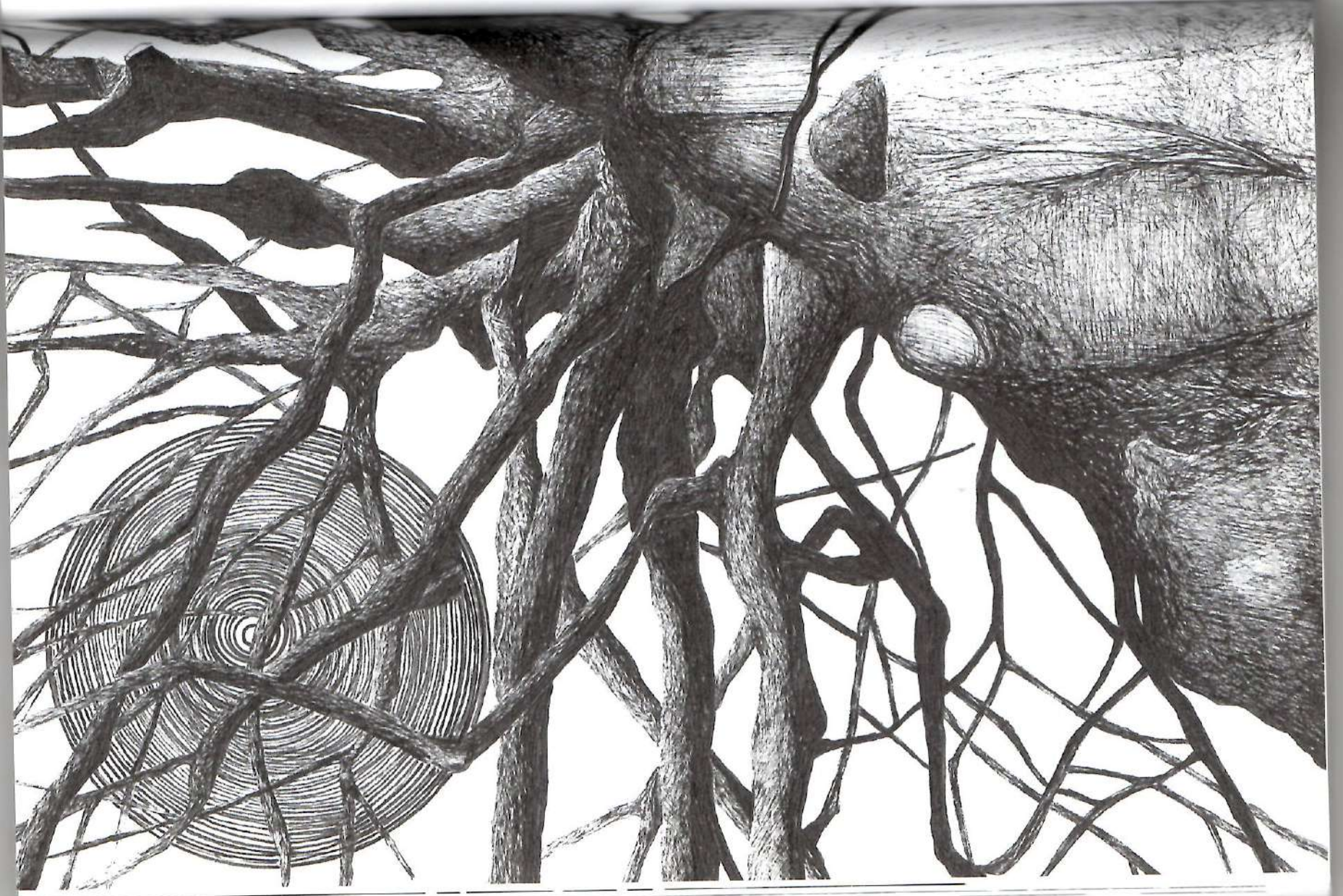


Déploiement des arbustes dans
l'espace.
Bruit du vêtement. Bruit du tissu.
Il faut bien choisir le tissu du
Mouvement. Vos mouvements
Pourront être plus amples s'ils sont
Larges.
Le personnage tourne à droite. Il lit.
Un institut au service de l'histoire.

UN AUTRE PANTALON

Deux pantalons. Un pantalon
Assorti au sol. Ou presque.
Des extrémités. Les
Pieds. Un sur le sol.
Un se soulève.
L'autre reste à terre.

Un autre pantalon à côté. La
Version presque pareil. De
L'autre pantalon. Ses extrémités
à lui sont beiges.
Les deux pantalons sautillent et
Bougent en cadence. La couleur
Du sol se situe entre les
Deux pantalons. Le tapis est poussé.



LA CONCHA

La boulangère dépose le
pain. Plage de la Zurriola
Les pins partent vers le
haut.

Tissu tiré
Coloré
La luz
Le bus.

Les parasols à rayures.
La vieille dame qui se baignait
Avec un tee-shirt blanc.
Elle pénètre dans l'eau.
Jusqu'aux genoux
Puis fait demi-tours.
Ses cheveux ondulés gris.

Le tissu est sur le sol.
Le tissu est sur le parasol.

Pas sur le corps.

BAR

CARTA
MENUJA
MENU
CARTE

Puella.

— Il y a plein de choix. Je fais
Souvent le même choix. Je prends
La plupart du temps le même truc.

— Aussi je t'écrirai très bientôt pour qu'on se revoie.
Peut parfois signifier, tu peux attendre.

LE PARASOL

2 corps affalés dans le sable.
Un parasol jaune paille fluo.
Un tissu turquoise répandu sur le sol.
Un parasol rayé jaune et violet.
Le non-mélange des complémentaires.

Le parasol virtuel.
Parasol avec des feuilles
Imprimées dessus
Vertes et bleues
Comme une image virtuelle.
Le soleil tape dessus.
La lumière le fait disparaître.
On dirait un parasol plat.
C'est presque un parasol qui n'existe
Pas. Ou qui n'aurait pas existé.
C'est un parasol de science-fiction.

Si tu tournes le parasol la couleur
Finira bien par se mélanger. Et bien,
Non, tu vois. On voit toujours les rayures.
Observe.

Alors.
Aller s'asseoir dans un transat pour attendre
Et fixer la mer. J'attends et je fixe la mer.
J'attends et j'attends. Fixer la mer et regarder
Les gens nager. Les bouts de tissus se déplacer
se plier. Se déplier. Disparaître.
Et réapparaître.

(...)

Léa Vassal

Cette p****n de condition humaine

J'imagine que de ta bouche se transforme la volute pas de fumée pas de cercles concentriques vers le dedans de moi elle griffe elle m'acérbe ta bouche et de tes tentacules dans la nuit poussées tu écartèles jusqu'au plus profond -morceaux éclatés de ma conscience nouvelle- la corde vibrante qui constitue la colonne -jamais fixe, toujours mouvement- l'épine qu'un jour j'enfoncerai dans un de tes orifices quelconque si ce n'est qu'elle ne donnera pas de musique pas de

rythme et incidemment
je pense à une jungle
et partout surgit une
végétation florissante
du stuc et de la cypripine
qui coule-je ne suis pas
un animal exotique- le
son alentour ce sont
les cris quand tu jouis
quand je passe le doigt
dans cet orifice concave
-région du corps fé-
minin où aboutissent
l'urètre et la vulve- que
je frictionne entre deux
proto-discours rétho-
rique de l'habitat-habi-
tus-habité et puis il y
a tout ce que tu ne me
dis pas quand ta bouche
fouille des aspérités et
les autres monticules
de mon enveloppe -qu'il
faudra bien que j'habite
un jour, oui, un jour- quand l'épine se raidit et s'insinue
entre les interstices prélude à la floraison des graines
que tu as vomi dans mon sein quand tes coups de reins
matraquaient -pire que le tonfa du flic sur le crâne de la
manifestante-

CARNET

(...)

L'envie de toi m'envahit de nouveau. Peut-être parce qu'il est impossible maintenant de vivre cette envie, peut-être parce que jusqu'ici, elle n'est que chimère, idée, concept que je me plais à explorer, seule, dans mon propre espace, sans cette confrontation, cette négociation à l'autre. C'est aussi pour cela que je te demandais où tu étais, dans le dialogue et/ou le désir. De quel endroit tu me parlais vraiment. Ma réflexion au temps [du désir] est forcément liée à celle sur les espaces, ceux que l'on se créé, ceux qu'on explore, ceux qui nous sont nécessaires. D'où le corps, toujours, premier espace à habiter, à apprivoiser. Et le vrai dialogue, le vrai dans le sens, le seul honnête et sincère, celui qui ne peut pas mentir, parce qu'il reste le seul à habiter malgré tout. On peut être un fantôme dans son propre corps, ne pas s'y ancrer, ne jamais l'habiter pleinement. Mais d'une manière ou d'une autre, quelque soit la manière dont on l'appréhende, quelque soit les limitations qu'on y subit, les violences qui lui sont exercées, il est notre seul habitat autonome. [Nous sommes toutes des escargots (hermaphrodites) nous portons notre enveloppe avec nous]

la zone entre les deux racines de mon plaisir la zone «no man's land» depuis tant d'années cette satanée zone atrophiée dans mon cerveau qui continue à se rappeler à mon existence de temps en temps

(...)

Délicate -dis-tu-

Et moi je ne veux que griffer ton corps jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une surface où le moindre souffle d'air -dis-tu- te fasse exploser en quelque chose de si tenu si

éloigné de ce que tu es toi d'habitude en permanence en fuite de ce que tu pourrais bien être que la nouvelle constellation qui se réajusterait s'alignerait dans l'axe spirituel du Décaméron ou bien d'R2D2 nos luminaires connectés par un cli-gnotement programmé sur de l'hexadécimal romantique -il n'y a plus assez de lettres alphabétiques pour dire mon désir pour toi- surface enveloppe enrobage peut-être d'une chair turgescente qui n'arrive plus à se contenir et il faudrait faire déborder tout ça laisser se répandre entre les filets de ma bave mousse expansive qui sert -mais à toi de me le dire- à combler toute brèche dans ton ego convexe et vexé de tant d'incivilités de ma personnalité divergente diffractée -les rayons de soleil n'atteignent plus ta surface réfléchissante-

La question de l'enveloppe d'ailleurs. Tous ces « moi-peaux », je ne me souviens plus qui a parlé en première de cela, que nous construisons autour de nous pour ne pas nous laisser atteindre. Toutes ces stratégies de défense des êtres sensibles que nous sommes. Toutes ces couches à déchirer à chaque fois que nous créons les possibilités d'un dialogue, d'une relation. Comment arriver à entrer en résonance avec ce « moi » profond de l'autre ? Comment s'accorder sur cette vibration, commune au moment m, celui du temps partagé, pleinement ? Mais peut-être que de la même manière qu'on peut ne pas habiter son corps, on peut ne pas habiter son temps. Ne pas être maître de son temps.

(...)

Corps noir

C'est l'absorption de toute traces du vivant et les griffes des dirigeants psychopathologiquement adoubées

Je ne sais plus trop à quel point mon désir pour toi se transforme en besoin d'écriture. Ce besoin était préalable mais finalement tu restes, tu es ce déclenchement d'une logorrhée, de ce retour à ce besoin de fixer la fugacité des choses sur cet espace très réduit qui est celui d'une page, dans un carnet, avec cette nécessaire temporisation

par les adorateurices du sacro-saint KAPITAL lacèrent ta peau la mienne celle de tes ascendantes de tes descendantes et de la subjective famille

-sacro-sainte famille- qui nous est assignée à la naissance -acte de venir au monde, lequel (?) - et que nous cherchons à fuir à créer à nouveau dans nos luttes et nos poursuites communes vers ce qu'on pourrait bien appeler UTOPIE puisque rien n'est encore là et

l'idéal de lendemains meilleurs nous obligent à sans cesse redémarrer ce qui nous sert de processeurs internes on programmera en queercoding parce que putain! que nos lan-

gages sont limités! et nos fictions s'écrivent et se réécrivent à mesure qu'avance la marche de l'histoire cette spirale qui souvent repasse aux mêmes endroits et ces dans ces coins-là que j'aimerai -sillon irrémédiablement creusé- pour fendre jusqu'à la déraison ce qu'il reste de ton costume d'où drapée tu me toisais ce jour où j'avais cru la rencontre arriver

(Au fond, si je t'écris entre parenthèses, c'est parce que c'est plus l'expression d'une réflexion autour de notre désir qu'un véritable dialogue entre toi et moi. Je poursuis cette exploration intellectuelle de cet impossibilité du désir entre nous. Je le documente, le fictionnalise, je le décortique, l'analyse, et ce faisant, j'auto-alimente sa consommation non-consommée.)

(...)

Carnaval

Larmure que tu t'es forgée -seule, mais qui t'a aidée?- est translucide aux endroits que tu aimerais pourtant rendre inatteignables inaccessible à celles qui aimeraient -je ne sais plus si c'est toi ou toi ou toi que je pense que j'écris- trouver le point d'intersection de tes multiples fractions identitaires parce que c'est ainsi que nous pourrions nous rejoindre

Se ménager des espaces à soi, au milieu de tout ce tumulte. Ne pas aller à la provocation du désir, puisqu'il est déjà en nous et le laisser s'accomplir, en dehors des espaces où la sphère intime et la sphère sociale devient politique. Politique du désir et désir du politique. Je me demande où se situent les bonnes limites. (...) Limites est sans doute le mauvais terme, il est un peu fluctuant se fige comme une frontière. Je décortique mes conversations avec

[] tout en sachant

-À mes sœurs assassinées par l'hétéropatriarchie- se débarrasser de nos peaux mortes celles des costumes cousus par ceux qui ne sont pas nous endossés sous la contrainte -Belles dans nos plus simples appareils (?) - et quand ton timbre change je cite: DON'T TELL ME WHAT TO DO j'ai peur j'ai peur car cela réveille l'ORIGINE de mes premiers signaux d'alerte celle qui fera chuchoter toutes les poétesses de la planète je cite:

you were born with that wound

Généalogie

Parce qu'il y a eu ta mère avant toi et la mère et sa mère avant elle et sa mère avant elle et au tout début certainement SAPPHO -mais qui est notre mère?-

et de toutes celles qui nous ont enfantées il y a traces mais il y a aussi toutes celles dont la postérité et/ou l'acte obstétrique n'ont pas été écrites dont le murmure s'est répandue seulement dans leurs premiers mondes pas AU-DELÀ et bribes par bribes ont infusé chacune des racines -Yggdrasil est destruièE après tout- et même si nous ne le savons pas -encore, en corps- certaines des particules -ovocytes, follicules- sont quelque part dans notre être -organisme pluri-cellulaire- et nous nous perpétuerons tant que nous le pourrons

Je suis dans le bain et je vois toutes ces peaux mortes flotter. Je sors et en m'essayant d'autres filaments de peaux mortes se forment sous ma friction vigoureuse. Je pense que c'est toi, les choses que je ne comprenais pas de toi qui partent, pour faire peau neuve.

très bien que c'est vain. Il y a un art des mots derrière nous deux, l'amour des mots, une esthétisation de notre dialogue. Le dialogue pour la littérature. Ce sourire... Ce sourire que je ne pourrais pas percevoir à jour parce qu'il te cache plus qu'il ne te dévoile, parce que tu le portes comme un masque de plus, un habit fragile qui couvre les multiples facettes, celles qui changent à chaque fois que le soleil tourne dans le ciel pour arriver à l'obscurité de ce que tu es.

(...)

TOUJOURS ÊTRE MON BÉBÉ

Jo Güstin

Il y a quelque chose qui m'agace au plus au point chez les personnages de fiction qui ont la bêtise d'implorer leurs ex de leur redonner une chance. Et ça me fait mal! Mais je te jure, ça me gifle, ça me boxe dans l'estomac, ça me met à genoux, ça me fout la rage. Je ne sais pas ce qui s'est passé entre vous, mais aie un peu de dignité quand même, non? Yeuch! Que ce soit Jean dans *Jean of the Joneses* (film de Stella Meghie) ou *Queenie dans Queenie* (roman de Candice Carroll-Williams), je souffre dans ma chair quand je vois ces femmes Noires ramper, la morve au nez, à la porte de leurs ex. Je ne sais pas si cette souffrance est due au fait que ces femmes soient Noires et que leurs ex soient des mecs cis blancs. Elle est peut-être due au fait que ces femmes ne s'arrêtent pas au premier rejet (la rupture), ni au deuxième (la tentative échouée de récupération pendant la période inflammatoire), ni au troisième, ni au quatrième ni au quinzième... Pendant toute l'histoire, elles gardent bon espoir. Et pendant que leur espoir les fait vivre, moi, ici, il me tue. Et pourtant, je ne me souviens pas d'avoir autant souffert en chantant à tue-tête « Et je resterai à t'attendre même si tu me fais mal » avec Sherylah Luna, ou « Tu peux me trahir, je suis prête à tout supporter. Toutes les maîtresses, je peux les accepter. Tu reviendras, je peux te le jurer » avec Fanny J. hey hey hey!

Mon tout premier slow à tout juste dix ans, je l'ai dansé avec la fille la plus fascinante de la colonie de vacances. J'ai eu la plus longue relation de ma vie avec cette fille! Et pourtant, ce n'était pas gagné! Elle ne m'aimait pas, me rejetait tout le temps, ne pensait jamais à moi, elle faisait passer le monde entier avant moi. Elle était généreuse avec les autres, mais ne me faisait jamais de cadeau. Elle ne me faisait jamais jouir, parce que ça la fatiguait d'attendre. Elle critiquait mon corps, toutes mes décisions, le son de ma voix, mon intelligence... Oui, elle critiquait beaucoup mes capacités intellectuelles, et ça me faisait super mal. Mais je restais avec elle, je me disais qu'il y avait du potentiel dans notre relation, que je devais nous donner du temps. Le temps de mûrir, le temps de se connaître mieux, et de se pardonner. J'en apprenais sur elle tous les jours un peu plus. J'acceptais toutes ses crasses, et je m'y attachais. Un jour, elle me couvrait de compliments et me chouchoutait, et le lendemain, elle se montrait méchante et intransigeante. Je voyais ses blessures, et je les embrassais. Parce qu'elle était tout ce que j'avais. Et à ce jour, jamais de ma vie je n'ai accepté de souffrir avec qui que ce soit d'autre comme j'ai souffert avec elle. Parce qu'elle était spéciale. Parce que c'était elle, parce que c'était moi-même.

Cette fille en colonie de vacances qui, son gros ventre à l'air sur des jambes maigrelettes, dansait un slow au milieu de couples hétéros de 13-12 ans, au centre climatique de Dschang, c'était moi. Tout le monde avait scandé: « Le slow! Le slow! » et j'avais osé adresser la parole au DJ, qui avait quand même quatorze ans (y a-t-il âge plus cool?): « C'est quoi, un slow? » Il m'avait répondu d'un air moqueur: « Don't worry about it, personne ne t'invitera à danser ». Personne? Vraiment? Je me suis entraînée jusqu'au milieu de la piste et je me suis auto-enlacée sur une chanson de Mariah Carey qui disait à son copain en train de la quitter, qu'il serait toujours son bébé. C'est peut-être la blessure que je m'inflige en me rejetant en permanence, que je réveille en voyant des femmes Noires brillantes et flamboyantes, essayer de rejeter et revenir à la charge. Pourquoi tu nous fais ça? Je suis une experte du célibat et me voici qui prépare un court-métrage intitulé *Don't Text Your Ex*. D'un côté, je ressens l'urgence de faire passer un tel message à la postérité, et d'un autre, ça se trouve, je me casse le cul pour faire un film qui aurait juste pu être un texto, en fait.

3 EXT. THE SAME PARK, SWING - EVENING 3
During this scene, the end credits are rolling. The actress playing Djess'a
and JO GÜSTIN are on a swing, eating plantain chips. The film crew is packing
up in the background.

JO GÜSTIN

Ce que j'ai pas mentionné dans le film,
c'est que ça peut tuer, cette
histoire. J'avais une pote qui a
envoyé un texto à son ex pendant
le confinement, et son ex l'a
laissée en Vu. Alors elle s'est
dit "il faut que je cache mon
téléphone pour que j'arrête d'y
penser", tu vois? Elle a grimpé
sur une armoire et elle est tombée.

L'ACTRICE QUI JOUE DJESS'A
Ah merde!

JO GÜSTIN

Elle est pas morte. Elle s'est
cassé la jambe. Du coup, c'était
chaud pour conduire, mais elle a
pris sa voiture quand même.

L'ACTRICE QUI JOUE DJESS'A
Pourquoi elle n'a pas appelé une
ambulance?

JO GÜSTIN

Son téléphone était toujours sur
l'armoire! Bref, elle a conduit
avec sa jambe cassée, elle n'a
pas pu appuyer sur la pédale de
frein correctement et elle a fait
un accident.

L'ACTRICE QUI JOUE DJESS'A
Weeeeh.

JO GÜSTIN

Elle est pas morte. Elle a cogné
la voiture d'un gars. Il était
furieux. Il est descendu de sa
voiture, il ne portait pas de
masque! Il lui a refilé la COVID
et elle est morte.

L'ACTRICE QUI JOUE DJESS'A
Hein?

JO GÜSTIN

Bref, si elle n'avait pas contacté
son ex...

Fin du film.

112

SONNET BIENVENUE Sophie T. Lvoff

Bernadette Mayer traduite par Sophie T. Lvoff

À propos de 1981-1982

Saison de la poésie

À l'Ear Inn

Quel bordel tout ça

Dans ce monde où nous vivons

François Marie Charles Fourier a dit en 1800

Cette planète devrait être envoyée en clinique psychiatrique

Mais ce n'est pas la faute de la poésie

Pour être aussi concerné

Avec amour beauté sexe et idées, monnaie

Toutes les préoccupations des philosophes, voleurs

& prostitués, je m'en fais aucune image

Quand je vois tout et n'importe quoi y compris de beaux discours

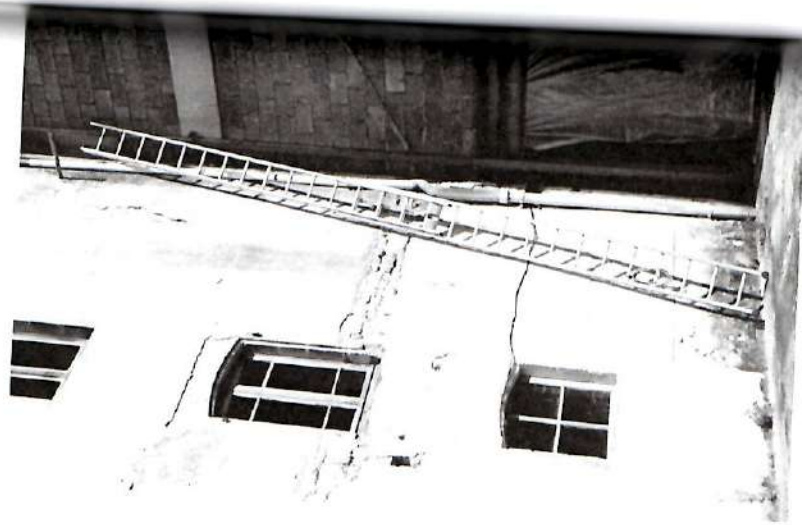
Alors continuons notre travail non payé comme toujours

113

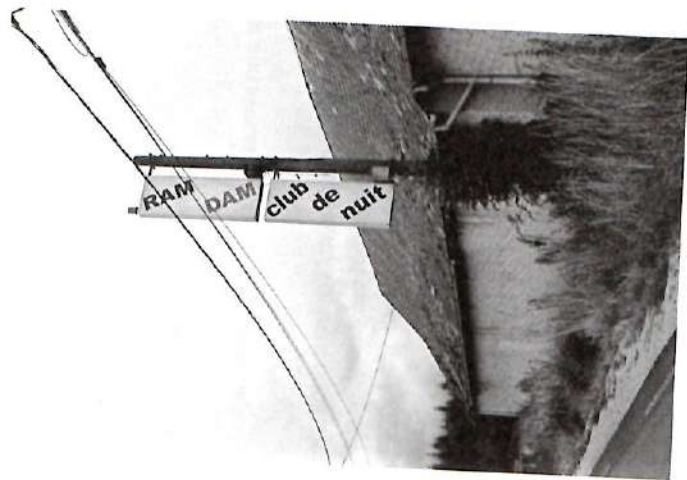


*vous
I hope you can hear the crickets*

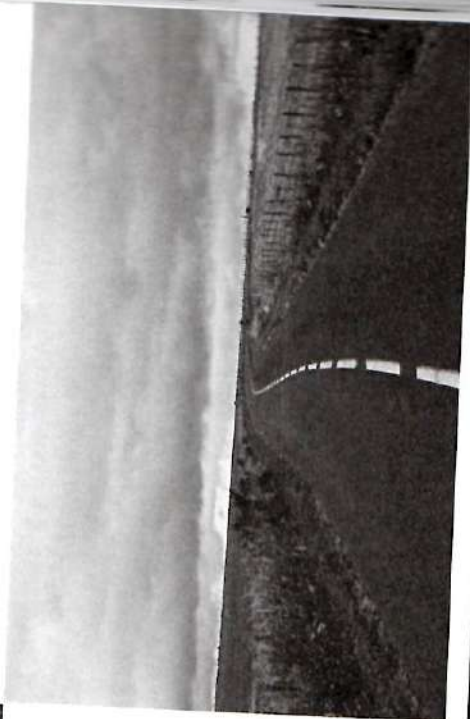
*Si vous
Hello are you here ?*



chez vous.



*vivez ici,
I think it is one thirty,*



seriez déjà



OH RESPLANDOR – Extraits Erin Moure traduite par Sabrina Soyer

CRÓNICA 1
Elisa Sampedrin :

Je suis devant l'écran de ma propre langue. Il n'y a aucun remède. Soit je suis devant l'oeuvre originale dans son incroyable beauté soit je suis devant l'écran de ma propre langue. Devant cet écran, je n'ai aucun recours. Quelque-chose doit changer dans mon corps, pour compenser l'écran de ma langue qui se tient entre moi et le poème. J'ai enlevé mes chaussettes. Je me suis déchaussée.

J'étais une tige de céréale et de lumière.

J'étais seule à București. Dans son trafic. Un vacarme absolu et assourdissant. J'ai dû changer de visage.

Quand j'ai commencé à traduire Stănescu, je ne connaissais pas le roumain. « Alba » pour moi ressemblait à « Albumine », donc je l'ai traduit par albumine. Plus tard j'ai découvert que c'était le féminin de « blanc ». Puis albumine est même devenu plus précis. Stănescu disait urgemment *albumine*.

Ma bouche s'est complètement remplie de ce mot.

Quelque-chose de similaire s'est produit avec tous les autres mots. București. Pourquoi suis-je allée là-bas.

— T'es au courant que la traduction va droit dans le mur si tu continues comme ça ?
— ...
— Tu viens juste de découvrir ce qui est mal et sale à propos de la littérature. n'est-ce pas ?
— ...
— Et ce n'est pas tout...
— ...

Je ne peux pas expliquer pourquoi j'étais si soudainement attirée par la traduction. Mais ça venait sûrement des poèmes de Stănescu. À București, dans une librairie, ou dans la rue, le vacarme. Ou j'étais debout dans un couloir, le couloir de quelqu'un (qui ?) et j'ai glissé le livre hors d'une étagère. Sa couverture était toute usée, jaune pâle. J'avais l'intention de le remettre aussitôt que des pas viendraient dans le couloir. Mais quand j'ai ouvert le livre doucement, j'ai vu du métal. Du métal plein les yeux. Leur champ fumait. C'était après qu'il pleuve. Un homme frappait une pierre au marteau.

Il ne me regardait pas du tout, il était si déterminé. Puis j'entendis des pas. Le livre se glissait sous ma veste. Un seul geste. Mais ma bouche me piquait. Alors j'ai levé les yeux puis ressorti le livre, et j'ai tendu à la femme qui attendait. Elle s'est tournée vers l'étagère, puis à nouveau vers moi sans rien dire. Je savais que je devais le traduire. Je ne connaissais pas le roumain. Mais je voulais lire le livre, donc je devais le traduire.

Aucun répit tant que je ne l'aurais pas fait.

Erin Moure :

J'ai lu des traductions toute la journée, celles inédites qu' O.A. a faites de Paul Celan du roumain vers l'anglais, des traductions qui apparaissent dans l'espace entre les poèmes, et...à vrai dire, la phrase n'y était pas. Mais levant les yeux, je l'avais dite à haute voix. La phrase se formait toute seule dans ma bouche et je l'entendais parler. Qu'avais-je traduit ? J'ai ouvert la fenêtre. Comment aurais-je pu traduire quelque-chose en anglais, qui était déjà dans ma propre langue ? L'écho des véhicules sur le mur en pierre. C'était Celan. Du Celan à ses débuts. Il y a une *anachronie essentielle dans notre exposition à l'autre au moment de la traduction*, dit Derrida (ou pas). « Un feu contagieux et des heures qui brisent toutes les horloges. »

Chaque fois, la rupture du temps doit être acceptée, car chaque traduction détruit le temps. Ce n'est pas « une phrase impossible qui n'a aucun sens ». C'est le temps ou la grammaire de toute traduction, toute écriture. Comme le futur antérieur de la phrase « je suis décédée », toute traduction apparaît comme un monstre dans le temps même.

« Je me suis dit la chose suivante, que j'éprouvais avec une intensité et une acuité singulières : si cette intériorisation n'est pas possible, si elle ne parvient — et c'est là l'insupportable paradoxe de la fidélité — à la complétude, ce ne sera pas à cause d'une limite, d'une bordure ne pouvant être traversée, d'une frontière délimitant un espace donné, organisant la finitude entre un intérieur et un extérieur homogènes l'un à l'autre, symétriques et commensurables. Ce serait, plutôt, à cause d'une organisation autre de l'espace et de la visibilité, du regardeur et du regardé. » (Jacques Derrida, *Work on Mourning*, mots surlignés par E.S., dans un livre glissé dans la bibliothèque de E.M. près de la fenêtre, à côté du *Translating Apollinaire* de bpNichol.)

E.S. :

Comment ai-je rencontré Stănescu ? L'histoire du livre dans le couloir à București, c'est vrai, n'est jamais arrivée. Ou c'est arrivé plus tard. Ou c'est arrivé des années avant, à quelqu'un d'autre, qui me l'a racontée un soir au printemps dernier. Nous étions sur le toit-terrasse dans des chaises longues en bois, regardant juste en l'air le crépuscule, sans parler. Les hirondelles s'élevaient des corniches de l'église dans la voûte du ciel bleu-tardif.

On dit qu'il y a des photorécepteurs non-générateurs d'images dans les cellules des ganglions de la rétine qui en recevant de la lumière ne produisent pas d'images mais notre sens du temps. Le rythme circadien. Les cellules les plus sensibles aux gammes de bleu du spectre visible. Ainsi on observait l'impact de la lumière bleue sur la structure du sommeil. En exposant les sujets face à de la lumière bleue le soir, sans qu'ils puissent se décaler. On dit alors que le sommeil est en décalage vers le bleu. On voit de plus en plus de bleu. Tandis que les photorécepteurs non-générateurs d'images altèrent notre absorption du temps. Il s'agit d'un « retard de phase circadienne ». Il semble que le temps lui-même soit détenu par la lumière bleue.

(tombé d'un carnet dans la chambre d'hotel d'Elisa à București, et pris sous le talon d'une chaussure... plus tard retrouvé dans le couloir sous une lampe fluo bourdonnante)

Quand j'ai pris l'exemplaire d'O.A. des poèmes Stănescu, j'ai réalisé qu'il me donnait non seulement accès aux poèmes dans ma seconde langue, l'anglais, il me donnait accès à l'originale, le roumain. À ce stade j'ai cessé de comprendre toute langue. J'ai dû le traduire, pour pouvoir continuer à lire. Oui, il avait déjà été magnifiquement traduit, mais le traducteur m'avait aussi transmis un original. Ça m'a choquée. C'était dans une langue que je ne pouvais pas lire et ça me pénétrait. Je ne pouvais pas m'en détourner.

Plus loin que le signal rouge feu de Bételgeuse et plus bas dans le royaume céleste de l'étoile endiamentée, Sirius. Là-bas dans la constellation d'Orion. « Parle plutôt de la ligne de l'expressivité. » J'ai plongé dans l'encre du ciel au-dessus de nous sur le toit ce jour-là.

Plus loin, nous n'avons même plus besoin de la rétine. « Nous développons une méthode non-intrusive pour mesurer l'expression du gène de l'horloge circadienne chez l'humain dans la muqueuse buccale et montrer comment ce gène oscille. Nous possédons déjà une preuve que l'induction de l'expression du PER2 est stimulée en exposant les sujets à 2 heures de lumière le soir. Le système visuel non-générateur d'images est déjà manifestement impliqué dans l'expression des gènes humains circadiens. Maintenant nous savons aussi qu'il existe une machinerie circadienne fonctionnelle dans des échantillons buccaux humains. »

La bouche elle-même répond à la lumière. Nous sentons le temps passer, comme ça, dans la bouche.

Héritage

Père mon père est mort de mourir s'est dé-mouru de ma mère même de moi sa fille, il s'est dé-claviculé l'épeule et s'est dé-mouru.

Mon père est mort en neigeant ou même pas encore en train de neiger, sans se douter du lieu où existaient ses poumons.

Il se leva et dit

« j'ai l'impression qu'il neige », étincelant d'orchidées qu'on peut à peine voir.

De cette hauteur il vu la neige et j'ai vu sa chaise vide, sa grosse chaise, plus haut c'était vide, cette chaise qu'il a toujours mis.

Même quand il était plus petit, il la mettait, même quand il connaissait encore sa mère, il la mettait il a mis et remis cette chaise qu'il a escaladée quand son père est mort et il l'a mise

et ci et ça et les orchidées.

Et mon fils revint à la maison étonné ou abattu, et monta dans la chaise, et soupira.

Essayer de contacter unE fantôme

Plus jamais durant ce voyage le mur ne s'agenouillera gentiment devant moi.

Plus jamais les poils de terre figés dans la paume de la main.

Plus de sang et de plaies, à genoux devant moi, fâcheusement miennes, je crains.

Aérienne dans les hauteurs, quand tu es surélevée la tristesse de ma galanterie s'élève.

Le temps revient, quand la mort tombe.

Le temps avance, intime comme une machine.

Le temps se fige, quand la charrue est à nouveau sur le point de couper,

et chaque avatar affublé de ta casquette vient sur le sentier rocailleux.

La jument passe et vient, touchant la charrue, montrant ses dents, pâles comme l'albumine.

Elle est venue à 17 heures

Après avoir labouré très loin, leurs sabots fument.

Donc j'admets : la nature c'est la vie, ce n'est pas mort après tout.

Je t'offre mon intelligence

et plonge en larmes salées

avant d'affuter la craie

remontée par la charrue

non, je suis pas dépravée

je suis en deuil, je suis en deuil, je suis en deuil

de la poutre du joug que le bétail porte comme destin,

du soin néotrisant dans mes yeux,

infradragonal, si tu y gouttais.

Ma sentimentalité c'est pas du chiqué, mais à la discrétion du bétail

et, grâce à Elle

ma chair est chair et voilà.

C'est ma chair. Voilà.

Leurs sabots sont humides et chauds, et leurs flancs respirent.

[...]

CRÓNICA 2

E.S. :

Chaque nuit je marche jusqu'au lit dans un brouillard, laissant mes lunettes où je les trouverai le matin, près de mon travail. C'est comme si mes yeux ne voulaient pas quitter le langage. J'arrive seulement à travailler ici, ou au champ.

Le champ est derrière une usine de textile, ou ce qu'était une usine de textile, maintenant c'est un textile d'usines, de petites entreprises occupant la structure et faisant ce qu'elles veulent. Tout ce qu'il reste d'une unité c'est le gros nom sur le versant qui dit, en un design typique de l'est, spectaculaire : « Paris Star ». La langue de personne appropriée parfaitement, sur un sol où personne ne la parle. Le champ est herbeux, mais sec, plein de bouts cassés des fondations et de ballast ferroviaire. Les rails ont depuis longtemps disparu, les traverses reprises et utilisées ailleurs.

J'en ai rêvé une fois. Je l'ai déjà dit. Ça me perturbait. C'était comme si je voulais qu'il mette sa langue directement dans ma bouche. Mais il y a une ligne qui peut ou ne peut être franchie en traduction. Je ne voulais pas la franchir. J'ai essayé de ne pas le faire. Ce n'est pas la langue bien sûr. Mais ce qui est attaché à une langue. Son abcès. Le corps. Je suis sortie sur la route, dans le vacarme assourdissant des tramways, automobiles, les portes qui ferment, les chaussures qui raclent et les voix. J'ai juré de jamais la franchir.

Je me suis vite rendu compte que mon approche n'était pas la bonne. Je devais juste lire ses poèmes, de la façon dont ils étaient. La façon dont j'étais capable de les recevoir. La façon dont la langue passerait directement à travers moi. Par les mains et les yeux. C'est vraiment les mains et les yeux alors. Le visage, encore, et la paume. La bouche toujours dès le départ se fourvoie. Comme ma bouche ségarait au moment de trouver...

Mais je n'arrivais pas à chasser le bétail, son bétail, de mon esprit. Le troupeau vint s'agglutiner, leurs dos et chaudes épaules, une *esistenza* matérielle et organique dans le monde que le poème conjointement met en scène, dévêtu, dé-figuré. Ce bétail était pour moi aussi urgent que la pensée elle-même. Il fallait que je continue de revenir là-bas. *Gando. Gánduri.*

Je suis sortie dans le champ et j'ai regardé mes mains. Aujourd'hui elle me font mal. Le vieux mal dont j'ai hérité, par ma mère. Il y a un espace entre chaque bande qu'on appelle un doigt et c'est plein d'herbe, de gravier, de bouts de vieux plastique. Je vois le monde par les doigts de la main. Je me sentais en sécurité à ce moment-là. Mais anxieuse. Essayais-je de vouloir qu'il revive ? Parfois je pense que ce que j'avais était si contagieux que ce genre de monstruosité était...[souillé d'herbe, pas fini]

...
...

Dans la saleté derrière l'usine, j'ai démis mes mains. Dans le champ avec ses brins d'herbes et grillons, avec ses merles crépitants dans le cèdre délabré, j'ai démis mes mains. J'ai démis mes mains du vieux, vieux résidu. Le résidu touchait mes paumes. Alors j'ai démis mes mains. Je me suis dépaumée. Mes poignets armés avaient complètement engourdi mes mains. Je les ai désarmées. J'ai défait l'amorce de l'os du poignet. La cavité s'est ouverte et sa petite pale. J'ai démis ma main.

E.M. :

C'était O., la femme sur le toit, qui m'avait d'abord montrée cette photo. Je l'ai photocopiée pour en avoir une pour moi. Elle la trimballait depuis un an, lorsque je lui parlais pour la première fois. Elle l'avait prise à Bucarest, ou ce que j'appelais Bucarest, et qu'O. appelait București. Elisa l'appelait aussi București. Quand O. a dit qu'elle avait pris la photo, je pense qu'elle tenait l'appareil, et l'avait complètement surprise, mais en fait elle l'avait prise autrement. Elle était restée dans un livre de la bibliothèque où O. travaillait, en quelque sorte, à ses traductions de Nichita Stănescu disait-elle. Elle n'appartenait pas à la bibliothèque, visiblement, et O. se dit que c'était la sienne et la pris. Elle n'était pas certaine de qui était dessus. Je pouvais confirmer que c'était Sampedrin.

Je ne peux penser qu'à certaines choses dans le champ, mon champ, celui qui ne porte aucun nom à l'est de Montréal. Les usines de textile ici travaillent d'arrache-pied ; elles n'ont pas l'air conditionné et l'été leurs fenêtres sont grandes ouvertes et je les entends battre et siffler. Le tissu est un sous-produit de ce bruit. À quoi est-ce que je pense ? L'incommensurable. Comment O. a-t-elle pu trouver une photo d'Elisa Sampedrin à Bucarest en traduisant Stănescu, alors qu'E.S. découvrait Stănescu, via les traductions qu'O.A. avait justement faite en anglais ? C'était ces traductions-là qui avaient fait qu'E. s'était délibérément volatilisée dans Bucarest. Mais O., lorsque je la rencontrais, possédait la photographie de Sampedrin depuis des mois. Et, j'ai maintenant une photocopie de la photographie, dans le champ, dans ce tissu de chaleur et de bruit.

Chère O : Ne me laisse jamais rencontrer Elisa. Ne me laisse jamais lui demander de mettre la langue dans ma bouche. E.

Chère E : Tu ne peux pas voir Elisa en ce moment, ne t'inquiète pas. Elle n'est pas là. C'était il y a un an au moins, pendant que je traduisais Stănescu à Bucarest. Ou avant ça. Donc c'est loin. Ne t'inquiète pas. O.

En même temps je remarquais que j'avais vu une chose dans la photo d'Elisa dont je ne pouvais rien dire à O.





C'était une des femmes qui marchait dans le fond, descendue du tram blanc de Bucarest. Elle avait regardé E. avec une sorte d'étonnement. Comme si elle allait lui demander quelque-chose. E. ne l'avait pas du tout remarqué. C'était clair. Et dans la photo, évidemment, la femme regardait déjà ailleurs, dans l'air. Ça m'a remuée pendant des semaines, ceci depuis qu'O. m'avait montrée l'image d'E. J'ai senti qu'il fallait que j'aille à Bucarest. Mais je ne pouvais pas partir. Ça m'a tellement perturbé, jusqu'à ce que je me rende compte que Montréal maintenant devait être Bucarest. Plus tard je pourrais corriger ça. Mais il fallait que je retrouve O. Je lui demanderai de renommer ma rue pour moi, ou de renommer quelques rues essentielles. Le reste n'avait pas d'importance. Quelles rues de Bucarest seraient mes rues à moi ? Quel était leur équivalent ? Il fallait que je le trouve.

rue Henri-Julien =
rue Rachel =
rue =...

Leçon d'anatomie

Au milieu de ma paume ouverte
si parfumée

Je sais que tu me verras dé-figurée
si je dresse ma main, tel un tournesol.

J'enlève ma chemise avant le dîner
j'enlève mes chaussettes
je sais que tu me verras dé-figurée
si je tremble

si je tourne la tête impudente
et tire ma couverture de la couverture
comme demain

près d'un ruisseau, ailes rompues
je sais que tu me verras sans figure
si j'oublie ma couverture comme une bourka.

Je te demande, s'il te plaît, plus de tumulte
et de prendre mon déguisement au sérieux, jusqu'aux lèvres
de façon convaincante,

aucun palais n'entre en ta fureur.

Je ne suis pas une statue d'acier
je suis parfumée

parfumée comme une porte d'entrée,
si mon imbrication me guérit,
lumière de soleil lumineuse, s'il te plaît.

[...]

Élégie, en partie

la voute entre réel et viscéral

Ce qui vient de loin, ou
envoyé à l'heure presque et rose
frappé comme l'aube à ma singularité.
Dans les cathédrales au pouls perçant, à moitié en retard,
tourbillonnant et absorbant l'intrusion de la foi,
en un absurde circuit
pile dans la zone de l'absurdité,
rayé d'éclats de mer beurrée au clair
de lune, dans l'or de ce qui existe.
Les braises de la fureur, la nuit,
les yeux lumineux qui dorment,
les innombrables chocs luisants sur le visage qui s'endort
partageant la tunique
semant une pluie de météores
dans la rue lumineuse appelée *stradă luminată*
qui urgent et corroborent en rythme.
Ce qui vient de loin,
envoyé à l'heure presque pour moi
et
mes propriétés à moi sont maintenant si nues
et bien plus intelligentes
mes propriétés à moi aussi ont la rage
d'une poète qui existe et part,
elle aussi, en rage.
Astrale,
agrippant l'ultime marche de l'escalier insomniaque
dans le soir du soir,
désirant
dans les strates partielles mais déconjuguées
de la glace,
courtisant les rejets et
se heurtant à l'insuffisance,
la vallée
de mon soin et mon potentiel de liberté
non négociable
dans son potentiel que tout ça soit un film et fini.

||

Tout bruisse en moi de cette rupture,
acceptant
magistralement sa rigueur, en rythme avec la procession
qui semble vouloir durer.
Endurer et rompre dans la lumière offerte,
le motif son empreinte sur mes yeux, pique.
Endurer et rompre dans l'essor
de la lumière.

le son des cloches de l'amour, pique.
Endurance rompue dans ce qui pique
dans le reflet du soleil, sa lumière,
et ce qui touche mes narines, pique.
Et toi, o toi, recréant l'entiereté du monde intérieur,
toi, ma possible jumelle, m'aidant
à emboîter la barbarie du fémur, oui,
o toi, et toi, et toi
qui inspire solennellement
la gémellité rompue
avec les flammes de la cendre,
que retient la cendre,
la proue de ton voyage enduite par mon feu
me ravit,
m'instruit la rigueur,
acceptant,
professant, me jetant dans le canneau
de sauvetage et m'instruisant la rigueur, encore
et encore, à escalader de nouveau
robuste, sans âge.

[...]

Élégie penaude

optant pour le réel

Je transporte tant de frénésie j'en suis nerveuse,
mes jeunes membres se galvanisent et
ne pourrissent point dans l'amnésie.
Pas plus que la pierre ne me possède, ni de combat décisif et dernier
que je mènerai à la tombe des pierres,
mais couperai à répétition
pour la libérer des machines.
Ce n'est pas mon rôle ou habitude
d'aider à libérer les symboles et leurs chocs cryptés
mais de garder et célébrer le bétail
souple à double titre dans une danse d'ébène.
Plus jamais je ne porterai la chaleur
de la misère ; de mes bras en mortier naissant
et mains fidèles, j'embrasse le temps
pour galvaniser le possible, l'habitude de l'existence.
Je n'ai jamais appelé la vie sacrée. Aussi
l'ai-je vue
s'accélérer en forme concrète.
N'ayant jamais été aussi pure
qu'une étoile
je ne peux réfléchir

ma propre vie.
J'étais dedans. Je l'ai portée dans la chaleur du jour.
Elle a séché. Les pestes s'en sont écartées.
Je l'ai portée dans les ailes d'oiseaux,
et ils m'ont donnés des ailes neuves
pour pénétrer le boréal.
Comment ai-je pu donner du crédit
au néant ? Tout pour le vol.
Tout
pour l'envie qui soulève les membres du
ciel et s'envole.

Alors j'étends ma main, et ses doigts
forment cinq mains,
et chaque doigt
en aura cinq demain, dans lesquelles
chaque doigt
quintuplera demain, en doigts.

Tout pour l'étreinte !
Chaque bout, tout,
pour renaitre à haute voix balayer les privilèges,
et pour la gaieté
de remplir le sang, triplement,
de présence.

Élégie agitée

bientôt, M.I.M., bientôt

Je suis soufflée. Dans l'embrasure de la pluie,
la neige en flocons chauffés tombe et
s'envuit.

L'organe de l'invisible
la trouve dans son nom lointain
nasale, neigeuse
reniant la vue, reniant le goût, reniant le pouls
gelée aux yeux et tympans
gelée aux doigts et aux membres
tandis que le soir fond en elle.
Ça vient sans répit, plus fort après une pause,
il n'y a pas d'oeil pour ce qui vient,
ça vient voyant, simplement, entre les lignes,
il n'y a pas d'odeur pour ce qui vient,

après la vibration humide du goût
adoucir les lèvres dures,
après que le tympan sans relâche élabore
son mystère de l'éclipse,
après le pouls battant et les caresses, l'ondulation
intense du clair de lune,
ardente à renier tout mystère,
sur le lointain côté du visage là où se trouve son nom.
Mais je ne peux l'appeler, je suis soufflée. Soufflée
par je ne sais quoi entre l'ouïe et la vue
par une sensation d'oreille, une sensation d'oeil
encore jamais inventé.
Trainée hors de la frénésie grimpanche,
trainée chérubique
si prête à libérer l'espace,
deux fois lisible dans les os,
où son instrument n'est pas empêché
dans l'organe suave des sphères,
entre la vision et l'ouïe, entre le goût et la vue
obstinée dans le délice des touchers.
Je suis soufflée, contre le mur calcaire
du tympan-optique, de la vue-langue.
Par des calculs aberrants
mon animal abstrait, bien que
vif s'envuit des vanités abstraites
vif de l'écume abstraite.

Et par l'empreinte ruisselante de l'investiture de l'organe
en chair et en nerfs, en tympan et rétine
l'emmenant vers le vide cosmique,
qui mène au divin.

Organe en hémisphères, organe intense,
organe reclinant les idées, qui court pour égaler
sa sphère, dans l'os du voûté
calcinant dans sa calcination, son talon d'Achille
où elle adora et découvrit la sagesse mortelle ; organe
battant si loin
dans son marbre d'os, strictement,
et anéantit la douleur de la mort, en mourant.

Elle part, dé-soufflée dans la pluie
dé-brisée entre la Polaire
et le Grand Chien et l'Archer et
Cassiopeia dans le ciel du soir.
La pluie même à verse ne saurait effacer mon incapacité propre

à vouloir ce qui pleut dans notre écart précis
s'élargissant de mots, dans la valeur de mots-souche,
qui valent.

Elle part, calée intensément dans la pierre et tempête véritable,
son organe alliant

vers le très loin, maestral, ah,
et peu importe ce qui l'attrape, nous souffrons comme une
dans l'intrigue universelle.

J'ai aussi mal que la mer,

je suis soufflée, de symboles et de roche,

dans ses racines quadruples : de pluie

de météorite, de branche d'aneth, de betterave.

L'organe nommé herbe menace de me faire tomber,

l'organe nommé taureau tire son joug à elle de mes épaules

et du toréador fulminant

qu'elle est, arpentant vers moi, avec ses épaules de sable.

L'organe ordinairement mouillé à sec

dans la pluie-torrent, répète,

et l'organe du conte, répète et intrigue,

nous liant à jamais.

Ça me fait mal diaboliquement et verbalement

ça me fait mal par lasses, par ligatures

tombant me fait mal, et coulant, chérubique,

l'arbre de vie, scié en une décoration.

Le centre de l'atome me fait mal

et la rive carbonisée qui me retient

fait si mal que je ne peux atteindre la limite de ce qui traîne

dans le ciel traînant, divin.

Je suis soufflée. La pluie fait mal

où elle frappe sur mon visage dans l'embrasure du joug et de l'herbe

où je me détourne du mouvement fantôme

de la danse de la pluie elle-même, en pente.

Une clef qui ne peut être vue ne peut être soufferte

clef qui ne peut être entendue ne peut être goûtée

clef qui ne peut être vue, clef qui ne capture

mon agitation incrémentielle,

scholastique comme mon île,

qui rend la lumière simple et visible,

débilitant la grande mort dont toute mort en elle

s'invente, et je ne peux guère l'enrayer.

Je ne suis pas soufflée par le chant

ou la vue de tes fenêtres spartiates

je suis soufflée par le chiffre 1

qui ne peut être encore séparé

en deux poitrines, deux chevilles

en deux oreilles, deux chaussures

en deux pieds dans des grandes boîtes

qui ne peuvent s'empêcher de marcher.

Le chiffre 1 qui ne peut être partagé en deux yeux

deux taciturnités, deux luttes

deux lois régnautes, deux hémisphères, deux

martyres en long dans deux suaires de terreau,

terreau bouche bée de pluie et de terre, reniant le divin,

compte le chiffre de l'esprit, 1 esprit, 1 confiance,

1 fossé.



TYPOGRAPHIE / FONT

Desverial — une typographie créée par Laboratório Gráfico Desvianta, un groupe basé à São Paulo composé de personnes travaillant dans les arts visuels, l'écriture, le graphisme, les technologies numériques, et dont les recherches consistent à questionner les normalisations et canons de ces langages, à partir de discussions sur leurs systèmes et les niveaux possibles de déconstruction, d'infiltration et de piratage. Ce groupe a vu le jour dans le cadre du programme *Queer City* (2016) à São Paulo, et a contribué à la publication de *Cidade queer, uma leitora* — *Queer City a Reader* — chez Publication Studio São Paulo (2017). Infos et quelques fluid-fonts en open source ici : <http://www.lgdesvianta.org/cidadequeer.html>

Desverial—a font designed by Laboratório Gráfico Desvianta (Queer Graphic Laboratory), a group formed by visual artists, a graphic designer and writing, editing and digital technology professionals, whose research involves questioning the norms and canons of these languages based on discussions about their systems and possible levels of deconstruction, infiltration and hacking. The group emerged in the context of *Queer City* program (2016), and contributes to the publication *Cidade queer, uma leitora*—*Queer City a Reader*—Publication Studio São Paulo press (2017). Info and some queer fonts in open source here : <http://www.lgdesvianta.org/cidadequeer.html>

TRADUCTIONS / TRANSLATIONS

Le texte *Ville extrait de Bodies of Work*, (1997) réédition de 2006 par *Serpent's Tail* a été traduit avec l'accord de Matias Viegner / The text *The City* from *Bodies of Work*, (1997) 2006 re-edition by *Serpent's Tail* was translated with the agreement of Matias Viegner.

Les poèmes d'Erin Moure sont extraits d'*O Resplendor* (Toronto, House of Anansi, 2010) avec la permission aimable de l'auteure et de House of Anansi Press / Erin Moure's poems are taken from *O Resplendor* (Toronto, House of Anansi, 2010) with kind permission of the author and House of Anansi Press.

Le chapitre *Palimpsest de Proxy* de Erica Doyle (New York, Belladonna Press, 2013) a été traduit avec la permission aimable de l'auteure / The *Palimpsest* chapter of Erica Doyle's *Proxy* (New York, Belladonna Press, 2013) was translated with the kind permission of the author.

CONFECTION DE / THE MAKING OF HOW TO BECOME A MOTHERFUCKINELEGIST
Design : Nous toutes & avec l'aide précieuse de Valentin Bigel / All of us with the precious help of Valentin Bigel.

Relectures / proof reading : merci à / thank you Hélène Baril, Aurélie Jacquet, Barbara Siriex, Sophie T. Lvoff.

REMERCIMENTS / THANK YOU

Toutes les personnes de La LIG - Lesbiennes d'Intérêt Général - et en particulier Élisabeth Lebovici et Suzette Robichon pour nous avoir accompagné sur ce projet / All persons of the LIG - Lesbiennes d'Intérêt Général - and in particular Elisabeth Lebovici and Suzette Robichon for accompanying us on this project.

Les souscripteurs / our supporters who pre-ordered.

Erin Moure pour son aide dans le processus de traduction d'*O Resplendor* / Erin Moure for her help in the translation process of *O Resplendor*.

Rachel Levitsky

* DUUU Radio - <https://duuuradio.fr>

Radio Galoche - <http://www.galoche.online>

